LE
FRUIT DÉFENDU

IMPRIMERIE D'AMEDÉE GRATIOT et Cᵉ, 11, rue de la Monnaie.

LE

FRUIT DÉFENDU

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH,

E. OURLIAC, J. JANIN, A. ESQUIROS, TH. GAUTIER,

ARS. HOUSSAYE, H. DE BALZAC,

ROGER DE BEAUVOIR.

IV

PARIS

DESESSART, ÉDITEUR,

22, rue des Grands-Augustins.

—

MDCCCXLII

UN CHAPITRE

DE

LA VÉRITABLE HISTOIRE

DE

NAZARILLE

(Suite)

V.

Le médecin fut reçu dans le salon par toute la compagnie; on le mit longuement au fait de l'accident. — Nous allons voir, disait-il à chaque détail, d'un air plein de

confiance et de capacité. — Le baron se mourait d'envie d'assister à la visite, mais le grand nombre de personnes qui voulaient l'accompagner fit remarquer que cela serait indiscret. Il fut décidé que personne ne serait admis. Le médecin fut de cet avis et monta aussitôt conduit seulement par le valet de chambre.

Le valet avança un siége; Nazarille lui fit un signe, et comme il ne le comprenait pas, il lui dit avec effort : — Mon ami, je ne veux pas abuser de vos moments, laissez-moi avec monsieur le docteur; si j'ai besoin, je sonnerai, vous ferez monter mon domestique.

Le valet de chambre sortit.

Le médecin se leva et s'approcha pour examiner le malade. Nazarille lui fit signe de se rasseoir. Il se remit, mais il approcha son siége et allongea la main pour chercher

le pouls du malade. Nazarille retira son bras et le tâtant lui-même de l'autre main :

— Autant que je puis estimer sans montre, la fièvre a baissé de douze pulsations par minute... elle n'est plus pour ainsi dire qu'intermittente... ce que j'attribue à certains sels qu'on m'a fait respirer et qui font sur moi un effet particulier...

—Diable ! dit le médecin, vous raisonnez de votre mal à merveille...

Nazarille, sans l'écouter, l'invita d'un nouveau geste à se remettre, et redressa sa tête sur l'oreiller comme pour parler :

— Monsieur, dit-il, je suis dans un très mauvais cas, et j'en suis d'autant plus pénétré que je ne suis pas étranger aux études médicales... J'ai vécu à Paris dans le cercle des hommes éminents qui font faire de si grands pas à la science, et il m'était difficile de n'en pas prendre quelque teinture...

— C'est tout simple, dit le médecin avec un air plus marqué d'embarras et de déférence.

— Monsieur, reprit Nazarille, je ne doute pas de votre habileté, et ce qu'on m'a dit d'ailleurs m'en a donné la plus haute opinion...

Le médecin s'inclina.

— Cependant, de grandes et nouvelles questions divisent la médecine, et je serais charmé de savoir sur certains cas où en sont vos opinions...— Monsieur, interrompit le médecin, j'ai eu soin de me tenir au niveau de la capitale ; d'abord j'y ai fait mes études, je reçois les gazettes scientifiques, je ne néglige rien pour me mettre parfaitement au courant de tout ce qui se passe.

— Ah ! monsieur , les sciences ont fait de grands progrès ces dernières années.

— Des progrès admirables, dit le méde-cin, c'est un spectacle magnifique que la marche de la médecine !

— Ce n'est pas, dit Nazarille, qu'on gué-risse plus de malades ni que tout en aille mieux. On ne peut même s'empêcher d'être frappé combien l'on se porte plus mal à mesure que la science fait plus de progrès.

— Cela est vrai, nous travaillons pour l'avenir.

— Oui, dit Nazarille, l'avenir est bien malade.

Le médecin le regarda un peu étonné et reprit : — Quant à moi, ma sympathie est toute acquise aux novateurs, je leur accorde ce qui leur est dû, je reconnais leur mé-rite... mais cependant je ne donne pas dans l'extrême... et c'est tout simple... Si vous poussez trop avant, vous vous égarez; mais

si vous niez toute découverte... vous demeurez en arrière... vous fermez les yeux à la lumière... N'est-ce pas vrai, monsieur?

— C'est le plus sage, dit Nazarille, et le plus commode; autrement dit, les sots n'ont pas tout à fait tort, ni les honnêtes gens tout à fait raison.

— Je leur ai dit à propos de la phrénologie : Vous avez trouvé chaussure à certains pieds; mais si vous prétendez que le nain, le géant, l'enfant, le vieillard vont chausser la même pantoufle... l'étoffe vous manquera... Comprenez-vous ma raison?

— Monsieur le docteur, que pensez-vous du magnétisme? interrompit Nazarille d'un ton concentré.

—Monsieur, il y a du bon dans le magnétisme, je pense qu'il y a beaucoup de bon... mais il s'y trouve aussi du mauvais.

— Fort bien ; mais vous accordez, monsieur, qu'il y a des découvertes nouvelles, des expériences si nombreuses, si publiques, si incontestables...

— Oh ! je ne nie pas le soleil ; les phénomènes du sommeil sont démontrés ; le magnétisme est un fait acquis à la science... mais si l'on part de là pour m'insinuer que les organes des sens se confondent et se déplacent, qu'on distingue le cadran d'une montre à travers un mur et qu'on lit une lettre par le genou, serviteur, je tire ma révérence.

— Bannissons les excès, dit Nazarille ; vous convenez, n'est-il pas vrai, des phénomènes du sommeil? vous croyez à l'état lucide et divinateur du somnambule?

— Très bien.

— Vous croyez à la transmission du fluide

magnétique sur certains sujets au moyen de certains procédés?

— De grand cœur.

— Vous ne doutez pas que cette opération n'ait pour résultat de plonger le sujet dans cet état de somnambulisme, et qu'on ne puisse en diriger les facultés prodigieuses et désormais indépendantes du corps, du temps, de l'espace; vous ne niez pas notamment qu'on ne puisse les employer à la recherche d'un mal inconnu et du remède qui lui convient?

— Rien de mieux.

— Vous pensez que l'agent magnétique lui-même peut être un spécifique puissant soit comme somnifère et palliatif, soit comme agissant sur toute l'économie en vertu de ses qualités secrètes?

— A la bonne heure, je suis loin de m'y

opposer, et je pense même que cela peut avoir les meilleurs résultats.

— Monsieur, reprit Nazarille, j'avais un savant ami avec lequel, sans me flatter, je me suis livré à des recherches assez profondes sur cette matière. Je crois ce traitement excellent dans le cas des blessures; je suis nerveux, j'ai de la volonté, j'ajoute à ces phénomènes la foi convenable... et si cet accident me fût arrivé à Paris, nous aurions tenté des expériences dont le succès me paraît sûr, et qui sont d'ailleurs sans danger.

— Rien n'empêche que nous ne suivions ici vos intentions.

— Oh! dit Nazarille, je respecte l'opinion de chacun, la vôtre surtout, monsieur; et vous pourriez préférer les anciennes méthodes curatives.

— Monsieur, je sais prendre le bon et le

vrai partout où je les trouve ; je serais charmé d'une expérience dont j'attends beaucoup moi-même en cette occasion, s'il faut vous l'avouer.

— Mais vous pourriez n'avoir point l'habitude de ces procédés, et naturellement je ne pourrais vous guider dans l'opération.

— Qu'à cela ne tienne, cela est fort simple, je crois ; il s'agit de diriger les mains... à peu près...

—A merveille; les passes magnétiques se font en ce sens pour émettre le fluide, et dans celui-ci pour rompre, étendre ou détourner le courant, comme vous voyez...

— Bien, bien, je sais cela.

— Vous seriez donc porté à tenter...?

— C'est mon avis; je m'en rapporte d'ailleurs à vos lumières et à votre bonne volonté.

Nazarille lui tendit la main. — Je ne m'attendais pas, monsieur le docteur, à trouver dans un coin de la France un homme de votre mérite, un talent si consommé; je me livre à vous.

— Mais ne voulez-vous pas faire un premier pansement?

— Je crois me souvenir que Triklemann recommande de tenir l'appareil en repos et de laisser toute leur action aux premières impressions du fluide.

— Il a raison, dit le médecin.

— Vous avez lu Triklemann?

— Parbleu!

— C'est le père de la science... Grand homme!... Eh bien, monsieur, si vous possédez Triklemann, je suis tout à fait tranquille.

— Commençons.

— Tout de suite?

— Comme il vous plaira.

— Je suis à vos ordres; commençons.

— Je commence d'abord... par...

— Par les passes que vous exécutez ainsi de haut en bas.

— Bon, bon, bon, à merveille.

— Permettez-moi une recommandation. Je m'endors dès les premières passes, surtout dans l'état d'extrême faiblesse où je suis; il ne faut pas m'inquiéter, qu'on me laisse reposer; c'est de cette action tranquille que j'espère tout.

— Fort bien.

— Sommes-nous seuls? qu'on ne vienne pas nous déranger.

— Je vais fermer la porte.

Le médecin posa sa canne, son chapeau, ses gants, retroussa ses manches et s'ap-

procha d'un air capable et délibéré, comme parfaitement au courant de cette pratique : Nazarille l'attendit de pied ferme, ayant les yeux ouverts, le visage serein et animé d'une douce confiance. Le docteur leva les bras à deux pieds au-dessus de la tête du malade et les abaissa lentement dans le vide, écarquillant les doigts comme s'il eût cherché à se dépêtrer d'une toile d'araignée invisible ; il recommença patiemment ce mouvement de haut en bas, puis, pour varier, il écarta les bras ; puis enfin , pour montrer qu'il en savait long, il s'avisa d'y mêler toutes sortes de gestes bizarres de son invention, épiant le visage de Nazarille pour voir s'il donnerait quelque signe de désapprobation. Nazarille demeura impassible comme s'il n'eût fait que le simple ordinaire, et le docteur s'en donna tout à son aise, s'imaginant qu'il maniait le fluide ma-

gnétique aussi bien qu'homme du monde. Nazarille, par moments, fermait la paupière et feignait de lutter avec le sommeil ; enfin, il la ferma tout à fait. Le docteur redoubla de pantomimes. Mais il avait les bras rompus de fatigue ; il se relâcha de sa vitesse croyant le malade endormi.

Nazarille cruellement rouvrit les yeux et murmura quelques plaintes. Le docteur recommença tout en sueur et se reposa encore. Nazarille rouvrait son œil et répéta cette manœuvre jusqu'à mettre le pauvre docteur sur les dents.

Enfin, il parut profondément endormi. Le médecin, tout échauffé de cet exercice, ne doutait plus de l'expérience, s'essuyait le front, se frottait les mains et n'en pouvait plus de joie et d'admiration. Il s'approcha du malade, l'écouta respirer, voulut lui poser la main sur le cœur ; mais Nazarille

poussa un gémissement qui lui fit faire un saut de trois pas en arrière de saisissement et de peur qu'il ne s'éveillât. Cependant il ne bougeait plus.

Le médecin ne pouvait contenir sa satisfaction; il se promenait çà et là, il regardait à la fenêtre, il eût voulu que toute la maison fût présente à cette opération qui ne pouvait qu'ajouter à la haute opinion qu'on avait de lui. Il se rapprocha du malade et lui pressa doucement le bras. Nazarille ne remua pas. — Il dort comme une souche, dit le docteur dans ses dents. Il n'y résista plus, il ouvrit doucement la porte et descendit au salon à grandes jambes.

Cette sortie qu'il n'avait pas prévue déplut fort à Nazarille; mais il connaissait assez le docteur pour n'avoir plus d'alarmes sérieuses.

Le médecin émerveilla la société par le

récit de son opération dont il démontra vivement les détails et s'attribua toute la gloire ; il invita lui-même la compagnie à venir en voir les effets , et remonta un moment après suivi de tout le monde , chuchottant et gesticulant pour recommander le silence. On se rangea autour du lit.

— Il dort ! disait le médecin , et vous voyez à la douce animation du teint combien ce sommeil déjà lui est salutaire.

— C'est merveilleux , disait le baron , je ne suis pas un esprit faible, et je ne croyais pas au magnétisme ; mais je suis bien aise d'avoir vu ceci de mes yeux ; décidément il paraît que ces messieurs ont raison.

— On en abuse, reprenait le médecin , on en abuse ; de quoi n'abuse-t-on pas ? Mais il y a de telles occasions où, quand on s'en sert sagement, les effets sont prodigieux. Mesdames, reprit-il d'un ton de pro-

fesseur, dans ce moment le sujet est insensible, c'est le propre de cet état; vous pourriez le pincer , le piquer , le tirer , le chatouiller , il ne le sentirait non plus qu'une pierre, et tenez, en voici la preuve, dit-il, enhardi par sa propre démonstration : il saisit l'oreille de Nazarille et la pinça légèrement ; Nazarille ne bougea point.

— C'est singulier , s'écria-t- on.

— Tenez , dit le médecin encouragé. Il prit un flacon de sels extrêmement forts et le porta tout débouché sous le nez du malade. Nazarille parut agité de légers frissons et éternua plusieurs fois.

— Ne le tourmentez pas, dit la baronne.

— Ne craignez rien , reprit le docteur , il n'éprouve aucun mal, c'est un mouvement purement nerveux et machinal. Voulez-vous le mieux voir encore ?

Il s'approcha de nouveau de Nazarille et lui appliqua sur le nez la pointe d'une épingle.

— Oh ! c'est vraiment étonnant, disait le baron.

Mais Nazarille tordit ses bras, fit un soubresaut, et dans l'emportement de son spasme étourdit le docteur d'un abominable soufflet.

—Pour Dieu, laissez-le tranquille, dirent ces dames.

— Vous a-t-il fait mal? dit le baron.

— Il est agité, dit le docteur, j'aurais dû me tenir sur mes gardes, mais voyez, il ne s'est pas réveillé.

— Et quels bons effets peut produire ce sommeil magnétique? reprit une dame.

— Madame, toutes les affections naissent en général d'un désaccord entre les organes, d'un désordre qui dérange et contrarie les voies de la nature. Une blessure, par

exemple, altère singulièrement l'économie; rien de moins naturel à l'homme que d'avoir l'estomac percé... Le sommeil, qui naît de l'harmonie, est déjà une bonne marque que les fonctions se raccordent... et puis le fluide magnétique a une certaine action qui... qu'on n'a pas bien définie jusqu'à ce jour..., mais qui n'en est pas moins efficace... La thérapeutique est pleine de mystères. Ainsi qui pourrait dire en vertu de quelle qualité le quinquina guérit la fièvre... En ce moment la douleur du malade s'endort, les organes troublés reprennent leur besogne, l'irritation se calme, la plaie s'améliore, les chairs se rapprochent...

—Mais, dit la même dame, avez vous examiné la blessure?

—Je m'en suis bien gardé, Triflemann... Triklemann, je crois, recommande de lais-

ser paisiblement agir le premier appareil.

— J'aurais cru, dit le baron, que c'était la première chose à faire.

— Sans doute, M. le baron, c'était mon avis... mais il n'y a pas de temps perdu et je puis profiter de ce sommeil...

Nazarille recommença ses contorsions.

— Laissez-le faire, dit le médecin.

Il s'approcha, souleva le bord de la couverture, et s'apprêtait à dénouer la cravate du malade. Nazarille fit entendre quelques sons confus.

— Écoutez, s'écria-t-on.

— Quelle expérience, s'il allait parler! dit le docteur..

On fit silence. Le malade se tut. Le docteur reprit son opération et mit la main au col de la chemise. Nazarille tressaillit et lui

détacha un grand coup de genou dans le ventre qui le suffoqua.

— Ah! fit le médecin.

— Il ne faut pas qu'on le touche, dit le baron.

— Je le crois, dit le docteur... d'autant qu'il me l'avait recommandé avant de s'endormir.

— Eh bien, laissez-le tranquille, on le pansera à son réveil.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit le médecin.

— En ce cas, ne faudrait-il pas le réveiller?

— Qu'on s'en garde bien, reprit le docteur, rien de plus dangereux et de plus désagréable, même en état de santé, que d'être réveillé du sommeil magnétique, il faut qu'il se réveille naturellement.

—Je voudrais bien, dit une dame, le voir se réveiller, et dans quel état singulier il se trouvera.

— Vous n'avez qu'à attendre, dit le docteur, il ne peut tarder étant si agité.

Mais Nazarille n'avait garde de se réveiller devant tant de personnes; son rôle en eût été plus difficile, et il craignait d'y commettre quelque gaucherie, il était même fort ennuyé de poser en spectacle dans une attitude où la moindre chose pouvait à chaque instant le trahir; mais il voyait bien qu'on n'était pas d'humeur à s'en aller, il se mit donc à chercher un moyen violent d'éloigner la compagnie.

Il reprit par degrés ses contractions spasmodiques, préluda par de légers soubresauts, leva les bras et repoussa d'un coup la couverture, découvrant ses épaules et sa poitrine.

— Il a sans doute très chaud, dirent les dames, pauvre garçon !

D'un second coup, il rabattit la courtepointe jusqu'à la moitié du lit.

—Mais prenez garde, reprirent ces dames, il se découvre.

Le médecin prit la couverture et la remonta. Le malade se mit à souffler bruyamment, prit de l'élan, et renvoya la couverture aux pieds du lit. On fit un cri, le médecin se précipita au-devant du malade et le recouvrit ; mais il résistait, il agitait les pieds et les mains comme oppressé d'un grand poids. Les dames se retournaient, perdaient contenance, jouaient de l'éventail, parlaient entr'elles sans se comprendre.

— Je crois, mesdames, dit le baron, qu'il est plus prudent d'attendre que ce jeune homme ait sa tête à lui.

Quelques-unes avaient déjà gagné la porte, le baron les accompagna, tout le monde se retira.

— Je vous en rendrai bon compte, dit le médecin.

Il s'assit au pied du lit se frottant le ventre d'une main, tirant sa tabatière de l'autre. Nazarille eut encore quelques petits frémissements, puis demeura tranquille, puis étendit les bras, puis ouvrit les yeux et murmura : — Qui est-ce là?... Pelloquin... où allons-nous?

— Ah ! ah ! dit le médecin ; eh bien, comment nous trouvons-nous?

— Pardon... permettez... j'y suis.

Il se frotta les yeux.

— C'est singulier... je me souviens... m'y voici... ah ! monsieur, que cela est bon de dormir... Oui... je suis malade... bles-

sé... Quel calme admirable... Tenez, docteur, je n'ai plus de fièvre.

Il donna son pouls au docteur.

— Bien, dit le médecin, un peu agité, mais si peu...

— Ah! monsieur le docteur, vous me sauvez la vie.

— Que voulez-vous? c'est un bonheur, on ne rencontre pas toujours des personnes dont la volonté... J'ai remarqué que l'intelligence dans le malade aide prodigieusement la nature et le médecin.

— Je ne sens plus qu'un bien-être délicieux.... un peu de fatigue peut-être...

— C'est l'agitation qui suit naturellement....

— J'aurais besoin d'un peu de repos, et je crois que cela est indispensable après les séances.

— Sans doute; nous vous laisserons reposer. Nous allons d'abord enlever l'appareil.

— N'en faites rien, docteur, j'ai les nerfs irrités, croyez-moi, laissons agir la nature... Qu'y mettriez-vous d'abord, de la charpie, un peu d'onguent? Il y a du linge fin, la plaie est en bon état. Je me suis convaincu qu'aucune partie noble n'a été touchée. Le fer a traversé les chairs sous l'aisselle.

— Soit, comme vous voudrez, puisque vous n'y voyez pas d'inconvénient; je vais donc vous laisser.

— S'il vous plaît, dit Nazarille, d'autant plus que vous êtes fatigué.

— Je n'en puis plus, dit le médecin.

— Quant à moi, reprit Nazarille, je sens d'horribles tiraillements d'estomac. Le croiriez-vous, docteur? J'éprouve un extrême besoin de manger.

— Manger! s'écria le médecin, vous me faites frémir. Vous avez peu de fièvre; mais manger, bon Dieu!

Nazarille vit qu'il ne l'amènerait pas jusque-là.

— Au contraire, reprit le docteur, cet appétit vous trompe, quoiqu'il soit d'un bon signe; au contraire, la plus sévère diète pour éteindre tout à fait la fièvre.

— Je vous serai obligé, M. le docteur, de faire monter mon domestique en vous en allant.

— Volontiers, mais ne cédez pas à la tentation, et n'allez pas vous faire donner à manger. Au surplus, je le verrai bien.

— Me prenez-vous pour un enfant? je plaisantais, je connais le danger.

Le médecin s'en alla. Nazarille, excédé de son long repos sauta par terre et fit quel-

ques gambades pour se dégourdir. Pelloquin entra bientôt après.

— Quoi de nouveau? dit Nazarille.

— On te croit mort, on te croit ressuscité, cela fait un bruit terrible dans la maison, on ne s'occupe que de toi, ce médecin est l'âne le mieux ferré que j'aie jamais connu. Il se vante de t'avoir tiré du tombeau, il m'a presque fait croire que tu étais malade.

— M'apportes-tu à manger?

— Ma foi, on m'a persuadé que tu étais si mal que je m'en suis fait scrupule.

— Double animal, s'écria Nazarille, tu veux donc que je crève véritablement.

Pelloquin sourit d'un air de grosse malice, souleva la grande basque de sa livrée, fouilla dans la poche qui était fort enflée et en tira un petit pain mollet, une langue de

bœuf fumée, une moitié de saucisson de Bologne, qu'il étalait à mesure sur le lit.

— Va-t'en fermer la porte, s'écria Nazarille hors de lui, et tombe dans mes bras !

Pelloquin ferma la porte, poussa le guichet, fouilla son autre poche et en ramena deux autres petits pains et une large bouteille pleine qu'il posa à côté du reste.

— O mon ami, dit Nazarille, c'est toi qui es mon sauveur.

— Ton ami est un fripon qui frise la geôle pour toi et qui a volé tout cela dans l'office.

— Dieu te le rende, ô Pelloquin ! Donne-moi ton mouchoir pour recueillir les miettes et reprends haleine pour ton dîner en me voyant agir.

Il prit un pain d'une main, la viande de l'autre, et se mit à les entamer d'un courage

qui faisait envie à voir, s'interrompant de temps en temps pour consulter tendrement la bouteille, qui était d'un excellent vin de Bordeaux.

— Ah ! l'on parle de moi, dit-il la bouche pleine, et qu'est-ce qu'on en pense ?

— Le mieux du monde. Tu es un étourdi de bonne maison qui t'es battu pour une aventure que tu veux tenir secrète. J'ai fait à merveille mon personnage. Je pousse de gros soupirs, je lâche deux mots sur la pauvre mère qui se désole et le père qui...

— Malheureux ! je n'en ai pas.

— Bon, un petit grand-père, bien vieux, on te le passera bien. D'ailleurs, je ne suis pas sûr d'en avoir parlé. Je me tiens sur la réserve. On me respecte beaucoup à l'office. J'ai beau faire, je n'ai pas l'air d'un valet.

— Tu es un valet bien élevé, voilà tout ; et que dit-on encore ?

— Chacun t'aime et te plaint ; le baron s'informe de toi, on en cause à dîner, on ne tarit pas sur ta bonne apparence; le médecin t'a achevé de peindre comme un homme de grand esprit. Je serais bien trompé si nous ne restons ici tant qu'il nous plaira.

— Voilà, Pelloquin, voilà le but de mes travaux.... Mais, reprit-il tout à coup en abattant ses bras, il me manque des habits et de l'argent.

— Il me semble, dit Pelloquin, que lorsqu'on s'est déjà procuré le couvert, le lit, la table et un médecin, on ne doit pas désespérer de la galanterie des maîtres de la maison.

— Tu appelles ceci la table ? parle pour toi. Enfin nous y aviserons, dit Nazarille en achevant sa dernière bouchée. Tout avait disparu, le saucisson de Bologne, la langue fumée et les pains mollets.

— A ta santé, mon ami ; il prit une dernière fois la bouteille et la vida lentement.

— On vient ! cria Pelloquin.

VI.

Nazarille d'un tour de main enleva le mouchoir, le ploya, le tordit, s'essuya et se recoucha. Pelloquin rempocha le mouchoir, la bouteille, et alla ouvrir la porte.

C'était le médecin.

— Eh bien, dort-il ? dit-il en entrant.

— Ah ! je n'ai pas pu, dit Nazarille en se retournant sur son oreiller... j'ai la bouche mauvaise... Donnez-moi de l'eau, Pelloquin.

— Donnez-lui de l'eau, dit le médecin.

— Pour me rafraîchir le palais seulement, dit Nazarille ; vous y mettrez, Pelloquin, quelques gouttes de l'un de ces flacons où il doit y avoir des essences.

— Voici de la menthe, dit le docteur, c'est tout ce qu'il vous faut.

Nazarille s'était avisé qu'on examinerait peut-être sa langue, et qu'il pouvait rester dans l'appartement quelque odeur de nourriture qu'un parfum allait dissiper. Il prit le verre des mains du docteur et se rinça tout à son aise.

— Voyons le pouls, dit le docteur. A merveille... un peu pressé... Mais ce n'est rien... Vous voyez qu'il était bon de modérer ce caprice qui vous avait pris, si vous aviez mangé le moins du monde...

— Que le ciel te confonde! dit Pelloquin entre ses dents.

— Monsieur le docteur, si ce n'était pas abuser de votre dévouement, je crois qu'il serait bon de me remettre le plus tôt possible sous l'influence magnétique. Les épreuves successives se fortifient l'une l'autre.

— De grand cœur. Je suis trop satisfait des effets que nous avons obtenus de ce traitement pour ne pas le suivre avec soin. Je m'instruis moi-même, et j'y attache de nouveaux intérêts. Je ne le ferais point pour vous que je le ferais pour moi.

— Après quoi, dit Nazarille, vous me laisserez reposer paisiblement, de quoi j'ai

grand besoin... Pelloquin, dit-il à celui-ci avec un coup d'œil qu'il comprit, vous resterez près de moi.

Le médecin se remit en besogne, et cette fois réellement Nazarille s'endormit d'un profond sommeil.

Pelloquin demeura là jusqu'à l'heure de regagner sa chambre et descendit seulement à souper, d'où il rapporta encore quelques bribes. Il continua de nourrir ainsi Nazarille du mieux qu'il put.

La baronne n'avait reparu qu'une fois dans la chambre du malade et devant toute la compagnie, mais elle n'en était pas moins occupée de tout ce qui le concernait. C'était elle qui dirigeait les soins, qui instruisait les domestiques, qui pourvoyait à tout. Sa bonté attentive se déguisait en mille façons; Nazarille seul ne s'y trompait pas.

Le baron avait déjà fait porter ses échecs

dans la chambre du malade. Nazarille eut peu à faire pour entrer dans sa familiarité et se l'attacher tout à fait. Le médecin qu'on interrogeait sans cesse, et que la baronne surtout questionnait adroitement à la dérobée, donnait des nouvelles excellentes. Il exagérait les effets d'une guérison dont il devait recueillir toute la gloire ; peut-être au fond ne savait-il qu'en penser, mais sa vanité et son intérêt y trouvant leur compte, il penchait à croire et à dire ce qui le servait si bien, et se trompait aisément lui-même. Cependant, comme il insistait pour s'assurer de l'état de la plaie, Nazarille n'osa point l'amuser davantage.

— Docteur, lui dit-il enfin, je sens le prurit d'une cicatrice qui se forme. Je gagerais que ma plaie est entièrement fermée. En tout cas de blessures sans circonstances aggravantes de venin, de lésion dangereuse

ou de corps étrangers restés dans la plaie, je pencherais volontiers pour un seul pansement jusqu'à l'entière cicatrisation. La nature agit toute seule ; il n'y a qu'à la laisser faire. Voyez les incisions végétales, les animaux, et ces expériences de chairs rapportées qu'ont tentées de grands chirurgiens.

— Cela dépend des cas, comme vous dites; il est certain que le pansement ravive la plaie.

— Eh bien! si vous le voulez, docteur, examinons; je serais bien trompé si nous trouvons grand'chose.

Nazarille délia lui-même ses bandes, dont les linges étaient tout souillés de sang.

— Je ne vois rien, dit le médecin, plus rien qu'une estafilade.

— Que vous disais-je? reprit Nazarille.

Figurez-vous, docteur, que cela faisait frémir.

— Peste! je le vois bien, dit le docteur en tâtant les chairs du bout du doigt; c'était une horrible plaie.

— Croyez-vous qu'il n'y ait plus de danger véritablement? reprit Nazarille avec une gravité inquiète.

— Vous êtes sauvé, j'en réponds; c'est fini.

— Mais ne mettrez-vous rien là-dessus?

— Soyez tranquille, je ne vous lâche pas encore; je veux achever mon ouvrage.

Il envoya chercher sa trousse et se mit à écrire une prescription pour quelque tisane. Il composa un emplâtre et l'appliqua sur la plaie.

— Ah! je me sens singulièrement soulagé, dit Nazarille en se recouchant.

— C'est tout simple; à présent du repos, du régime, et nous vous mènerons tout doucement hors d'affaire.

— Ah ! monsieur, dit Nazarille, comment pourrai-je vous exprimer ma reconnaissance?

— Monsieur, dit le médecin, vous ne me devez rien après la joie que ceci me donne; j'y gagne pour ainsi dire autant que vous. Je ne céderais pas pour trois mille écus l'expérience que nous avons faite.

Il descendit au salon et s'écria : — Il est sauvé ! ce n'est plus qu'une égratignure qui est en pleine cicatrisation; plus d'irritation, plus de fièvre; c'est presque un miracle.

Il ne tarit pas sur la guérison du malade, et il alla jusqu'à dire qu'il se faisait fort de le faire descendre à table avant qu'il fût trois jours, On demeura surpris.— Mais il était si mal ! dit timidement la baronne. —

Il était dans la tombe, et je l'en ai tiré, dit le médecin.—La baronne demeura pensive, cherchant à se rendre compte de tout ce qui arrivait. Le médecin, lui, sans rien s'expliquer, donnait tête baissée dans une aventure qui servait si bien ses intérêts.

Nazarille jugea, sur ces entrefaites, qu'il fallait frapper les grands coups. Le baron monta pour lui présenter ses félicitations, et comme à propos de leur jeu d'échecs il lui disait qu'il s'engageait à le rendre grand joueur en peu de leçons, Nazarille répondit qu'il n'en aurait pas le temps et qu'il allait se disposer à partir.

—Eh quoi, dit le baron, ne voulez-vous point rester avec nous jusqu'à votre pleine convalescence?

—Je vous rends mille grâces de votre courtoisie, mais je vous cause un grand em-

barras, et je suis sûr que j'incommode particulièrement madame la baronne.

— Allons donc, mon cher, ma femme est froide, un peu cérémonieuse, mais au fond elle vous porte grand intérêt et vous voit avec infiniment de plaisir.

— Et puis, dit Nazarille, des affaires assez pressantes me forcent de me remettre en chemin.

Le baron insista, mais inutilement ; il descendit et rencontrant la baronne, il lui dit qu'elle s'acquittait assez mal de son hospitalité entreprise avec tant de zèle ; qu'elle n'y mettait aucune grâce, et qu'elle devait aller faire politesse au blessé qui, par discrétion sans doute, voulait déjà les quitter. La baronne ne put esquiver cette démarche qu'elle avait reculée jusque-là. Elle monta en tremblant.

— Ah ! madame, dit Nazarille dès qu'il

la vit, ne suis-je plus digne seulement de votre compassion? J'ai cru que je partirais sans vous voir. Il valait mieux mourir. Ne me donnerez-vous pas votre main à baiser?

Deux grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il se cacha le visage.

— Vous voulez partir? murmura la baronne tremblante.

— Je pense, dit Nazarille en sanglottant, que c'est la seule chose que je puisse faire pour vous que de vous délivrer de ma vue.

La baronne ne put répondre.

— Seulement, reprit-il avec chaleur, permettez-moi de lever une dernière fois les yeux sur vous, et puis oubliez un malheureux qui emportera votre image dans son cœur.

— La seule chose que vous puissiez faire, dit la baronne, c'est donc d'achever de me déchirer le cœur!

Nazarille la regardait avec des yeux pleins d'ivresse.

— Restez, dit-elle... je vous en prie.

Elle lui abandonna sa main.

— Ce n'est pas tout, reprit-il en souriant, et je ne peux tout dire, mon accident se rapporte à des aventures bizarres ; des affaires d'intérêt me rappellent... comment vous dire ?... je suis ici sans linge, sans habits même, et je dépends pour mes revenus de je ne sais quels parents et gens d'affaires qui ne sont plus d'humeur, pour bonnes raisons, à tenir compte d'une lettre. Quelle figure ferais-je ? Il faut que je parte; peut-être, en d'autres temps, serai-je plus heureux...

— Belles raisons ! dit la baronne en souriant elle-même.

Le reste de la conversation se passa sur le ton le plus tendre.

D'une autre part, sur quelques mots de ce genre que Nazarille avait lâchés avec lui, le baron prit à part Pelloquin qui se tenait tout émoulu des leçons de son camarade.

— Eh bien, mon ami, voici que ton maître veut nous quitter.

— Que voulez-vous, monsieur? laissez-le faire. Je ne sais comment il s'en tirera ; sa famille est sévère, on m'en demandera bon compte; mais qu'y puis-je faire? Ce n'est plus un enfant ; il a dissipé en trois mois une grosse somme qui devait suffire pour tous nos voyages, il a une mauvaise affaire sur les bras : qu'est-ce que je dis! il reviendra au logis sans chemise, comme l'enfant prodigue. Est-ce ma faute? Comment partir d'ailleurs? Faudrait-il bien écrire encore qu'on nous envoyât des chevaux ou la voiture de madame sa mère, et il n'est pas sûr qu'on en soit pressé. Tout notre bagage est

vendu, monsieur, et vendu à faire pitié; des chevaux superbes! Il m'a reproché devant vous d'avoir vendu ma livrée; mais vous comprenez, monsieur, il fallait bien manger et payer à l'auberge.

Le baron se mit à rire de tout son cœur.

— Allons, je vois ce que c'est : des folies de jeunesse, un duel, des dettes, des amourettes : bravo! C'est un étourdi, une tête brûlée, vif, batailleur, mais bon et brave jeune homme. J'aime ces caractères-là, moi! Ma foi, il attendra que tout cela soit raccommodé, ou il dira pourquoi! Il fera ma partie d'échecs; je serai son oncle pour le moment, et puisque nous le tenons malade, il faut qu'il nous obeisse, morbleu!

— Si vous pouvez le retenir, dit Pelloquin, c'est ce qu'il fera de mieux; et pour ma part, j'en serai fort aise.

— En sorte, dit le baron, qu'il est quelque peu à sec de pistoles?

—Mais oui, monsieur le baron, c'est là sa plus vilaine maladie.

— Ah! le drôle! reprit le baron en riant de plus belle; allons, allons, tout cela s'arrangera.

Il s'en alla tout ravi et tout égayé des incartades joyeuses qu'il imaginait. C'est une faiblesse assez commune des hommes mûrs à l'égard des jeunes gens.

Il entra dans le salon encore épanoui et rencontra la baronne.

— Comment ! madame , auriez-vous bien le cœur de laisser partir ce jeune homme qui se tient à peine sur ses jambes?

— Mais, monsieur, je n'ai rien fait pour cela.

—Vous ne paraissez pas dans sa chambre;

ce jeune homme a du monde, il sait fort bien ce que cela veut dire. Vous étiez si empressée ; qu'est devenue cette belle charité ? Faut-il que je me charge de tout, à présent ? Mais il suffit que les gens me plaisent pour que vous les maltraitiez.

La baronne avait trop beau jeu pour n'en pas tirer parti ; elle reprit d'un air calme et victorieux :

— Monsieur, tant que ce jeune homme a paru en danger, je lui ai fait donner les soins qu'on lui devait ; à présent qu'il est bien portant, je ne vois pas trop pourquoi je devrais le retenir.

— D'abord, s'écria le baron, il n'est pas bien portant, et il ne partira pas.

— Mais au moins pourrait-on savoir ce qu'il est.

— Eh ! madame , c'est un digne jeune

homme qui a un nom, de la fortune, et qui a fait une escapade.

— Je ne vois pas que le titre de mauvais sujet...

— C'est tout simple, mesdames ; on ne dit pas des mauvais sujets tout le bien qu'on en pense.

La baronne répondit par un regard qui intimida le baron. Les voix s'étaient aigries. Une de ces dames qui se trouvait là hasarda quelques paroles d'entremise.

— Il suffit, madame, dit le baron s'adressant à sa femme, je le prends sous ma protection... Pauvre garçon ! reprit-il d'un ton plus doux ; savez-vous qu'il n'a pas seulement de quoi s'habiller ?

— Eh bien, monsieur, je lui ferai porter l'habit de chasse de votre neveu.

— Ah ! oui, des guenilles ! et moi je vais

commander un habit pour lui. Encore faut-il faire les choses convenablement.

— A votre aise.

— Je vous en prie, Elise, songez à le bien traiter.

— Je ferai de mon mieux.

Le soir, comme Nazarille et Pelloquin étaient seuls dans leur chambre à causer de ces divers intérêts, le valet de chambre entra et déposa dans un coin un paquet qui ressemblait à des hardes, de la part de madame la baronne ; Nazarille n'eut pas l'air d'y faire attention. Dès qu'il fut parti : — Pelloquin, cria-t-il, voici nos galions.

Ils ouvrirent le paquet fermé avec soin et déployèrent une jolie redingote de chasse, la veste, les bottes, le pantalon, du linge, un habillement complet.

— Quoi ! dit Nazarille, ce n'est que ça?... les ingrats !... Mais voyons encore.

Il fouilla dans la poche du gilet et en tira une petite bourse de satin fraîchement faite. Ils l'ouvrirent dévotement ; elle contenait vingt louis.

— Pelloquin, dit gravement Nazarille, c'est le tiers de ce qu'il me faut pour faire ici la figure qui me convient. Il me manque mille petites choses que ces gens-là n'ont pas prévues. Cependant ne nous plaignons pas et attendons tout de la Providence.

Pelloquin, qui avait cru partager, n'osa rien dire.

— Je travaille, ajouta Nazarille, pour le bien commun ; ceci n'est qu'un enjeu, une mise de fonds nécessaire. Le valet est tout près, rappelle-le.

Pelloquin mit la tête à la fenêtre comme le valet traversait la cour. Nazarille serra les hardes d'un coup de pied et se recoucha,

glissant la bourse sur son chevet. Le valet entra.

— Mon ami, j'y songe, je n'ai pas eu le loisir de vous témoigner ma satisfaction de tous vos bons soins. Vous m'excuserez, vous êtes un digne garçon ; tenez, voici deux louis pour vous, et en voici deux autres que vous donnerez aux gens de la maison qui ont pu faire quelque chose pour mon service.

Le valet se confondit en remercîments.— Décidément, se dit-il en sortant, c'est un seigneur.

—Allons, dit Nazarille à Pelloquin, réjouis-toi, la garnison est gagnée et nous sommes les maîtres de la place.

— Voilà qui est fort, dit Pelloquin, n'ai-je rien fait pour ton service, moi ?

— Toi, Pelloquin, tu n'es pas mon domestique, fi donc ! tu es mon ami.

—Comment ! tu jetteras à belles poignées l'argent à ces drôles, et je n'en aurai rien, moi?

—Pelloquin, s'écria Nazarille en se levant sur son séant, connais-tu la ville de Carcassonne?

— Qu'est-ce que c'est que cela?

—Carcassonne était assiégée par Charlemagne et défendue par une dame sarrasine qui s'appelait Carcas. La place était affamée ; il n'y restait plus qu'un porc et un boisseau de blé. Carcas gorgea le porc du boisseau de blé et le jeta en bas des murs. Les assiégeants crurent qu'une ville où l'on donnait le blé à des porcs était approvisionnée pour longtemps, et levèrent le siége.

— Et qu'a de commun cette baliverne?...

— Pelloquin, interrompit Nazarille, as-tu ouï parler d'Alphonse IV, roi d'Aragon?

— La peste pour Alphonse IV !

— Ou Alphonse III, je ne sais lequel. Il était assiégé par les Maures ; ils n'avaient mangé depuis huit jours, ni lui ni sa garnison. Un cormoran laisse tomber une truite dans la place : il la fait accommoder avec le dernier brin de persil de son jardin et l'envoie au général maure. Les Maures, qui le croyaient à l'extrémité, se retirèrent, et la ville fut délivrée.

— Çà ! pour qui me prends-tu?

— Je te prends pour la garnison ; le valet est le Maure, et je suis le général.

— Encore un coup, qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, butor, que je sacrifie quelques louis à ces gens-là pour nous tirer de l'extrémité où nous sommes.

Pelloquin allait répliquer quand le baron entra.

— Qu'est-ce que j'entends ? dit-il, vous voulez absolument nous quitter?

— Il le faut bien, monsieur le baron, et je vous conjure d'agréer avec mes regrets les remercîments inexprimables que...

— Allons, allons, vous êtes un gaillard, vous avez fait des folies; voulez-vous être franc avec moi? vous avez mangé votre argent. Ecoutez-moi : je sais ce que c'est que la jeunesse, il n'y a pas de mal à ça. Ma femme serait plus sévère, mais qu'elle n'entre pas dans nos petits arrangements. Si vous voulez me faire un véritable plaisir et répondre à l'attachement sincère que vous m'avez inspiré, vous ne vous gênerez pas et vous en agirez avec moi comme si j'étais quelque vieil oncle bien rébarbatif...

Le baron riait, Nazarille baissait la tête d'un air hypocrite.

— Allons, monsieur le vaurien, reprit le

baron en lui prenant la main et la frappant entre les siennes, vous nous resterez; j'ai envoyé commander pour vous des habits à la ville, et je le répète, si vous voulez m'obliger, voici pour les petites dépenses que vous pourriez faire.

Il jeta un billet de banque sur le lit.

— Ah! monsieur le baron, vous me couvrez de confusion.

— Qu'est-ce donc? On vous demande en revanche le plaisir de vous avoir deux ou trois mois, jusqu'à ce que vous soyez bien complétement rétabli.

— Monsieur, vous penserez, je compte, que ce n'est qu'à titre de prêt...

— C'est bon. C'est un prêt usuraire en tout cas, puisque je prends de telles garanties. Vous me rendrez quand vous voudrez et quand vous pourrez. Les jeunes gens n'ont jamais trop d'argent.

Au surplus, dit Nazarille, je ne sais qui vous a fait prévenir si délicatement un embarras qui n'était pas extrême. J'avais, si je ne me trompe, une vingtaine de louis qui me suffisaient et au-delà pour retourner à la maison.

Il fouilla sous le traversin et fit glisser à terre, comme par mégarde, la bourse et les louis, qui se répandirent à grand bruit sur le parquet. Pelloquin les ramassa aussitôt.

— En effet, dit le baron en riant, je vous croyais plus au dépourvu.

— Ainsi, monsieur le baron, réflexion faite, je vous remercie de grand cœur ; reprenez ce billet, dont je vous suis également reconnaissant.

— Je n'en ferai rien, dit le baron ; d'ailleurs il ne s'agit plus de partir. Voici madame la baronne qui vient vous faire sa prière; et quant à moi, puisque vous m'y

forcez, je vais chercher toutes ces dames, à qui j'aime à croire que vous ne résisterez pas.

Le baron arrêta sa femme dans la pièce voisine.—Soyez gracieuse, ce jeune homme est charmant, il nous divertira...Vous savez ce prétendu dénuement? je lui ai vu de quoi faire deux fois le tour de la France... Le fou! reprit-il en riant, voilà ce qu'il appelle se trouver à court. C'est un garçon qui a une grande fortune.

La baronne entra.

— Je sais, madame, dit Nazarille, quelle aimable invitation vous allez joindre à tant de bontés... mais je voudrais d'abord vous remercier... permettez-moi... J'ai trouvé dans ces habits... je ne sais comment vous dire... Il reprit en souriant : — Je n'en étais pas réduit... et mon valet avait en réserve... ce papier...

Il roulait le billet du baron dans ses doigts...

— Je ne sais de quoi vous voulez parler, dit la baronne confuse.

— En tout cas, madame, vous me permettrez d'user de ce trésor trouvé, avec vos gens, à qui il revient de droit...

En ce moment le baron entra avec toute la compagnie. On réitéra les plus vives instances.

— Décidément vous nous restez? dit le baron.

— Puisque vous le voulez, et que ces dames poussent la grâce jusqu'à m'en prier...

Le médecin appuya sur l'air salutaire de la campagne et, en particulier, de la terre de Bellièvre.

— Et songez-y, dit le baron, vous prenez un engagement de trois mois.

Nazarille sourit; la baronne dit son mot.

— Vous devriez même, ajouta le baron, descendre à table pour fêter à la fois votre premier jour de convalescence et la grâce que vous nous faites. Le permettez-vous, docteur?

— Assurément, monsieur est fort en état de se lever.

— Croyez-vous ? dit Nazarille.

— Sans le moindre doute.

— Eh bien, soit, dit Nazarille, puisqu'on a la bonté de me tant presser, je descendrai aujourd'hui à dîner.

La compagnie daigna faire entendre un murmure de satisfaction, et Pelloquin se résigna à son emploi de domestique, dont il n'était pas au fond aussi fâché qu'il en avait l'air.

Et voilà comment Nazarille et son ami Pelloquin, ces pauvres diables de comédiens qui n'avaient pas de quoi souper,

s'établirent dans la joie et l'abondance au château de Bellièvre, où il leur arriva diverses choses qu'on pourra raconter plus tard.

ÉDOUARD OURLIAC.

Note de l'éditeur. Ce fragment est tiré de *la véritable histoire de Nazarille*, dont nous préparons la publication, et se rapporte à une portion des volumes que nous avons déjà donnés au public sous le titre de *Suzanne et la confession de Nazarille*.

L'ANNEAU SYMPATHIQUE

I.

Depuis près de neuf ans, l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain restait inhabité. Ses fenêtres doublées de volets ne s'ouvraient qu'une fois par mois

pour donner de l'air à de vastes appartements. Un vieux domestique secouait, ce jour-là, à la fenêtre, de riches tapis et des peaux de tigre d'où s'échappait un nuage de poussière. La cour était silencieuse ; quelques moineaux parasites y becquetaient, entre les pavés, des grains d'avoine ou des brins d'herbe ; des araignées filaient leur toile entre les roues oisives des voitures qui remisaient. C'était la solitude dans toute sa tristesse.

Il n'en avait pas toujours été ainsi : cet hôtel avait eu autrefois ses jours, ou, pour mieux dire, ses nuits de fête, durant lesquelles on voyait passer de la rue, sur la transparence brumeuse des rideaux, quelques ombres décolletées de jeunes duchesses, avec des fleurs sur la tête. Mais, un soir, flambeaux, lustres, auréoles de feu, bruit, musique, éclats de rire, folles causeries au

balcon, tout s'était subitement éteint. La rue, éclairée alors par le reflet de ces soirées rayonnantes, et doublée dans toute sa longueur par une file de riches voitures aux panneaux blasonnés, avait pris sur les autres rues du noble faubourg l'exemple du silence et de l'obscurité.

On crut d'abord, dans le voisinage, que les maîtres de cet hôtel étaient allés passer la belle saison dans leur terre; ils étaient partis, en effet, comme à l'ordinaire, un jour de mai, disant qu'ils seraient de retour pour l'automne; les feuilles des arbres étaient tombées huit fois dans la cour de l'hôtel depuis leur départ, et les maîtres n'étaient pas revenus.

Cette absence prolongée donnait lieu, dans le monde, à une foule de conjectures. On pensa d'abord qu'un malheur irréparable avait frappé aux champs la noble famille

émigrée : cependant, on n'avait reçu d'elle aucune nouvelle fâcheuse. D'autres inclinaient à la dire ruinée; mais la fortune de cette maison avait tenu depuis un demi-siècle contre les révolutions et les guerres civiles avec une si inépuisable abondance, que les dépenses excessives, le jeu, et même les folies dévorantes du luxe parisien, n'auraient pas réussi aisément à l'entamer.

Les plus curieux interrogèrent un domestique qui s'usait dans cette solitude, comme les autres meubles de l'hôtel, à ne pas servir. Mais fût vraiment ignorance ou discrétion de sa part, il répondit qu'il n'entendait rien tout le premier à la conduite de ses maîtres.

On se souvenait surtout, dans le voisinage, d'une petite fille brune qu'on avait vue souvent courir, les cheveux nattés et les jambes nues, sous les grands marronniers qui ombrageaient la cour. On croyait encore

entendre sa jolie voix embarrassée d'un léger bégaiement. Suivant les calculs des gens du quartier, elle devait avoir, à cette heure, dix-sept ans. Son absence, à un âge où l'on devait songer sérieusement à lui donner un mari, excitait de plus en plus l'étonnement et la curiosité.

Que faisait donc cette famille à la campagne?

II.

Le genre de vie qu'elle menait dans son château n'était guère moins surprenant. Ce château était situé au fond du Berri, sur une petite colline. On y montait par un

chemin de traverse sinueux et tortillé comme un serpent. Sa toiture détachait dans le ciel cinq cônes ardoisés, surmontés de girouettes et de gros trèfles en plomb. C'était, vu à distance, avec ses sombres tourelles et ses flancs massifs, un bâtiment d'un goût sévère. Outre que le caractère de son architecture témoignait d'une haute antiquité, ce château portait pour chevrons de vastes lézardes sur ses murs vieillis au service. Les hirondelles et les pigeons sauvages faisaient leur nid entre les fentes des pierres.

Ce château regardait sur un parc très épais qui en masquait absolument la façade. Les derrières du bâtiment étaient couverts par des murs élevés, des pignons, des tourelles, et par quelques maçonneries récentes du dernier siècle, engagées dans les anciennes constructions pour les soutenir et les fortifier.

La porte d'entrée, gardée de chaque côté par deux tourelles délabrées qui menaçaient ruine, était piquée extérieurement de gros clous à tête ronde. Elle étalait avec orgueil, sur ses panneaux vermoulus, des pieds de sanglier, des bois de cerf, des têtes de hibou et des ailes de milan dont les plumes tombaient de vétusté. Ces insignes du chasseur avaient été fixés au bois de la porte par des ancêtres de la famille, car le maître actuel du château ne se livrait à aucun de ces exercices violents dont essaient encore de nos jours les riches propriétaires, pour rompre l'uniformité monotone de la vie de province.

Rien de plus triste, à en juger par les abords, que cette habitation de la famille de B... Ce château, où le retour de ses maîtres avait ramené chaque année, au printemps, le luxe et le tumulte de Paris,

semblait maintenant tout à fait abandonné. La solitude la plus morne et la plus éternelle qu'on puisse imaginer régnait autour de ses murs. L'avenue plantée d'ormes, qui conduisait à la porte du parc, avait recouvert son ancien sable fin et doré sous une couche d'herbe; les conduits chargés de fournir de l'eau dans les bassins refusaient leur service, et une partie des murs tombait en ruine, sans qu'on songeât le moins du monde à les relever. Cependant le séjour prolongé des châtelains aurait dû contribuer à la bonne tenue de la maison.

Ici, comme à Paris, les propos s'exerçaient sur cette conduite extraordinaire. La vie désœuvrée de province invitait même à mille discours curieux et médisants; mais les propriétaires des environs ne purent pas plus pénétrer que les voisins de Paris dans le secret d'une vie si bien murée.

Aucun étranger n'était reçu au château. Les fermiers eux-mêmes, qui avaient à traiter avec leur maître, n'entraient jamais dans l'intérieur du bâtiment. Le comte leur donnait audience sur le pont-levis. Nous avons, en effet, oublié de dire que le corps de l'édifice se trouvait gardé dans tout son pourtour par un large fossé où se déchargeaient, au temps des pluies, les gouttières de la maison. C'était la seule eau qu'ils reçussent depuis que les conduits engorgés ou crevés, par la négligence des maîtres, n'y voituraient plus l'onde courante des sources.

Le comte se tenait debout. Il accueillait ses gens avec une politesse froide. Sa parole était brève et rare. Un nuage de sombre tristesse, répandu sur son front découvert et sur ses yeux abattus, laissait impénétrable pour tous le secret d'une douleur à

laquelle manquait sans doute toute consolation, puisque la richesse, le commandement et la prospérité toujours croissante de ses domaines n'y pouvaient rien adoucir.

Ces fermiers étaient, aux corvées près, de vrais vassaux pour le respect et la soumission. Le pays, encore peu traversé de routes, de journaux et de voyageurs, n'a pas, jusqu'ici, ouvert à la révolution les moyens d'y pénétrer. Ceci justifie le titre de seigneur que nous aurons occasion de donner au propriétaire du château dans la suite de cette histoire. Il n'avait donc rien à craindre de témoins aussi muets et aussi passifs; ces gens respectaient la douleur du comte par instinct, comme les enfants qui évitent de rire et de faire du bruit autour de leur mère quand ils la voient triste.

A part ces courtes entrevues commandées par les affaires, M. de B... n'avait de

commerce dans le pays avec personne. Il vivait mystérieusement seul. Autour du château si bien défendu par ses gros murs et ses feuillages, s'étendait ce silence profond et particulier qui ne se fait qu'autour des grande infortunes.

La curiosité du pays portait principalement, comme celle de la ville, sur la fille du comte, belle enfant qu'on avait montrée autrefois avec orgueil, et qui avait soudainement disparu. La petite vérole l'aurait-elle défigurée? Serait-elle, par hasard, devenue, avec le temps, un monstre fort repoussant qu'on n'osait plus exposer aux regards pour l'honneur de la maison? Aurait-elle commis contre les mœurs une de ces fautes qui, dans certaines familles anciennes et austères, entraînent après elles un deuil éternel? On ne savait.

III.

La nature du Berry, que nous avons visité il y a deux ans, est grande et simple; elle conserve un caractère primitif que la main de la civilisation n'a point encore ef-

facé, et que l'on ne retrouve plus guère en France. Les bois y sont rarement percés de routes; en certains endroits, la difficulté du transport protége même leur virginité contre les offenses du bûcheron. Des collines couronnées négligemment d'arbres sauvages, des ocres rougeâtres au flanc des montagnes déchirées, des rivières paresseuses, perdues sous des chevelures de vieux saules ou de bouleaux inclinés, et dont l'onde ne se fatigue point à porter de lourds bateaux, tout imprime à cette campagne solitaire un air majestueusement calme qui porte au recueillement : l'absence de l'homme et de ses ouvrages fait rêver à Dieu.

Cette nature vierge se marie merveilleusement avec les ruines dont le pays est semé en plusieurs endroits ; il semble que la féodalité s'y soit écroulée d'hier; des restes de châteaux-forts, amas confus de pierres dé-

tachées, au milieu desquels le sombre donjon dresse encore son front morne et découronné, se mêlent harmonieusement aux rochers abruptes et aux noires forêts impénétrables. Les guerres de la fronde ont imprimé la trace de leurs ongles de fer sur ces orgueilleuses demeures féodales que le génie de Richelieu acheva de détruire ou d'humilier. Quelques-unes pourtant sont restées solidement assises sur leur base inébranlable; enveloppées dans leur solitude et leurs murailles comme un guerrier vaincu dans son manteau, elles dominent les hauteurs pittoresques du Berry.

Les mœurs ont gardé quelque chose du moyen âge, surtout dans certaines familles anciennes qui refusent obstinément tout contact avec le dehors; néanmoins il est vrai de dire qu'en général une nouvelle génération, peu en harmonie avec cette sé-

vère architecture, peuple aujourd'hui les châteaux du Berry, véritables nids de pierre dont les oiseaux de proie ont disparu. Le luxe, souvent même la coquetterie parisienne, égaient ces bastilles féodales d'ornements peu en harmonie avec la rudesse du cadre. De jeunes femmes dressées aux manières de notre grande ville font les honneurs de leur salon avec une grâce et une aisance charmantes, dont les anciennes châtelaines raides et sévères s'indignent sourdement sur leurs vieux portraits religieusement accrochés aux murs.

Un fait remarquable, c'est que les destructions, si profondes et si acharnées qu'elles aient été, n'ont pu entièrement soulever de terre ces châteaux indéracinables. Les paysans sont venus après les démolisseurs pour arracher les ruines du sol, mais ils n'y sont point parvenus. Ces monuments

de l'histoire féodale sont restés intacts dans leurs fondements pour attester à l'avenir le passage d'une race de géants presque inconnus. Des troupeaux de bœufs lourdement agenouillés , ou quelques chèvres legères pendues aux restes indestructibles de ces constructions vénérables, achèvent de former pour le voyageur des tableaux pleins d'enseignement et de poésie.

Lorsqu'on étudie les lieux , on ne tarde pas à remarquer que les châteaux épargnés par les ravages de la fronde et demeurés debout dans le pays sont presque tous des constructions sans importance militaire , dont toute la valeur s'appuyait sur la position et la défense de leurs voisins. Les premiers soutiens du régime féodal démolis , on a laissé subsister les autres châteaux , comme incapables de faire ombrage à la royauté. Presque toutes les constructions du

moyen âge restées debout dans le Berry se servaient en effet des châteaux aujourd'hui abattus, comme d'auxiliaires puissants qui les mettaient à couvert contre une surprise et un coup de main. C'est ainsi que le château de Chazelet, demeuré intact, trouvait alors dans ses alliés de Luzeret et de Chassin-Grimont des frères d'armes qui le fortifiaient, et que la démolition a atteints pour cette cause. Les demeures féodales maintenant renversées offrent en effet des restes de donjons, de poternes, de tours crénelées, et tout un luxe de fortifications dont les autres châteaux conservés sont bien loin de présenter l'aspect sauvage et menaçant. Il en est de ces monuments-là comme des hommes, ce sont les plus forts qui succombent les premiers.

L'habitation du comte de B..., si sombre et si sévère qu'elle semble de nos jours avec

sa masse imposante de tourelles, ses murs épais, ses ponts-levis, ses créneaux, ses portes basses, ses cours intérieures entourées de fossés, son assiette ferme et menaçante sur le sommet d'une colline, n'était donc guère pour les rudes barons du moyen âge qu'une maison de plaisance.

Cette maison de plaisance n'en servait pas moins, nous l'avons dit, de repaire obscur et impénétrable à l'un des secrets les mieux gardés qui fût jamais; et, comme il n'y a guère que la douleur qui cherche l'ombre et le mystère, on en concluait généralement que ce secret devait être d'une grande infortune.

IV.

La curiosité des habitants se trouvait alors partagée entre ce château solitaire et l'habitation d'un jeune médecin allemand, qui était venu se fixer depuis quelques mois

dans ce pays. La maison qu'il occupait, à une demi-lieue du château, était un ancien presbytère dont il avait fait relever les ruines. Abritée au nord par une fôret noire et épaisse, elle recevait en plein les vents du sud-ouest ; les toits délabrés et battus alors par des souffles orageux laissaient tomber, dans les temps de pluie, des débris de tuiles moussues. Un enclos de broussailles et de haies vives enfermait un petit jardin où végétaient quelques légumes, des arbres à fruits et des berceaux de vigne. Les pigeons du château aimaient à venir se reposer sur le toit de la maison, ou buvaient familièrement dans une source d'eau vive qui jaillissait de terre au milieu du potager.

Le maître de cette maison abandonnée se nommait M. Georges Fritzs.

On s'étonnait beaucoup de sa manière de vivre. Les chasseurs qui allaient tirer

les hirondelles ou les martins-pêcheurs le long des étangs le rencontraient souvent immobile et pensif au bord de l'eau. D'autres fois, on le voyait s'enfoncer seul au plus profond des bois ou se frayer au hasard une route aventureuse à travers les *brandes* incultes dont le Berry offre çà et là le spectacle attristant et sauvage. Il semblait fuir par caractère la société des habitants du pays, qui ne tardèrent point à médire de son humeur farouche et de ses mœurs bizarres. Si les bourgeois des environs ne l'invitaient point souvent à leur table, en revanche les chemins pierreux et bordés de haies vives qui serpentent mystérieusement sous les arbres, le voyaient souvent s'asseoir à leur ombre avec un livre ouvert sur ses genoux.

Parmi les paysans, Georges Fritzs avait

une autre réputation : il passait pour sorcier.

La vérité est qu'entraîné par l'inquiétude et la curiosité du mystère, il s'était engagé tout jeune dans la sombre forêt des sciences occultes. *Faust* et les contes d'Hoffmann avaient été ses premières lectures favorites. Son père, vieil alchimiste allemand qui était mort à *souffler*, l'avait initié ensuite aux secrets cabalistiques. Nul n'aurait pu lui en remontrer sur ces ténébreuses opérations de la magie, qui impliquent toujours une certaine grandeur, puisque l'intelligence humaine bornée demande alors à une puissance infernale et inconnue de reculer les limites du réel.

Depuis, il avait fait la connaissance d'un disciple de Mesmer, qui servait à le guider dans le labyrinthe ténébreux des secrets de la nature.

Georges Fritzs avait étudié en médecine, mais il ne croyait point en cet art de guérir, il n'avait foi que dans le principe mystérieux et bienfaisant que la nature a mis en nous pour soulager les maux de nos frères. Ses remèdes étaient simples : ils consistaient dans la puissance du regard, dans des signes franc-maçonniques, dans un souffle généreux de ses lèvres communiqué à des verres remplis d'eau. Le jeune docteur ne demandait à ses malades qu'un peu de foi. — Croyez, leur disait-il, et vous serez guéris. — Les pauvres paysans, trouvant cette monnaie-là plus commode que l'argent, abandonnèrent bientôt les autres médecins du pays et s'empressèrent à suivre M. Fritzs. Ceux-ci en tombèrent en grande jalousie ; ils dénoncèrent leur rival au curé, qui en référa à l'évêque. La chose fit grand bruit dans un pays ignorant et superstitieux, où

le *Petit-Albert* règne encore dans toute sa puissance. Le clergé de l'endroit prit en effet parti contre lui; et si le jeune docteur eût aussi bien vécu au seizième siècle, nul doute qu'on ne l'eût brûlé en bonne forme comme magicien.

Georges Fritzs était tout simplement magnétiseur.

V.

L'ancien presbytère qu'il habitait, comme nous l'avons dit, près du château, était une vieille construction appuyée à une église en ruines; un rez-de-chaussée vaste et froid,

dont le plafond était rayé de grosses poutres, recevait du jour par deux grandes fenêtres sur une petite cour où caquetaient quelques poules; un escalier en bois prenait naissance dans cette salle basse et conduisait, par une pente assez raide, à deux chambres, dont l'une était la chambre à coucher de Georges, et l'autre celle de sa domestique: quelques vieux fauteuils, une table et un ancien cartel pendu au mur formaient tout l'ameublement. A l'extérieur, cette petite maison ne manquait pas de caractère; un pied de vigne y jetait ses feuilles au-dessus de la porte; et quelques pierres s'étant détachées des murs, on les avait remplacées par des morceaux de sculpture gothique tirés des ruines de l'église.

Georges Fritzs avait encore fait élever avec ces débris curieux, au fond de son jardin, un petit pavillon qui lui servait de re-

traite ; c'est là qu'il venait se livrer aux expériences ténébreuses de la science occulte. Il y passait de longues heures, et en sortait le front pâle, les yeux hagards, la voix cassée, sans que l'on pût connaître la nature de son travail ni de ses inquiétudes. On voyait seulement fumer au-dessus du toit, pendant ses opérations alchimiques, la bouche d'une haute cheminée.

Il se livrait précisément ce jour-là à un essai du *grand œuvre*, lorsque sa vieille servante vint, contre toute consigne, heurter rudement à la porte. Fritzs ouvrit. Une vapeur blanche sortait d'un creuset chauffé à vif par un feu de gaz, et répandait dans toute la chambre une obscurité suffocante qui fit tousser Marthe à plusieurs reprises.

— A qui en avez-vous? lui dit Fritzs avec un ton d'humeur.

La vieille Marthe lui expliqua alors qu'il y

avait dans la cour un domestique aux couleurs du château.

— Eh! que m'importe! fit Georges avec un léger haussement d'épaules.

Il s'était remis à couver d'un œil plein de sollicitude son creuset en mal de diamant, qui jusque-là n'avait accouché que d'un peu de cendre.

Marthe revint doucement à la charge; elle fit grand récit du seigneur, M. le comte de B...; et puis elle ajouta, ce qui ne manque jamais son effet sur un jeune homme, qu'il y avait, disait-on, au château une jeune fille de dix-sept ans.

— Faites entrer ce domestique dans la maison, reprit Fritzs un peu calmé: je vais l'aller joindre.

Le domestique du comte fut introduit dans le rez-de-chaussée. Marthe, en attendant son maître, passa plusieurs fois le

torchon sur la grosse table de chêne, et il ne tint pas à elle, dans ce moment-là, que la table ne se changeât en un élégant guéridon de bois d'oranger; mais elle ne savait pas, comme Georges Fritzs, l'art des transmutations.

Lorsque Fritzs entra, le domestique du château lui remit une lettre, sous pli, à l'écriture de son maître :

« Monsieur le docteur,

« Je vous envoie mon domestique et
« mes chevaux. Veuillez, je vous prie, vous
« faire conduire au château, sans retard.
« Nous vous attendons.

« Le comte de B... »

— Je suis à vous, dit Fritzs, après un silence.

Le jeune docteur monta donc dans la voi-

ture du comte ; et le domestique ayant fermé la portière, le cocher fouetta ses chevaux.

VI.

La voiture roulait depuis un quart d'heure sur un chemin pierreux, quand Georges Fritzs découvrit les hautes tourelles du château. La porte tourna, à la voix du cocher, sur

ses gonds rouillés et paresseux, qui semblaient avoir oublié cet exercice. Une première cour malpropre, entourée de bâtiments très bas, qui servaient sans doute de granges, de remises et d'écuries, conduisait, par un pont-levis, à une seconde cour intérieure qui était nette et pavée. Un grand silence régnait dans cette seconde partie du château. Un fossé plein d'eau, où nageaient des canards frappés par plaques de couleurs métalliques très éclatantes, l'entourait d'une ceinture froide et taciturne. De rares fenêtres enfoncées dans d'épaisses maçonneries, et voilées intérieurement de rideaux, entretenaient un air de mystère sur toute cette habitation. Des pigeons et des martinets couronnaient de leur vol entremêlé le sommet des tourelles. Quelques chiens, d'une race généreuse, et dressés autrefois pour la chasse, abattaient

maintenant sur le pavé des cours leur tête morne, et semblaient se conformer à la pensée générale de tristesse qui régnait dans tout ce vaste bâtiment.

Un vieux serviteur, vêtu de velours noir, avec une chaîne d'acier au cou, salua en silence le jeune docteur, et monta devant lui un escalier tournant qui s'ouvrait sur la cour par une porte basse encadrée dans des nervures de pierre fort anciennes. Georges Fritzs suivit.

Cet escalier les conduisit à un salon somptueusement orné. Le domestique dérangea un fauteuil, pria le jeune docteur d'attendre M. le comte qui allait venir, et se retira. Fritzs, resté seul, promena autour de lui, avec curiosité, ses regards. Il arrêta principalement sa vue au fond du salon sur une peinture à l'huile bordée d'un cadre d'or. C'était une jeune fille d'une si grande beau-

té, que Georges se décida à prendre cette toile pour un tableau de fantaisie, et non pour un portrait copié sur nature.

Au bout de quelques minutes d'attente, une porte du salon s'ouvrit doucement, et M. le comte de B... entra. La pâleur du désespoir était sur son visage grave et sévère. Il fit signe de la main au docteur de s'asseoir à côté de lui, dans un fauteuil.

— Monsieur, lui dit le comte, vous avez affaire à un homme qui a besoin de toute votre discrétion.

— Je n'en ai jamais manqué, monsieur, reprit Fritzs.

— Je vous crois, dit le comte en retombant dans son silence.

— Puis-je enfin savoir le motif qui m'amène ici? hasarda le jeune docteur impatient.

— Le voici. J'ai une fille...

Ici, la voix du vieillard mourut, et son front se rembrunit.

— Elle est malade? demanda Fritzs voulant hâter cette explication.

— Vous l'avez dit.

Le vieillard fit un geste pour désigner que la tête était le siége du mal.

— Elle est folle? devina Georges.

— Plût au ciel, reprit le père atterré. La folie est du moins un état violent et quelquefois inspiré, qui emporte ses victimes au delà des limites humaines. Ma fille est moins que cela.

La pauvre enfant était idiote.

VII.

Il y avait dans le salon une portière en damas rouge qui masquait sans doute une chambre voisine, et se gonflait de temps en temps sous des bouffées d'air comprimé.

M. de B... souleva avec la main un coin de cette tenture. Georges vit alors se détacher dans l'encadrement de la porte rayée de dorures une beauté resplendissante. Elle était assise dans un fauteuil, au milieu d'une chambre à fenêtres ouvertes sur le jardin et obscurcies par des stores abaissés. Elle chiffonnait des fleurs et des rubans entre ses doigts. Fritzs demeura ébloui, le portrait à l'huile du salon lui avait d'abord semblé impossible; maintenant il restait bien au-dessous du modèle.

La femme qu'il avait devant les yeux se nommait Pulchérie. C'était bien le nom qui lui convenait.

Une couronne de dix-sept roses blanches, symbole de ses années qui pour elles n'étaient encore que des fleurs de printemps, ornait son front. Elle était brune. Deux bandeaux lisses et plaqués sévère-

ment sur les tempes encadraient sa figure ovale, le reste des cheveux était attiré par derrière et noué sur le fond de tête avec une simplicité grecque. Ses yeux étaient grands et noirs. Le menton bien soutenu et la ligne du nez, attachée au front sans rupture, donnaient à son profil un air antique du plus grand caractère. Si de la figure, qui était un modèle de sévérité et de grâce, nous descendions aux magnificence du cou, des bras, des épaules, des mains et des pieds infiniment petits, nous rencontrerions un ensemble de formes ravissantes qu'on retrouverait malaisément aux autres femmes.

L'idée vint à Georges Fritzs que Pulchérie avait épuisé en beauté tout l'art de la nature. Cette fille était une œuvre inachevée. Pour la faire aussi belle d'âme qu'elle l'était de corps, il fallait peut-être que le Créateur s'y reprît à deux fois.

Le travail de la nature s'était porté entièrement sur l'enveloppe mortelle de cette femme, et s'était arrêté là. C'était la forme avec toutes ses splendeurs et ses richesses; mais l'esprit manquait. Il y avait dans Pulchérie la première moitié d'une femme accomplie, il n'y avait pas la seconde; c'était donc une créature imparfaite sur laquelle le dernier souffle de la vie n'était pas encore descendu.

En venant au monde, elle avait donné les plus heureuses espérances. On n'avait jamais vu de pareille enfant. C'était partout, sur son compte, une admiration et un étonnement sans fin. On ne pouvait revenir de ses jolis bras, de ses petits pieds, de ses grands yeux, et madame de B... se trouvait trois fois heureuse d'être mère. Mais avec les années l'âge de la raison était venu, et l'enfant était demeurée.

Pulchérie avait à peine l'intelligence d'une petite fille de trois ans. Sa jolie bouche ne formait que quelques mots : *maman, ze t'aime, bonzour*. Elle n'était pourtant ni muette, ni bègue ; mais n'ayant point de pensée, elle ne faisait aucun usage de sa langue. Le plus souvent elle passait des journées entières en silence, abattue et nonchalante. Le soleil lui redonnait un peu de vie; elle relevait alors sa tête comme une belle du jour, ouvrait ses grands yeux noirs pleins de sommeil et regardait vaguement autour d'elle, d'un air étonné; puis elle retombait sur un fauteuil, ses yeux noirs se voilaient de paupières blanches, sa tête lourde penchait comme un pavot endormi, et elle reprenait son immobilité.

Le jeune docteur ne tarda pas à remarquer en elle cette absence d'animation et de mouvement qui est la beauté de la vie. Ses

yeux étaient grands et noirs, mais sans regards ; sa bouche admirablement faite avait le sourire insignifiant et mignard d'une bouche d'enfant; ses bras magnifiques, sa taille et son cou de reine, n'étant point soutenus par la volonté, se laissaient aller et fléchissaient mollement; tout son corps semblait obéir à cette loi de gravitation qui attire vers la terre les êtres inanimés.

On voit que ce beau corps, pour être parfait, aurait eu besoin du secours de l'esprit. Une jolie femme qui a de l'esprit est jolie mille fois; tandis que Pulchérie n'avait qu'une figure, charmante sans doute, mais toujours la même. Or l'âme, sans cesse mobile dans ses pensées et ses émotions, peut seule opérer ce miracle de la multiplication de la femme qui répond aux désirs infinis de notre cœur. Après quelques instants d'admiration muette, Georges Fritzs s'étonna de

trouver Pulchérie un peu moins belle qu'au premier regard : il se mit alors à lui chercher quelque défaut, et il ne lui en trouva aucun ; elle était réellement parfaite en tout, seulement c'était toujours cette figure pareille et cette même beauté monotone, tandis qu'une autre femme d'esprit et de cœur en eût déjà changé plusieurs fois en sa présence.

Ce n'est pas assez du corps ni de la figure pour plaire : il faut encore que la physionomie s'en mêle. La physionomie est le style de la figure, et comme il n'y a pas de style sans pensée, Pulchérie n'en avait aucune. Elle manquait de cet accent qui fait si bien valoir la beauté du visage, et qui va quelquefois jusqu'à en effacer la laideur. Le caractère uniforme de ses traits finissait par amener l'ennui. Tout en elle était bien fait

et bien proportionné, il ne lui manquait qu'un peu d'âme pour être parfaitement belle.

VIII.

Le comte entra avec le jeune docteur dans quelques détails sur l'état moral de sa fille.

Pulchérie était une belle fleur ignorante

qui ne savait rien de sa beauté. On avait cependant remarqué qu'elle n'était point indifférente à toute coquetterie. Ce sentiment est si naturel à la femme! Elle aimait à se regarder dans une glace, lorsqu'elle avait des lilas sur la tête, des colliers au cou et des bracelets d'or aux poignets. Mais c'était une joie fade et décolorée qui la quittait bien vite. Autour d'elle, les hommes, la nature, l'art ne lui disaient absolument rien ; elle avait pour tout cela un seul caractère de tête et un seul regard. Sa mère s'imaginait être reconnue d'elle; mais au fond Pulchérie aimait autant Zizime, le chien de la maison.

Une grande inégalité d'humeur la faisait passer sans raison du rire aux larmes. Ces tristesses et ces joies vagues suivaient des instincts inconnus. Il est possible que cette nature, si incomplète et si grossière qu'elle fût, eût ses lois; mais la notion en échappait

aux savants eux-mêmes. Comme un grand naturaliste a dit des monstres, après Montaigne, il est probable que les idiots et les fous n'existent pas à Dieu.

Pulchérie n'avait pris de la vie que ce qu'en prennent les fleurs : la beauté et les larmes. Elle avait par moments la gaieté de l'oiseau qui chante sans savoir, et, par d'autres instants, la douleur de la sensitive qui rentre en elle-même ses pétales craintifs ou affligés. Pulchérie était-elle heureuse de son état? l'on ne savait. Il est probable qu'elle se sentait peu vivre.

Depuis le temps que Fritzs la contemplait en silence, Pulchérie n'avait fait qu'un seul mouvement. Sa main distraite avait été chercher derrière sa tête le peigne d'écaille qui maintenait ses cheveux en un nœud puissant et magnifique. Un noir serpent roula alors sur ses épaules et sur sa robe blanche.

Elle se mit à jouer avec ses cheveux dénoués et les éparpilla autour d'elle comme un voile.

Fritzs s'avança vers elle, et prit les mains de Pulchérie entre les siennes. Elle se laissa faire. Aucune rougeur, aucun des signes non équivoques qui trahissent toujours, même chez les filles aliénées, la pudeur du sexe à la vue d'un jeune homme, ne se déclara sur cette figure éteinte. Le regard magnétique de Georges chercha longtemps les yeux de Pulchérie, et ceux-ci ayant une fois rencontré ce regard, par hasard et nonchalamment, y restèrent suspendus. Georges souffla sur le front de son sujet ; plusieurs fois ses doigts se promenèrent à distance sur les bras, les épaules et la poitrine, pour y chasser du fluide. Un léger frémissement de cœur, à la vue de toutes ces formes magni-

fiques, faisait de temps en temps trembler la main du jeune docteur.

Le magnétisme a son côté sacramentel, qui consiste en passes, en regards, en souffles tièdes et pénétrants ; ces signes sont les conducteurs de la volonté et servent à se *mettre en rapport*. Quoique les phénomènes de cette science rentrent pour la plupart dans une sphère très élevée de l'intelligence, ils sont néanmoins soumis à un mécanisme positif et tout matériel qui met l'âme en train d'agir. Georges Fritzs avait affaire dans cette première séance à un instrument si grossier et si en désordre qu'il n'en put rien tirer de satisfaisant ; on aurait dit un grand musicien, M. Liszt, par exemple, jouant *contre* un piano dont toutes les touches seraient muettes ou fausses ; il n'y avait pas de gamme possible. Il essaya de mettre quelque accord entre ces touches désorga-

nisées : mais ce fut sans succès ; tout ce qu'il put remarquer, c'est que Pulchérie ne le voyait pas d'un œil défavorable. Quoique sans discernement et sans affection réelle, elle avait cet instinct de nature qui porte les animaux vers leurs semblables ou qui les en écarte [1].

Pulchérie avait de même des amitiés et des inimitiés sans raison. On avait déjà renvoyé plusieurs femmes de chambre qu'elle

[1] Il y a quelques années, un lion et un chien vivaient familièrement à la ménagerie du Jardin-du-Roi, dans la même loge. Un jour le chien mourut. Le lion entra en grande douleur, et refusa d'être consolé parce que son chien n'était plus. On lui en glissa pendant son sommeil, dans la même loge, un autre tout semblable à celui qu'il aimait : le lion le tua. On lui en donna cinq autres qu'il tua ou renvoya, selon son caprice ; toujours ainsi jusqu'au septième qu'il garda et prit en affection comme celui qui était mort. Qu'avait ce dernier chien pour plaire mieux au lion que les six autres ? — Nul ne le sait.

s'était avisée de prendre en aversion, et dont elle ne voulait plus souffrir le service. Cette impression bonne ou mauvaise s'établissait en elle à la première vue et s'étendait à tout. Il y avait des chambres du château où elle se déplaisait, et des robes dans lesquelles elle se trouvait malheureuse; quelquefois c'étaient les plus riches et les mieux taillées. Elle arrêta son regard dans celui de Fritzs avec une grande douceur; et, après l'avoir examiné, elle lui dit à travers un léger bégaiement, fort adorable dans une jolie bouche, ce mot qu'elle appliquait vaguement à tout le monde qui lui plaisait, et souvent même aux fleurs et aux bijoux : « Ze t'aime! »

Ce mot sublime et ravissant, quand il est compris; ce mot qui remue alors le ciel et la terre, ce mot, au-dessus duquel il n'y a rien, puisque Dieu est amour, avait dans cette bouche inintelligente et distraite un

caractère ineffablement triste. Le cœur n'entrait pour rien dans l'aveu banal de Pulchérie, un peu d'instinct tout au plus, quelque chose de vague et de décoloré comme son sourire.

Fritzs ne put se défendre de songer qu'il y avait beaucoup de femmes qui sacrifieraient tout au monde pour avoir cette beauté, et qui la feraient servir admirablement au bonheur de celui qu'elles aiment. Il se demanda en même temps quelles raisons Dieu avait eu de la leur refuser pour la donner à cette pauvre créature inutile et vaine qui n'en faisait aucun usage. Ceci lui donna lieu d'espérer que la Providence viendrait au secours de la nature.

La guérison de Pulchérie se présentait environnée d'obstacles : il y avait presque de la témérité à tenter une cure où les plus habiles, M. Esquirol lui-même (notre célèbre

homonyme à une lettre près), avaient tous échoué. Mais Georges Fritzs avait foi dans la magie de sa science, et cette foi le soutint au-dessus des difficultés, comme autrefois saint Pierre au-dessus des flots.

Le jeune docteur regarda dans la main de Pulchérie, car il mêlait à son art un peu de chiromancie; les lignes en étaient pâles et effacées comme des caractères d'imprimerie mal venus au tirage, ce qui marquait un grand signe d'imbécillité : la main est le livre de la tête et de l'intelligence.

— Eh bien, demanda M. de B... à la fin de la séance, espérez-vous quelque chose?

— Je continuerai, répondit Fritzs.

— Quand reviendrez-vous, docteur?

— Demain, monsieur le comte.

Fritzs salua et sortit.

Il ne dormit pas de la nuit. Pulchérie était belle et froide comme une Galatée de

marbre. Il pensa aux moyens de lui communiquer la vie; mais à force d'y songer, à force de faire passer cette jeune tête d'une blancheur d'albâtre devant les yeux de son âme, il eut le sort de Pygmalion, et devint amoureux de sa statue.

IX.

Georges Fritzs était d'une nature à part. Blond avec des yeux bleus, il figurait ce mysticisme allemand qui porte sans cesse ses regards au ciel. Son corps était frêle et dé-

licat; la vie semblait s'être retirée chez lui vers les régions supérieures de la tête, qu'il avait très vastes et très développées. La Bible veut sans doute désigner ces formes extraordinaires du front, quand elle nous représente en plusieurs endroits Dieu se manifestant à l'homme sur les hautes montagnes.

Depuis sa visite au château, il semblait plus rêveur et plus contemplatif que jamais. Enfoncé mystérieusement pendant des journées entières au fond des bois, sans prendre aucune nourriture, il semblait, comme tous les esprits inquiets et tourmentés de découvertes ténébreuses, avoir besoin de se rapprocher de la nature.

Quelquefois cette inquiétude infinie éclatait en des délires sombres et lyriques, qui justifiaient les bruits du pays sur les relations de Georges Fritzs avec les esprits, espèce d'êtres fort inconnus des Berrichons,

gens pour la plupart assez lourds et épais, qui tiennent à justifier le proverbe. On le voyait souvent passer sur les hautes montagnes, les cheveux au vent, la bouche agitée et murmurant quelques paroles vagues, les yeux fixés sur l'horizon dont il dévorait avec des regards farouches l'étendue sans bornes. La vieille servante Marthe commençait à entrer en grand tourment de son maître, et à craindre qu'un char de feu ne descendît quelque beau jour du ciel pour l'enlever comme le prophète Elie.

Georges Fritzs était à la recherche de la vie. Comme ces anciens alchimistes qui demandaient à la nature le souffle générateur pour animer des statues ou des automates de leur invention, le jeune docteur demandait aux étoiles, à la lumière, aux vents et aux eaux une âme pour Pulchérie, qui n'é-

tait guère en effet qu'un automate de chair et une statue tiède.

Il eût voulu aspirer un instant cette haleine féconde et intelligente qui peuple incessamment le ciel et la terre de créatures sans nombre. Penchant sa bouche sur les abîmes, il cherchait à attirer dans sa poitrine insatiable l'élément primitif de la vie; mais la poitrine humaine ne saurait contenir ce souffle créateur, et l'âme insaisissable fuyait éternellement les lèvres avides du savant.

Georges Fritzs avait des jours de désespoir et d'abattement durant lesquels il appelait la mort. Mais bientôt le concert éternel de la création le conviait de nouveau aux intarissables jouissances de l'être infini. Souvent dans sa démence, le jeune docteur, qui croyait à la transmission des âmes, appuyait ses lèvres sur la bouche mourante

des jeunes filles. Il demandait à leur organisation éteinte de lui céder son principe de vie, pour en animer cette Ève incomplète et inintelligente, à demi sortie du flanc éternel de la nature.

Plongé, en un mot, dans toutes les angoisses et les mélancolies d'un enfantement moral, Georges Fritzs flottait alors sombre, indécis, immense, comme jadis l'esprit créateur à la surface des eaux.

X.

Il y a au fond de l'amour humain un grand désir de création. Georges Fritzs s'attacha passionnément à Pulchérie, comme le poëte à une œuvre qu'il médite, comme le

sculpteur au bloc de marbre dont il veut tirer la vie.

Ce n'était point cette créature incomplète et douteuse que le docteur poursuivait d'un désir infini, c'était l'idéal de cette femme à demi réalisée qu'il voulait atteindre dans les profondeurs mystérieuses de la prescience divine, pour la forcer à sortir du néant où elle restait comme enveloppée. L'intelligence de Pulchérie ressemblait à ces belles images de Daphné, à demi engagée dans une écorce opaque et envahissante qui la retient en captivité; il fallait briser ces liens et tirer de sa prison cette âme immobile, dont les yeux voilés n'avaient pas encore vu la lumière.

Il y avait une femme dans Pulchérie comme il y a une statue dans le bloc informe de marbre; mais il fallait la dégager. Geor-

ges Fritzs se fit l'artiste de cette création mystérieuse.

Les premiers essais furent longs et laborieux. L'organisation robuste de mademoiselle de B... opposait aux efforts de Georges Fritzs une insensibilité désespérante. Les signes réitérés, les souffles énergiques qui portent d'ordinaire le trouble ou le sommeil dans les membres engourdis, les regards fixes, posés d'aplomb sur les yeux vagues et noyés du *sujet,* ne rencontraient dans cette fille inanimée que l'inertie stupide de la matière. Autant eût valu magnétiser une statue. Le jeune docteur commençait à perdre patience et à renoncer à la chimère tant caressée de créer dans cet être imparfait une femme à son image.

Cette lutte entre le jet créateur de Georges et le sujet rebelle, inerte, grossier, sur lequel s'exercait son action, offrait en petit

une image de Dieu luttant avec la masse informe du monde brut et primitif pour en tirer les premières manifestations de la vie. A force de persévérance et de travail, à force de couver en quelque sorte ce chaos moral dans lequel s'agitaient pêle-mêle les éléments froids et diffus d'une formation à venir, Fritzs obtint pourtant quelques signes extérieurs qui lui permirent d'espérer. Ces signes incohérents et désordonnés ressemblaient néanmoins encore à ces premiers phénomènes monstrueux que la nature naissante développa sans règle sur le monde. La science nous apprend en effet que le globe habité par nous passa par une longue enfance avant d'arriver, à travers une série d'expériences et d'améliorations croissantes, jusqu'à l'état solide et adulte où l'homme le trouva à son avénement.

Georges Fritzs, encouragé par ces premières ombres fugitives sans doute d'une vie encore latente et vague dont il était impossible de saisir les lois, en continua ses premiers essais avec plus d'ardeur que jamais. Le flambeau de l'intelligence à la main, il chercha à pénétrer dans les profondeurs ténébreuses de cette créature imparfaite et morne, tout entourée de néant, et n'y échappant que par une sorte de végétation interne, commune aux plantes et aux zoophytes.

XI.

Georges Fritzs exerçait sur Pulchérie toutes les influences du magnétisme.

Nous entrons ici dans un monde fantastique où la vraisemblance n'a plus de sens,

où toutes les règles ordinaires et prévues se trouvent brusquement renversées, où le pilote qui le parcourt n'a plus qu'une boussole possible, la foi.

Le lecteur voudra donc bien nous croire quand nous lui parlerons de ce monde ténébreux où la raison de l'homme s'avance aveuglément à travers une serie de phénomènes occultes dont il ne peut suivre le fil, ni pénétrer la cause. Les lois ordinaires de la nature, interverties tout à coup par des agents inconnus, semblent ici déjouer à plaisir les efforts de notre intelligence bornée, qui se débat en vain dans les froides régions du doute.

Dans les commencements Pulchérie avait vu Georges Fritzs sans répugnance ; elle se sentait tout au contraire attirée vers lui par un instinct vague : mais depuis que le jeune docteur, au moyen de signes et par l'ébran-

lement de sa volonté, avait porté le trouble dans les membres endormis de son *sujet*, celui-ci se débattait contre cette influence, jetait des cris furieux en se tordant, et repoussait le fluide magnétique avec les mains. Il y avait entre eux deux quelque chose de cette lutte sublime que l'Evangile met si souvent sous nos yeux, quand il nous représente Jésus-Christ domptant dans le corps d'un possédé quelque démon écumant et rebelle qui lui résiste : « Fils de Dieu, pourquoi me tourmentes-tu ? »

Cette résistance de Pulchérie à l'action toute puissante de Georges devait encore ressembler au mécontentement du chaos, quand l'énergie créatrice le fit sortir malgré lui de son long repos primitif, pour le mettre en mouvement et en travail vers les formations de la vie. Les facultés de cet être imparfait, endormies dans ses sens pares-

seux, en voulaient à la force étrangère qui les attirait vers le développement et l'action : elles se complaisaient dans leur néant.

Malgré les rébellions de cette nature informe qui se refusait à la vie, Georges finit par la dompter et la soumettre. La force intelligente l'emporta sur les résistances de la nature aveugle, l'esprit vainquit la chair. Maître des mouvements et des fonctions de son sujet, Georges Fritzs acquit sur lui un empire borné à l'organisme, mais déjà tout puissant. On connaît sur ce point les influences mystérieuses du magnétiseur: Fritzs introduisait en quelque sorte sa volonté dans les sens de Pulchérie, de manière à en arracher les actes les plus extraordinaires. Le *sujet* n'était plus à l'extérieur qu'une harpe docile sur les cordes de laquelle se promenaient les doigts souverains

de Georges Fritzs pour la forcer à tous les accords qu'il désirait.

Souvent il se plaisait à attirer dans sa main celle de Pulchérie, qui y demeurait en quelque sorte fixée. D'autres fois, mademoiselle de B... répétait tous les mouvements de Fritzs comme une ombre soumise et fatalement entraînée par une autre corps dont elle suit dans l'espace les oscillations fugitives. Mais ces influences si merveilleuses n'atteignaient encore que la surface ; au fond Pulchérie restait toujours la même ; sa pauvre intelligence froide , accroupie et morne n'en demeurait pas moins immobile et impénétrable au fond de cette prison ténébreuse des sens que le génie de Georges ne pouvait encore franchir.

Le traitement de Pulchérie ressemblait fort à l'enlèvement d'Euridyce qu'un poëte

latin raconte en si beaux vers. Il s'agissait, pour délivrer cette âme captive et la ramener à la lumière, de pénétrer dans le profond Tartare d'une nature épaisse et ténébreuse où flottaient à peine les ombres vagues de confuses pensées. Il fallait traverser une nuit immobile et lourde, peuplée de chimères informes ; les noires solitudes qui entouraient dans la tête de Pulchérie l'intelligence prisonnière et morte, ressemblaient à ces forêts obscurcies d'une éternelle horreur, à ces marais bourbeux du Cocyte et aux froides limites du Styx inexorable, trois fois replié sur lui-même. A l'entrée veillait, comme le Cerbère aux trois gueules béantes, la force physique de cette créature rebelle; malgré tous ces obstacles, malgré le succès douteux de son entreprise, Georges, sou tenu c mme Orphée par les harmonies

mystérieuses d'une lyre invisible, et poussé par l'amour , entra dans les royaumes obscurs où languissait son Eurydice.

XII.

Le magnétiseur n'agit pas toujours directement sur son *sujet* ; il se sert souvent d'intermédiaires auxquels il confie sa puissance. Les objets insensibles qu'il sait s'as-

sujettir gardent et transmettent alors sa volonté comme des serviteurs fidèles.

Un soir on vit Georges Fritzs essayer au château, sur l'un des arbres du parc, des signes extravagants : les serviteurs de la maison en riaient, ne sachant trop pourquoi cet homme avait affaire à cet arbre. Le lendemain, Pulchérie, en s'éveillant au matin, témoigna par gestes l'intention de sortir : ses femmes n'en pouvaient revenir. Mademoiselle de B... ne voulait d'habitude jamais quitter sa chambre, retenue qu'elle était par une molle paresse. On lui donna le bras pour descendre les marches du perron qui donnait dans le jardin. Le parc détachait au fond du jardin ses rideaux de feuillages, où des coups de vent impétueux faisaient çà et là de larges déchirures. Dès qu'elle eut le pied dans l'avenue du parc. Pulchérie quitta le bras de ses femmes, et

marcha d'elle-même, comme attirée par une force inévitable, vers l'arbre que Fritzs avait magnétisé la veille : c'était un houx hérissé de feuilles. Elle se coucha à l'ombre de l'arbre, et s'y endormit. Les feuilles, humides de rosée et inquiétées par le vent, semblaient secouer une à une sur le front de la belle sommeilleuse toutes les pensées de Fritzs ; alors quelques mots inintelligibles, comme ceux qu'on essaie dans un songe, se formèrent à demi et moururent sur ses lèvres entr'ouvertes. Elle dormit au bois jusqu'au soir. Son père, effrayé, essaya de la tirer de ce sommeil ; mais il n'y put réussir. Il eut beau lui remuer le bras violemment, et lui enfoncer même une épingle d'or dans son épaule nue, elle ne donna aucun signe de vie. Enfin M. Georges Fritzs étant venu, il lui tendit la main, et lui dit : « Pulchérie, c'est moi; levez-vous ! »

Et elle s'éveilla.

Depuis ce temps-là, mademoiselle de B... venait chaque jour dormir en cet endroit pendant quelques heures ; elle ne se trompait jamais d'arbre : le houx magnétisé, quoique au plus profond du bois, était reconnaissable pour elle entre tous les autres houx, et l'attirait forcément à son ombrage. Un lourd bandeau, mouillé d'oubli et de sommeil, lui tombait aussitôt sur les yeux : elle s'endormait. Cet arbre avait pour elle des repos bienfaisants, mêlés de songes et de visions, qui faisaient espérer en cette parole de Fritzs : l'âme de Pulchérie ne peut s'éveiller que dans le sommeil. Il y avait dans le même parc un autre arbre enchanté : c'était un noyer très en feuillage que Georges Fritzs magnétisait souvent. Celui-ci avait pour effet de repousser Pulchérie en lui jetant à la tête un fluide con-

traire et malfaisant. Elle essayait souvent de s'en approcher, malgré tout; mais alors la résistance croissait dans une proportion foudroyante de la part de l'arbre. Pulchérie se sentait violemment rejetée en arrière, à grande distance. En vain cherchait-elle quelquefois à lutter contre ce courant répulsif et renversant : il lui fallait toujours céder. Cet arbre, qui se défendait lui-même, et victorieusement, contre toute approche, éveilla dans Pulchérie, si grossières que fussent encore ses sensations, une surprise mêlée de terreur.

XIII.

Ces expériences fréquentes et singulières ne purent manquer à la longue de retentir jusqu'à l'âme et de l'agiter dans sa torpeur. Celle-ci refusait encore de paraître ; soi-

gneusement enveloppée dans les profondeurs ténébreuses de sens obtus et aveugles, elle opposait à la lumière portée tout à coup autour d'elle une résistance morne ; comme certains oiseaux ennemis du grand jour, elle s'enfonçait solitairement dans sa nuit.

Georges Fritzs essaya plus que jamais de l'y poursuivre et de l'y forcer.

Nous ne suivrons pas en détail tous les progrès de cette lutte morale, dont les nuances insensibles et fugitives ne manqueraient pas de fatiguer le lecteur. Il nous suffira de dire que chaque jour apportait des signes appréciables de développement. La tête de Pulchérie était en travail.

Depuis quelque temps mademoiselle de B..., pendant ces séances magnétiques, agitait ses lèvres comme pour rompre ce silence morne, idiot, éternel qu'elle gardait presque toujours ; mais le son manquait à

ses lèvres remuées, mais certains liens invisibles semblaient retenir la parole esclave sur le bord de sa bouche impuissante. Elle souffrait ostensiblement de ce mutisme invincible qui la retenait dans les conditions mornes et inertes du végétal. En vain Fritzs essaya-t-il d'aider les efforts de son *sujet* et d'arracher violemment la parole à ses lèvres rebelles ; il ne le put : les organes, jaloux de voir l'âme échapper à leur asservissement, semblaient vouloir la retenir sur les limites extrêmes de sa prison. Celle-ci s'agitait et s'indignait pour vaincre ce passage si bien gardé, mais en vain : après d'inutiles efforts, elle retombait dans une langueur incurable qui désespérait Fritzs lui-même.

Si nous reportons encore une fois notre pensée sur la naissance du monde avec laquelle la naissance morale de Pulchérie

nous semble avoir des analogies secrètes et mystérieuses, nous nous figurerons volontiers un moment où les créatures animées n'ayant point encore jour sur la terre, il devait y avoir un grand et lamentable silence. Tout se taisait. L'intelligence universelle, qui vit partout et avant tout, existait; la parole ou le verbe existait également avec elle, mais, retenue dans les liens inertes et indociles de la matière brute, la parole ne pouvait se dégager. Esclave en quelque sorte et latente, elle attendait pour sortir que des organes plus déliés lui prêtassent leur concours; fatalement enveloppée dans les ligaments muets de la plante ou du minéral, elle aspirait à la bouche des animaux supérieurs pour prendre son essor et jeter son cri.

La première voix qui se fit entendre dans le monde fut un événement immense et im-

possible à décrire; cette voix fut le signe mystérieux de la délivrance de l'esprit retenu jusque-là par des liens grossiers dans les régions basses et ténébreuses de la matière.

XIV.

Fritzs rêvait chaque jour davantage l'enfantement moral de Pulchérie à une vie plus étendue. Comme le Jehova de la Bible, agitait les éléments informes de sa création

pour en dégager l'idéal qu'il avait dans l'âme. Pulchérie , de son côté , semblait de plus en plus en mal d'intelligence ; on s'attendait généralement au château à quelque manifestation décisive.

Un soir que mademoiselle de B... était au salon, assise sur un divan, Georges lui prit la main et lui dit : « Dormez ! »

Elle s'endormit aussitôt, car Georges, par l'exercice, avait conquis sur elle un empire sans borne. Elle resta plongée quelques instants en silence dans un sommeil lourd. Mais Fritzs, fatigué de cet état muet qui durait depuis bientôt un mois, résolut d'y mettre fin brusquement. Il lui présenta , dans cette intention, devant l'estomac, le bout d'une baguette en fer.

Ces baguettes dont les magiciens faisaient usage dans leurs évocations, et auxquelles les âges superstitieux rapportent tant de

merveilles, ont pour effet principal de forcer la parole sur les lèvres rebelles du somnambule.

Le salon vaste et sombre n'était éclairé que par une grosse lampe à globe de cristal, qui jetait sur cette scène de magie sa transparente lumière. M. de B... et sa femme gardaient le silence. Dès que la pointe de la baguette eût rencontré le sein de Pulchérie, la jeune fille se leva avec un mouvement souple et doux, fit quelques pas vers la cheminée, se plaça en contemplation devant la glace, ajusta dans ses cheveux une fleur des champs, et s'écria à demi-voix, en s'admirant elle-même : « Belle ! »

Ceci était le premier cri et la première révélation de la femme : « Je suis belle ! » Un nuage tombait des yeux de Pulchérie.

Auparavant cette créature muette et insensible ressemblait au monde que nous

habitons avant la venue du premier homme. Elle était belle comme la nature vierge et primitive; mais sans le savoir, au hasard et en pure perte : la pensée manquait à la forme, le spectateur au spectacle.

L'intelligence et le sentiment d'elle-même entrant dans cette femme, c'était l'âme humaine apparaissant sur la terre brute et ignorante de sa propre beauté. Ces grands yeux jusque-là distraits et vagues, cette jolie bouche condamnée au silence, ces blanches mains nonchalantes et désœuvrées, toutes ces merveilles jusque-là incohérentes, éparses et flottant pour ainsi dire çà et là, arrivaient à se renouer et à se comprendre dans la tête de Pulchérie, comme tout l'univers se comprit et s'admira dans le premier homme.

« Je suis belle ! » voilà le cri de triomphe de cette femme échappée aux ombres du

néant, qui se complaît avec étonnement en elle-même ; c'est Ève sortie du flanc de l'homme qui promène autour d'elle ses regards éblouis, puis qui touchant ses longs cheveux dénoués, qui remarquant ses bras inconnus, ses mains royalement blanches, ses magnifiques épaules d'albâtre, sourit à se voir ainsi faite ; ce sourire éclos sur le visage ravissant de Pulchérie fut un rayon de lumière sublime qui éclaira tout le salon.

Georges Fritzs, craignant qu'une plus longue vision ne fatiguât les facultés naissantes de Pulchérie, la laissa étonnée et calme dans les bras de son père, qui assistait en quelque sorte pour la seconde fois à la naissance de son enfant.

XV.

Le jeune docteur contenait à peine dans sa frêle poitrine les éclats d'une joie et d'un orgueil insensés, qui ne devaient pas tarder à s'abattre devant de nouveaux obstacles.

Le magnétisme est un monde fabuleux où le succès qu'on croit avoir tout à fait dompté vous échappe souvent par des côtés imprévus. Fritzs avait bien ébranlé cette intelligence oisive, il avait été la chercher dans sa nuit profonde pour la traîner de force et par les cheveux, comme la pythonisse antique, vers la lumière de la pensée, mais outre qu'elle ne tarde pas à retomber dans sa torpeur et son silence ; le jeune savant comprit qu'il n'aurait rien fait tant qu'il n'aurait pas pénétré jusqu'au cœur de cette femme.

L'esprit des femmes est plutôt dans le cœur que dans la tête.

L'intelligence de Pulchérie avait bien percé un instant le nuage épais qui l'enveloppait ténébreusement, mais ce pâle soleil sans chaleur était bientôt rentré dans sa

nuit ; il fallait chercher ailleurs une lumière plus tiède et plus durable.

Pendant plusieurs jours, Fritzs environna son *sujet* des soins les plus tendres. Le magnétisme lui fournit mille moyens d'entretenir avec Pulchérie un commerce intime et mystérieux ; souvent, par exemple, il lui faisait prendre un verre d'eau qu'il avait eu soin de charger de fluide avec son souffle, c'était lui donner en quelque sorte son âme à boire. Pulchérie tout entourée de Georges comme d'une atmosphère amoureuse, le retrouvait en tout ce qu'elle touchait, car celui-ci avait eu soin de magnétiser tous les objets de la chambre. Les fleurs, les bagatelles de sa toilette et jusqu'à la nourriture qu'elle prenait, étaient comme des sacrements sous lesquels se cachait la pensée constante du jeune docteur.

Le magnétisme pourrait bien être une des formes de l'amour.

XVI.

Fritzs vint, ce soir-là, comme de coutume au château, et endormit Pulchérie en lui soufflant sur le front.

C'était une belle soirée de juin. Les fenê-

tres du salon toutes grandes ouvertes, laissaient entrer un parfum sauvage de thym et de sainfoin en fleurs. Une brise âcre, qui commençait cependant à mollir et à se mouiller de rosée, agitait de temps en temps les rideaux ou les gonflait comme des voiles. Il y avait dans l'air des bruits de feuilles, des soupirs étouffés, des chants d'oiseaux à moitié endormis. On eût dit, au caractère religieux répandu sur toute cette scène, que la nature chantait son hymne du soir. M. et madame de B... ne purent se soustraire eux-mêmes à l'influence grave et solennelle de ce ciel encore peu étoilé, où la lune montait pure, transparente et chaste, comme une jeune fiancée. Pulchérie était vêtue de blanc, la couleur qui lui convenait le mieux. Depuis quelque temps elle commençait à soigner elle-même sa toilette ; elle prenait goût à dresser ses cheveux, à ac-

commoder les plis de sa robe, et à porter des fleurs à sa ceinture.

Mademoiselle de B... semblait toute suspendue au regard de Fritzs. Un mystère nouveau se passait entre eux deux, au milieu de ce doux mystère de la nature en extase : les yeux de Fritzs brillaient comme deux étoiles. Tout à coup elle prit les mains de Georges dans ses mains, le regarda avec ses grands yeux fixes qui ne voyaient pas, et lui dit d'une voix lente, profonde, réfléchie, qui semblait savourer une à une toutes les lettres des mots : — Georges, je vous aime.

Au même moment, elle renversa sa tête sur le fauteuil, ses longs cheveux noirs se dénouèrent, son pouls avait perdu son rhythme; le cœur lui-même ne battait presque plus. Les magnétiseurs donnent à cet état le nom d'extase. Il succède au somnan-

bulisme, et se déclare ordinairement après une émotion vive. L'âme, dans ce moment-là, rompt ses liens et s'envole dans un monde dont elle ne se souvient plus au retour.

Ce mot éternel et divin : je t'aime! avait envoyé la jeune fille au ciel.

Georges était étourdi de joie. Il rapprochait dans son souvenir ce mot sublime et compris, cette fois, de ce même « je t'aime » que mademoiselle de B... lui avait dit, il y a un mois, et qui l'avait dans ce temps-là pénétré de tristesse : c'est qu'alors les lèvres seules parlaient, et maintenant c'était le cœur.

L'extase est un état dangereux que le magnétiseur ne peut plus gouverner, et où il cesse d'être le maître. Son *sujet* lui résiste, comme à tout autre. Georges Fritzs avait beau commander à mademoiselle de B... de

revenir à elle et de donner signe de vie, elle n'en tenait aucun compte ; au contraire, elle semblait s'engager de plus en plus, et comme à plaisir, dans un monde inconnu, fort loin du nôtre. On ne voyait même plus battre les veines du front sur ses tempes décolorées. Toute la maison était dans une grande inquiétude. Les ordres de Fritzs, qui jusque-là rencontraient dans mademoiselle de B... une esclave toujours soumise, allaient cette fois jusqu'à la menace et à la violence, sans en rien obtenir : un cadavre n'eût pas opposé plus d'insensibilité. Fritzs lui-même commençait à tomber d'épuisement et à croire, comme tous ceux qui se trouvaient là, que Pulchérie était morte. Il rassembla toutes ses forces pour commander une dernière fois à son *sujet* de s'éveiller ; mais malgré toute la véhémence qu'il y mit, le sommeil de plomb continua. Georges Fritzs

penchait la tête d'impuissance et de découragement, lorsque ses lèvres ayant rencontré la main blanche, fine et potelée de mademoiselle de B..., il la baisa doucement, comme à une jeune trépassée qu'on va mettre en terre : Pulchérie s'éveilla aussitôt.

— Georges, dit-elle en ouvrant ses grands yeux encore alourdis de sommeil et en y portant ses mains, pourquoi m'avoir éveillée ? j'étais si heureuse !

Le docteur sortit du château plus grand qu'à l'ordinaire ; il lui semblait que sa tête touchait le ciel ; peu s'en fallait qu'il ne se crût le don de commander à toute la nature, et ayant rencontré sur son chemin une petite rivière débordée qui lui barrait le passage, l'envie lui prit, plutôt que de remonter jusqu'au pont de bois, de marcher sur l'eau.

XVII.

Un dernier obstacle restait à vaincre, une dernière barrière à franchir; il fallait transporter à l'état de veille les progrès que Pulchérie développait chaque jour dans le

sommeil. Car jusqu'ici sa vie n'avait guère été qu'un rêve, une ombre de celle de Georges Fritzs.

Le jeune docteur comprit la difficulté; en cherchant à la surmonter sérieusement, il crut en trouver le moyen dans l'absence. L'action perpétuelle qu'il exerçait sur son *sujet* finissait par retenir celui-ci dans une dépendance aveugle qui l'empêchait de croître librement. Le jeune docteur demeura donc pendant quelques jours éloigné du château ; il adressait à Pulchérie le sommeil dans une lettre, dont il avait fait par sa volonté un narcotique très puissant ; elle s'endormait à toucher ce papier pour ainsi dire imbibé de sommeil, et se réveillait d'elle-même à l'heure marquée par Fritzs.

Le magnétisme est comme la Chimère antique : tout en ayant au dos des ailes rapides dont il se sert pour voler, il n'en a

pas moins des pieds qu'il pose souvent à terre ; ses phénomènes moraux les plus surprenants se dégagent au moyen de signes, de conducteurs et de talismans qui rappellent volontiers les sortiléges du moyen âge.

Pulchérie, en l'absence de Georges, s'exerça elle-même naturellement à penser.

A dater de ce moment, l'état de mademoiselle de B... s'améliora de jour en jour. Cette pauvre aveugle morale sentit des écailles tomber des yeux de son âme; elle vit, pour la première fois, la nature, le ciel, la beauté; car, il faut bien le dire, Pulchérie auparavant ne connaissait rien de toutes ces merveilles; il faut pour voir et pour entendre autre chose que des yeux et des oreilles. Elle parla bientôt tous les mots de la langue, car les idées appellent naturellement les mots. Elle reconnut son père et sa mère

et les serviteurs de la maison. Elle apprit à lire et à prier. L'immensité de la création et le spectacle de la vie lui donnèrent le sentiment de Dieu. Pulchérie répétait en elle l'histoire de la première femme, qui, s'il faut en croire les savants, traîna d'abord dans les plantes une existence végétale et fixée au sol, jusqu'à ce que, s'élevant avec la création vers des formes plus parfaites et plus animées, elle apparût enfin dans le monde avec un cœur et une âme. C'est alors qu'elle se prit à contempler autour d'elle, à comprendre et à aimer. Pulchérie, en effet, avait d'abord mené la vie des fleurs ; elle ne vivait même pas, elle végétait; à la voir toujours immobile et légèrement penchée avec un léger mouvement de tête, on l'eût prise alors pour une jeune rose paresseuse qui ne pense, ni ne travaille, et dont toute la tâche est d'être belle. Maintenant la fleur

devenait femme, peu à peu sans doute et avec peine; c'était le travail de six jours, et il dura six mois.



XVIII.

Mademoiselle de B... gagnait beaucoup, même pour ce qui est du physique, au traitement de Georges : le cou, jusque-là négligent et paresseux, commençait à porter

la tête; la taille se redressait; les yeux, autrefois sans regard, jetaient maintenant un feu qui allait à l'âme. Pulchérie était décidément et tout à fait belle. Sa figure, autrefois morne et toujours la même, se multipliait maintenant de mille façons diverses et charmantes , comme par miracle. La pensée était venue poétiser et compléter la forme en l'animant. Ce n'étaient plus ces lignes froides et immobiles dont rien ne dérangeait la monotone régularité ; ce n'était plus cet air distrait et étonné qui fatiguait à voir. Le visage de Pulchérie parcourait maintenant toutes les notes de cette gamme infinie qu'on nomme le sentiment.

Pulchérie était pure et belle comme la première femme au sortir des mains de la nature; n'ayant encore touché à aucun fruit défendu, elle ignorait même le mal : quel-

que chose de suave et d'ineffable, qu'on imagine à peine aux anges, distinguait cette créature pleine de grâce, qui n'était pour ainsi dire pas venue à la vie par les voies ordinaires.

Dès que la parole put se débarrasser sur ses lèvres éveillées des derniers liens qui la retenaient captive, Pulchérie demanda Georges.

De retour au château, le jeune docteur commença l'éducation de son élève. Cette éducation fut prompte et facile ; Pulchérie devinait en quelque sorte la science de Fritzs ; celui-ci était son livre, elle l'étudiait par cœur.

Georges apprit à Pulchérie le nom des fleurs, des oiseaux et des étoiles ; il lui raconta ainsi toute la création, à peu près sans doute comme Adam fit à Ève, quand

celle-ci sortit ignorante et curieuse des ombres du sommeil.

Le maître et l'élève se plaisaient à ces aventureuses promenades à travers les champs ; ils restaient souvent abîmés tous les deux dans de vastes spectacles ; la grande mélancolie du silence et de la solitude emplissaient leur âme d'une tristesse religieuse. Prenant aux bois leur rêverie, aux fontaines leur plainte éternelle, aux horizons leur immensité, à la nature son aspiration infinie vers le ciel, ils vivaient ensemble dans tout l'univers.

La nature du Berry, inculte et à demi sauvage, offrait quelque ressemblance avec celle du monde primitif, que nous avons le tort de nous représenter comme un paradis terrestre et un jardin délicieux, tandis que c'était sans doute une nature brute, encore

enveloppée dans les ombres et les aspérités de l'enfance. Une relation singulière existait entre Pulchérie et le pays qu'elle habitait; tous deux offraient le spectacle d'une création vierge sortant peu à peu du repos et de l'état sauvage. Autour de la jeune châtelaine, la terre du Berry développait les signes d'une culture naissante : l'industrie agitait dans ce chaos les éléments d'une prospérité rurale qui tend chaque jour à s'accroître ; de petites rivières ouvrières et laborieuses commençaient à prêter leur onde, jusque-là indolente, aux moulins , aux forges et aux usines. Ce martellement régulier des machines emplissait l'air d'un bruit monotone qui imitait les pas lents et lourds de la civilisation. Unie en quelque sorte à cette nature en voie de progrès et de travail, Pulchérie se développait avec elle.

Les sensations toutes nouvelles de Pulchérie étaient pleines d'admiration et de surprise; elle s'étonnait du jour et de la nuit, des étoiles et du soleil, de la plante muette et de l'oiseau babillard; toute la création la plongeait dans des recueillements infinis. La voix de Georges lui expliquait les causes des phénomènes naturels, et ouvrait de plus en plus l'intelligence de Pulchérie aux choses de Dieu.

Il joignit au grand livre de la nature d'autres ouvrages de poëtes allemands ou français qu'elle ne tarda point à lire et à comprendre. Fritzs lui interprétait les passages obscurs , non sans rougir quand par hasard il y était parlé d'amour.

Comme Georges était musicien, il donna à la voix de Pulchérie , pauvre fauvette captive dans son gosier obscur , la clef des champs ; la belle prisonnière se prit alors

à chanter avec justesse et avec une grâce parfaites.

L'éducation de mademoiselle de B... ressemblait fort à une révélation ; elle devinait dans Georges la raison des choses ; elle n'apprenait que de sa bouche. Aussi fit-elle de rapides progrès par les leçons de ce maître qui se communiquait tout entier à elle.

XIX.

Cette perpétuelle relation de l'esprit forma entre Georges et Pulchérie une sympathie sans bornes. Le mot d'amour, si énergique qu'il soit, demeure impuissant à exprimer

cette union mystérieuse dont la nature ne nous offre pas d'exemple.

Les jours où l'un était triste, l'autre l'était également. Quand souffrait Georges, Pulchérie souffrait. S'il arrivait à Fritzs de rougir, un léger nuage rose se formait en même temps sur les joues de son amie. Dans les moments de gaieté, un même sourire glissait sur leurs lèvres.

Au piano, le soir, l'élève ne pouvait chanter qu'avec son maître; ils exécutaient ensemble des duos ravissants ; leurs voix se cherchaient avec un accord parfait et suivaient les mêmes mouvements, comme deux colombes au vol dans un ciel complétement calme.

La vue de la nature les affectait l'un et l'autre d'émotions semblables ; ils avaient tous les deux un pareil regard pour les choses de la terre et pour celles du ciel ;

quand l'un se sentait attendri religieusement, l'autre priait. C'était le même être pensant et aimant deux fois dans une seule pensée et dans un seul amour. L'affection qui les unissait l'un à l'autre était presque de l'égoïsme.

Georges et Pulchérie n'avaient même point besoin de la parole pour se communiquer leurs pensées; une sorte de silence éloquent et énergique présidait à leurs entretiens. Ce que l'un disait, l'autre l'avait deviné déjà. Ils passaient des heures entières à ces mystiques colloques, durant lesquels leurs cœurs unis l'un à l'autre entraient en société avec la grande famille de la création.

Les mêmes instincts les attiraient vers les hommes ou les choses et les en éloignaient ; les personnes qui déplaisaient à Fritzs étaient bien sûres d'être désagréables

à Pulchérie, et réciproquement. Ils n'avaient qu'un cœur et une âme à deux.

Pulchérie trouvait dans Georges une sorte d'idéal d'elle-même; elle se souvenait pour ainsi dire en lui de tout ce qu'elle devait savoir.

Ils avaient en art comme en tout le reste des goûts analogues ; l'un et l'autre étaient attirés à la fois vers des lectures semblables, et il leur arrivait souvent, sans se les être communiquées d'avance, d'exprimer en vers les mêmes idées, presque dans les mêmes mots.

Georges voulant exprimer cette parfaite conformité nommait Pulchérie sa sœur, et celle-ci l'appelait son frère.

XX.

Le magnétisme venait encore resserrer de jour en jour les liens de cette union.

Fritzs exerçait sur Pulchérie cette puissance incroyable du magnétiseur, qui con-

siste à changer pour son *sujet* tous les rapports naturels. Le goût des fruits et l'odeur des fleurs sont soumis à sa volonté : il n'y a pas jusqu'à la pesanteur des corps dont il ne dérange à son gré les lois souveraines. Il peut donner aux roses l'haleine des violettes et aux pêches la saveur des noix, comme il peut communiquer à un léger gant de fil d'écosse le poids d'un gantelet de fer.

Tout cela retenait cette jeune fille dans un monde fantastique et arbitraire où rien n'existait pour elle que l'empire de Fritzs. Comme on raconte dans la Bible que Moïse était le *dieu* de Pharaon par l'influence qu'il avait acquise sur ce roi en changeant l'eau des citernes en sang et en l'environnant de prodiges, Georges Fritz devint, pour ainsi dire, le dieu de Pulchérie.

Fritzs ne se servait au reste de la divinité que pour le bonheur de sa créature, car

Pulchérie était l'œuvre de Georges ; c'est lui qui avait été la chercher aux confins du néant où elle se tenait immobile, pour l'entraîner de force vers la vie.

Tous les secrets que le magnétisme met à la disposition de ses initiés , tous les talismans par lesquels il établit un commerce intime et indissoluble entre deux cœurs furent exploités par Georges et par Pulchérie au profit de leur amour.

Absent , Georges se servait de la nature comme d'une entremetteuse pour faire parvenir à mademoiselle de B... ses pensées les plus secrètes. Il attachait une vertu de révélation aux bancs sur lesquels Pulchérie avait habitude de s'asseoir , aux buissons qui bordaient le sentier où elle aimait à se promener, aux sycomores qui jetaient autour de la fenêtre de sa chambre leur branchage épais et résineux.

Tout ce qui existait autour de Pulchérie lui parlait continuellement de Georges ; la création n'était plus qu'un voile sous lequel se couvrait la présence invisible et mystérieuse de son amant : les arbres, agitant sur sa tête leurs feuilles comme autant de petites langues mobiles et vertes, étaient des confidents qui lui racontaient les sentiments ineffables de ce cœur épris d'elle; les choses trop tendres que Fritzs avait pudeur à dire, il les communiquait de la sorte aux arbres, aux ondes du bassin , aux fleurs, à toute la nature, ce langage affaibli et voilé alarmait moins que la parole une conscience ombrageuse de jeune fille.

Le magnétisme a, comme la magie ancienne, des signes et des moyens occultes qui aident les communications à distance; Georges et Pulchérie en faisaient usage pour se tenir toujours en présence l'un de l'autre :

c'était entre eux un échange continuel de cordons sympathiques, de sachets, de tresses de cheveux, de médailles, tous objets que Georges avaient en quelque sorte consacrés ; ces talismans exerçaient sur ces deux cœurs si bien unis la douce féerie de l'amour.

Un soir que Pulchérie se promenait seule au jardin, elle avisa une rose qui l'attirait mystérieusement ; elle avança sa main vers cette fleur, et l'approcha ensuite de son visage ; mais au même instant, dans l'haleine embaumée de la rose, elle but un doux sommeil où elle prononça plusieurs fois le nom de Georges. C'était lui qui s'était communiqué à la rose, afin que Pulchérie le cueillît en quelque sorte et le respirât dans cette fleur.

XXI.

Cette union de Georges et de Pulchérie était si intime, si parfaite, si élevée, que les deux amants ne pensaient pas à lui en substituer une autre. Le mariage leur appa-

raissait comme un lien grossier qui n'ajouterait guère rien à leur bonheur.

Cependant, on semblait s'en occuper au château.

Les deux amants ne s'en parlaient point encore : Pulchérie était ignorante des mystères du mariage et ne comprenait rien au prix que les hommes y attachaient.

Un soir qu'ils se promenaient ensemble, le bras de Pulchérie sur celui de Georges, dans l'une des allées les plus couvertes du parc, ils eurent une extase qui les épuisa de bonheur : c'était le moment où la mélancolie, cette chauve-souris d'Albert Durer, ouvre dans le cœur humain, à la clarté douteuse du jour, ses ailes longues et traînantes. Mademoiselle de B... était plus belle que jamais; ses grands yeux noirs brillaient comme deux soleils de nuit; ses joues, d'une blancheur tiède et transparente, se colo-

raient aux pommettes d'un léger nuage rose ; sa main parlait à celle de Fritzs , qu'elle tenait étroitement serrée. Les deux amants marchaient ivres de joie , de verdure et de bleu dans le sentier étroit ; leur poitrine se gonflait superbement, et il leur semblait, à chaque bouffée d'air , respirer le ciel. Georges Fritzs s'arrêta sous l'arbre enchanté, et passa au doigt de Pulchérie un anneau d'or.

— C'est notre anneau de fiançailles , lui dit-il ; j'y ai attaché mon âme, et tant que vous le porterez au doigt, vous m'aimerez.

Cet anneau avait bien d'autres vertus. Quand Pulchérie voulait voir ce que faisait Georges absent, elle le passait à son doigt; un sommeil clairvoyant mouillait aussitôt ses paupières, et la jeune fiancée suivait des yeux de l'âme les pas lointains de son amant. Il n'y a pas de retraite si profonde et si bien

cachée où Pulchérie ne se fût glissée avec cet anneau pour y surveiller la conduite de Georges. Mais tant que dura le temps de leurs fiançailles, pendant lequel M. de B... prépara tout au château pour leur mariage, elle ne surprit jamais Fritzs que se promenant seul sous les arbres ou au bord de l'eau, avec sa pensée dans le cœur.

XXII.

Le château figurait assez bien, par son état inculte et sauvage, l'état moral de mademoiselle de B... avant que Georges y eût ouvert des avenues pour y faire pénétrer le jour : il

était noir, obstrué, froid. En peu de temps un jardin, une maison prennent le caractère de leur maître. Le parc surtout était depuis huit ans tombé en une vieille enfance; les arbres s'abandonnaient et penchaient de côté, comme la taille de Pulchérie avant d'avoir été relevée par Georges; les feuillages s'emmêlaient les uns dans les autres; des herbes envenimées, drues, peuplées de couleuvres, étouffaient les jeunes arbrisseaux, semblables aux réseaux nerveux qui empêchaient dans la tête de mademoiselle de B... la pensée de croître. On nettoya les avenues, on tailla les arbres, on redressa les troncs déviés : ce fut, pour le parc et pour toute la maison, comme pour la jeune châtelaine, une nouvelle vie.

La joie, le mouvement, le bruit, les fêtes, la parties de chasse étaient depuis quelque temps de retour. On entendait le

piétinement des chevaux ; les chiens secouaient dans les cours, avec de joyeux aboiements, leur tête naguère ennuyée et morne. Les domestiques eux-mêmes changèrent la livrée de leur figure.

Un travail pareil se fit dans la cour d'entrée, que les poules, les pigeons et une rouille de mousse avaient envahie en l'absence des maîtres. Le jardin, qui avait dévoré le sable de ses allées sous une crue de mauvaises herbes, et dont les arbres oubliaient depuis longtemps de donner des fruits, reprit son élégance et sa fécondité. Jusque-là l'hiver et l'été se ressemblaient presque au château, tant ils y étaient tous les deux froids, uniformes et tristes ; mais cette année, il semblait que le printemps revînt après un hiver qui aurait duré huit ans ; on s'apercevait pour la première fois des hirondelles, des fleurs, des

fruits, des feuilles, du jour, de la nature. C'est que pour toute la maison l'astre conducteur de cet été n'était pas seulement le soleil !

Le même mouvement se communiqua à l'hôtel de B... dans le faubourg Saint-Germain. Un bruit de tenailles et de marteaux annonça aux voisins des travaux intérieurs qui avaient pour but le retour des maîtres à Paris; on renouvela les tentures; on brossa dans la cour les roues des voitures couvertes de poussière ; on fit gratter les murs extérieurs de l'hôtel. Le vieil intendant , Caleb de la maison , semblait avoir rajeuni au milieu de ces préparatifs , qui annonçaient à tout le monde que les beaux temps de la famille de B... allaient renaître.

On resta néanmoins tout l'automne à la campagne.

Pendant quelques semaines , rien ne

troubla au château le bonheur calme et intérieur de cette renaissance. Le père de Pulchérie traitait Georges avec honneur ; il le présentait à ses amis des environs, qui revenaient depuis quelque temps au château, comme un homme extraordinaire dont on avait le droit d'attendre des miracles. A table, il lui donnait la droite à côté de sa fille ; si le vin eût manqué, il eût proposé volontiers à Georges d'en faire avec de l'eau : mais la cave de M. de B... était trop bien fournie pour cela, et les convives de Cana eux-mêmes n'auraient pas réussi à la tarir.

Le lien magnétique qui unissait Georges à Pulchérie était toujours le même. En se rencontrant, les deux amants s'étaient en quelque sorte complétés l'un par l'autre : mademoiselle de B... avait trouvé un esprit dans Fritzs, et Fritzs, pour ainsi dire, un

corps dans Pulchérie. Cette beauté positive et réelle avait tiré le jeune rêveur de ses mélancoliques aspirations dans le vide, pour le ramener à la vie du dehors et au mouvement de ce monde.

Ils s'étaient donc rendus, dans ce rapprochement l'un de l'autre, des services mutuels qui les rendaient heureux. Georges s'admirait dans Pulchérie, il éprouvait à sa vue ce sentiment d'orgueil et de satisfaction qu'éprouva Dieu même, lorsqu'au septième jour il vit que tout était bien et se reposa.

XXIII.

Le jour du repos semblait, en effet, être venu pour les amants ; ils trouvaient dans la joie de leur cœur une fête perpétuelle. Un soir cependant que la famille était au salon,

occupée à jouer aux cartes , Pulchérie descendit légèrement les marches du perron. La lune détachait à vif son croissant au-dessus des masses sombres du parc ; le perron donnait sur une plate-forme où il y avait des parterres de fleurs et quelques bancs; Pulchérie, du milieu du salon, avait *pressenti* Georges. Le jeune docteur était assis en l'attendant ; dès qu'il la vit venir :

— Je vous ai appelée intérieurement, lui dit-il, parce que j'ai besoin de vous voir , et de vous voir seule.

— Pourquoi pleurez-vous? dit Pulchérie en devinant une larme aux yeux de Georges .

— Parce que je vous aime , répondit-il.

— Eh bien , le beau sujet d'être triste ! fit-elle avec un sourire charmant.

— Je n'aurais pas sujet d'être triste,

reprit Georges, si nous n'étions que nous au monde, mais...

— Chassez donc ces mauvaises pensées, interrompit mademoiselle de B... ; tu sais bien que je t'aime, et que tout ici se fait à ma volonté. Je t'aime, Georges; quand nous nous regardons ainsi, j'ai tes yeux dans mes yeux, et tu as mon âme ; ce que tu veux, je le veux ; ce que tu dis, je le pensais. — Je te trouve beau ! mais est-ce pour cela que je t'aime ? je ne crois pas. Pourquoi donc ? je ne sais. T'aimer est pour moi aussi naturel et aussi nécessaire que de vivre. Je ne me comprends pas sans toi. Si je suis, c'est que tu es. Avant toi je n'existais pas, je t'attendais; j'ai besoin de te dire tout cela. Oh ! vraiment, nous nous aimons bien ! encore ce mot-là va à tout le monde ! il faudrait en faire un pour nous seuls, car

les autres hommes et les femmes n'ont pas un cœur à notre image.

En disant ces mots d'une voix divine, Pulchérie écarta avec ses mains les longs cheveux de Fritzs, et lui toucha le front avec le bord de ses lèvres :

— Adieu, ajouta-t-elle, je t'aime.

Puis elle s'enfuit, en lui faisant signe que son devoir était de rentrer au salon.

XXIV.

Georges Fritzs avait cette beauté qui vient de l'âme ; car du reste ses traits irréguliers, sa maigreur et l'abandon in-

culte de ses manières le rangeaient dans la classe des hommes que beaucoup de femmes ne remarquent pas, mais dont le mérite, en quelque sorte intérieur et voilé, retient plus que tout autre le cœur d'une amante.

Depuis quelque temps, les yeux intérieurs de Pulchérie s'étaient ouverts sous l'action du magnétisme à *une seconde vue* qui pénétrait la nuit obscure de l'avenir. Elle avait des pressentiments qui ne la trompaient jamais. Son esprit découvrait dans le sommeil des traces fugitives et lumineuses d'événements non encore accomplis dont elle faisait part à Fritzs.

Un matin que l'air frais de la nuit soufflait ses dernières brises dans les feuillages du parc, Pulchérie raconta à

Georges un songe qu'elle avait fait dans la nuit.

— Je rêvais, lui dit-elle, que nous causions tous les deux au balcon; nous étions gais et heureux comme nous voilà. Un vent frais, tout chargé de l'haleine des fleurs, entrait légèrement dans le salon, dont il agitait les rideaux. Pendant que nous nous entretenions ainsi follement, en nous tenant les mains, nous entendîmes frapper à la porte trois coups. Nous nous regardâmes avec une inquiétude sourde. Ces trois coups nous avaient heurtés au cœur, nous ne les entendîmes pas, nous les sentîmes. — La porte s'ouvrit d'elle-même. — L'être qui entra, c'était moi, ou plutôt c'était mon spectre; car je me vis pâle, livide et morne en face de moi-même. Ce spectre s'avança du balcon où nous

prenions l'air et m'appela trois fois par mon nom. L'effroi me saisit et je m'éveillai.

— Voilà un affreux rêve, remarqua Georges.

— Affreux en effet, reprit Pulchérie; cet être double, toute cette gaieté d'un côté et toute cette pâleur de l'autre, ce vivant en face de son ombre, n'y a-t-il pas là de quoi éveiller de sombres pressentiments?

— Et vous êtes bien sûre, insista Georges, que ce spectre fût le vôtre.

— Oui, je me suis reconnue; ce spectre avait mes traits et mon regard et ma voix, je n'en puis douter; seulement il était, comme je vous l'ai dit, beaucoup plus laid que moi; je lui ressemblerai sans doute quand je serai morte.

Georges et Pulchérie, après s'être promenés quelque temps en silence, rentrèrent tristement au château.

XXV.

Depuis quelques jours, M. de B... était plus froid que de coutume vis-à-vis de Georges; il semblait vouloir rétablir entre lui et sa fille une distance que le jeune docteur

avait tout à coup franchie. Le comte était un noble très en règle avec le blason, qui ne pouvait se résigner à reléguer parmi les vaines défroques du vieux temps des parchemins et des titres qui avaient coûté si cher à ses ancêtres. Il devait beaucoup à M. Fritzs, et il s'en souvenait. C'était un homme d'honneur qui n'eût jamais voulu rester en arrière d'un service, et Fritzs avait des droits à la main de Pulchérie ; mais le devoir du comte en cette circonstance lui semblait bien dur à tenir, aujourd'hui que les plus éprouvés gentilshommes de France brigueraient à genoux l'honneur d'un pareil mariage. Le nom était illustre, la fiancée était accomplie ; il eût peut-être voulu, sans se l'avouer bien clairement à lui-même, que Fritzs comprît cet embarras d'un chef de famille ancienne, et se retirât peu à peu

d'une union mal assortie aux yeux du monde.

Georges Fritzs était un jeune philosophe qui portait dans son cœur tout l'orgueil du savant et toute la délicatesse de l'honnête homme. Il comprit, si voilée qu'elle fût, la pensée intime du comte; il en fut blessé; son cœur en saigna longtemps au milieu du calme et du silence des champs.

Si horrible que fût le sacrifice pour lui, qui ne vivait que dans Pulchérie, il essaya de la détacher de son amour; mais il ne put y parvenir : plus il voulait l'en séparer, et plus elle s'enlaçait à lui, comme le lierre. Pulchérie était pour Georges une de ces créations humaines que les anciens alchimistes prétendaient obtenir par les secrets de la science, et qui les poursuivaient ensuite durant toute la vie.

Georges avait, au reste, tout le premier,

le cœur pris dans celui de Pulchérie : il ne pouvait plus dégager sa pensée de cette beauté visible qui l'avait fait descendre des hauteurs nuageuses du rêve sur les lignes calmes et grandes de la nature. Ces deux êtres s'étaient joints l'un à l'autre par un besoin inévitable et doux, comme les lèvres à la coupe : les diviser, c'était vouloir leur perte. Cependant Georges Fritzs fut amené, par une générosité extravagante, à une résolution brusque et soudaine qui eut une influence décisive sur leurs destinées.

XXVI.

Un matin, en s'éveillant, mademoiselle de B... tira les rideaux de son lit pour laisser arriver à ses yeux les premiers rayons du soleil. On était au mois d'août; toute la

nature saluait, avec des chants d'oiseaux et des palpitations d'ailes, le réveil du jour. Une clématite balançait à la fenêtre ses étoiles blanches dans des touffes de verdure. Pulchérie mêlait intérieurement son cœur à cette fête du matin. Une brise fraîche lui apportait sur les vitres la rosée du parc en perles odorantes. Elle s'éveillait joyeuse : rien de plus doux au monde que l'accord d'un cœur pur de jeune fille avec l'aube d'un beau jour.

Mais ayant regardé par hasard sur sa table de nuit, mademoiselle de B... y trouva une lettre ; elle l'ouvrit. Cette lettre était à son nom, et de l'écriture de Georges :

« Je pars ; je suis les ordres d'un vieil
« oncle qui veut m'embrasser avant de
« mourir : je vais en Suisse.

« Adieu! vous que j'aime plus que ja-
« mais femme ne fut aimée.

« Georges Fritzs. »

Mademoiselle de B... se leva, s'habilla à la hâte, et sortit tout en désordre pour arrêter la fuite de Georges. Elle interrogea ses gens, qui lui dirent n'avoir rien entendu. On alla à la chambre du jeune docteur; mais on la trouva vide. Des fers de chevaux marqués sur le sable de la seconde cour firent croire à une évasion nocturne. Il fallait que des précautions minutieuses eussent été prises pour endormir les aboiements des chiens de garde. On expédia un courrier sur la route qui semblait avoir été tenue par le voyageur; mais on ne put retrouver sa trace. On présuma ensuite qu'il avait poussé son cheval à la nage à travers une petite rivière qui barrait le passage du côté du château,

afin de mieux dérouter toutes les poursuites.

Mademoiselle de B... entra dans un accès de douleur impossible à décrire; ses soupirs l'étouffaient : on fut obligé de la mettre au lit, où elle ne tarda pas être prise d'une mauvaïse fièvre. Dans son délire, elle répétait mille fois le nom de Georges.

XXVII.

Au bout de quelques jours la fièvre se calma ; mais elle laissa mademoiselle de B... dans un état d'abattement plus à craindre encore que la violence du mal. L'absence

de Georges fut pour elle d'un effet mortel; elle tomba en une molle langueur; quelque chose s'en était allé d'elle-même avec celui qu'elle aimait; la chaleur et la vie lui manquaient tout à coup; elle avait perdu dans son amant l'astre de son âme, et elle devint, en moins d'une semaine, ce que deviendraient les fleurs des champs si le soleil cessait de se montrer.

Convalescente depuis plusieurs mois, elle fut reprise peu à peu par cette terrible maladie morale dont Georges Fritzs l'avait tirée. Son esprit s'était éloigné avec le jeune docteur; son cœur était parti avec son amant. Elle redevenait de jour en jour ce qu'elle était autrefois, une pauvre créature insensible et toute proche du néant, qu'un souffle amoureux avait un instant appelée à la vie.

Elle ne reprenait un peu de clairvoyance

et de raison que quand on lui mettait au doigt l'anneau sympathique dont Fritzs lui avait fait don. Cet anneau, qui était d'or, très simplement travaillé, lui servait à suivre des yeux du cœur son ami absent : elle le voyait alors comme si elle eût été avec lui. « Il pense à moi, disait-elle souvent. Nous nous promenons ensemble au bord d'un lac, sur lequel volent de grands oiseaux blancs. Nous nous aimons toujours, mon bien-aimé et moi ! »

Elle trouvait tant de mélancolie et de douceur à ces moments d'extase passés avec Georges absent, qu'elle pleurait quand, craignant de la fatiguer, on lui retirait l'anneau du doigt. Cet anneau enchanté la rapprochait de l'auteur et du principe de sa vie : c'était l'anneau d'une alliance mystique et surnaturelle où les cœurs arrivent quelquefois sur la terre quand leurs pensées

et leurs amours sont déjà, et pour ainsi dire avant eux, dans le ciel.

Lorsqu'elle cessait de voir Georges, il semblait qu'une grande nuit se fît dans son cœur. Sa jolie tête, alourdie de sommeil, penchait comme un pavot sur sa tige. Elle retombait alors dans cette torpeur ancienne, dans cette mort de l'âme d'où Georges l'avait ressuscitée. Elle n'était plus bonne à rien, sans lui, qu'à dormir et qu'à être belle.

Encore sa santé, autrefois si forte, commençait à s'altérer ; la fraîcheur de son teint se ternissait ; des roses s'effeuillaient de sa bouche ; tout en elle dépérissait. Pulchérie s'en allait à l'automne avec les dernières volées de colombes sauvages qui passaient devant les fenêtres du château.

XXVIII.

L'état moral de Georges Fritzs n'était guère moins alarmant. Retiré dans un chalet de la Suisse, il assistait tristement, pendant les pâles journées d'automne, à

la mort de la nature et à celle de son cœur.

Son amour était né au printemps avec les feuilles vertes, et il tombait avec elles. Le jeune docteur ne pouvait retirer sa pensée de celle de Pulchérie. Il pleurait à se promener seul au fond des bois incultes qui lui rappelaient les forêts du Berri. Il tomba malade du mal du pays ; car le pays n'est pas où nous sommes nés, mais où est la femme que nous aimons.

Il avait bien essayé de se débarrasser de cet amour, mais il reconnut bientôt qu'il lui serait plus facile de se débarrasser de la vie. Il se résigna donc à mourir peu à peu, afin que cette folle passion s'éteignît avec lui, et que le comte de B... rentrât désormais en toute liberté sur la main de sa fille.

Si incroyables que paraissent ces unions

de cœur et ces sympathies formées par le magnétisme, elles ne sont pas sans exemple dans la nature. Les savants reconnaissent même la présence de ces affections mutuelles chez certains oiseaux [1].

Tel était le sort de Georges et de Pulchérie. Ils avaient , pour ainsi dire, mal l'un de l'autre. Il fallait de toute nécessité les rejoindre ou se résigner à les voir mourir

[1] Deux perroquets amenés des îles dans le même sabot avaient conçu l'un pour l'autre, pendant la traversée, une amitié si forte, qu'on eut toutes les peines du monde à les séparer. Les deux oiseaux ayant été vendus ensuite à deux propriétaires ne tardèrent pas à tomber malades. Quoiqu'à distance, ils répétèrent exactement les mêmes symptômes de douleur et d'angoisses ; leurs plumes tombèrent ; leur voix s'affaiblit ; leur tête dénudée offrit le caractère d'une tristesse morne ; ils en vinrent bientôt à refuser toute nourriture, et à ne plus vouloir prendre de sommeil. La mort eût inévitablement suivi cette séparation, si l'on ne se fût hâté d'y mettre fin, et de réunir les deux oiseaux dans une même cage.

Le comte était père. Il avait pu céder à des préjugés excusables et prêter une oreille trop complaisante à ce que l'on nomme l'honneur d'une maison ; mais il aimait sa fille, et la voyant retombée dans un état si déplorable, il écrivit à M. Fritzs de revenir en toute hâte.

XXIX.

Georges revint. Pulchérie se ranima à son approche. Elle le devina de plus de trente lieues. Quand il entra ce fut pour elle une joie céleste; leurs bouches décolo-

rées se cherchèrent longtemps dans un pâle baiser qui avait le froid et la chasteté de la mort.

Pendant quelques jours mademoiselle de B... reprit toute sa santé morale : l'esprit et le cœur lui étaient revenus avec Georges; mais sa constitution affaiblie par le mal d'absence garda des traces ineffaçables d'épuisement. L'éclat qu'elle jeta à la vue du jeune docteur fut celui d'une lampe mourante qui se ranime un instant avant de s'éteindre tout à fait.

Les deux amants étaient pleins de pressentiments sinistres. La première neige qui tomba sur terre leur sembla un linceul blanc qui devait les couvrir l'un et l'autre. La voix des corbeaux sous le ciel gris leur jetait dans l'âme une tristesse navrante. Ils se promenaient l'un et l'autre mélancoliquement, au bruit de la bise dans les branches, et en-

traînant des feuilles mortes sous leurs pieds, le long des solitaires allées du parc.

— Nous sommes les fiancés de la mort, disait Pulchérie à Georges, en mettant sa main dans la sienne ; notre lit de noces sera le cercueil de plomb, et ma couronne de mariée une couronne d'immortelles blanches. Qu'importe ? nous ne nous quitterons pas plus dans l'autre monde que dans celui-ci ; et la mort elle-même ne serait pas assez forte pour nous désunir.

Pulchérie et Georges gardèrent toute leur connaissance jusqu'au dernier moment. Ils s'entendaient d'un regard ou d'un serrement de main. L'un et l'autre n'avaient presque plus besoin de la parole pour converser entre eux, tant leurs âmes étaient unies.

XXX.

Un matin, Pulchérie s'éveilla avec un regard étrange dans les yeux. Elle commanda à ses femmes de l'habiller sur son lit. Elle fit elle-même l'ordonnance de sa

toilette : une robe blanche, un voile et une couronne de fleurs d'oranger sur les cheveux. Quand elle fut accommodée, mademoiselle de B... demanda son père. Celui-ci vint en grande hâte. Quand il entra, Pulchérie se leva à son séant, prit dans sa main la main de son père, et lui dit respectueusement : « Monsieur le comte, voulez-vous me conduire à l'autel ? »

M. de B... croyant sa fille prise de délire l'engagea à se calmer ; mais Pulchérie insista en demandant un prêtre. On fit à sa volonté, et le curé du village vint au lit de la malade, en surplis blanc et en étole violette, avec les saintes huiles.

— Vous vous trompez, lui dit Pulchérie avec un sourire charmant : ce n'est pas une extrême-onction que vous allez faire, mais un mariage.

Puis regardant vers la porte :

— Mon fiancé tarde bien, ajouta-t-elle.

Au même instant Georges parut. Il était très pâle; le bras appuyé sur celui d'un domestique, il s'avançait lentement. Les yeux des spectateurs erraient tristement de cette mélancolique figure de jeune homme au lit de mort de Pulchérie.

Alors la jeune fille fit ses adieux à sa mère, à son père et à toute la maison, en disant qu'elle allait aux noces éternelles : « Ne pleurez point, ajoutait-elle, car mon fiancé est à moi, et je suis à lui. »

On pleurait cependant beaucoup autour de son lit.

Le prêtre fit toutes les cérémonies du mariage. Quand il demanda au comte son consentement, le pauvre père ne répondit pas : il fondait en larmes. Pulchérie et Georges étaient les seuls qui fussent calmes. La sérénité du ciel brillait dans leurs yeux ;

Pulchérie n'avait jamais été aussi belle ; on devinait le paradis derrière sa sainte et transparente pâleur de vierge. Elle suivait avec attention les prières de l'Eglise ; on étendit le poêle sur la tête des deux époux, et le prêtre ayant béni l'anneau magnétisé, le donna à Georges pour qu'il le passât au doigt de Pulchérie.

— Cet anneau, dit-elle alors, me servira à suivre de toutes mes pensées mon bien-aimé dans le ciel. Je veux qu'on le laisse à mon doigt quand je serai morte.

Quand le prêtre eut achevé les derniers rits du mariage, elle ajouta en se tournant vers le comte :

—Permettez-moi maintenant, mon père, d'aller avec mon époux.

Au même instant, Georges, s'étant soulevé du fauteuil où il était resté assis par

faiblesse durant toute la cérémonie, se jeta aux bras de Pulchérie ; leurs cœurs se touchèrent avec un suprême battement , et leurs deux bouches se confondirent dans un même et dernier soupir. Georges reçut sans doute alors l'âme de sa bien-aimée, et l'emporta au ciel.

Les deux amants furent enterrés sous la même pierre, d ns le parc du château. On y écrivit leurs noms. J'ai vu ce simple et touchant monument qui enferme un des plus grands secrets du cœur humain. Une branche d'aubépine pendait au-dessus, toute chargée de rosée ; et à côté, deux petits oiseaux chantaient.

Les médecins n'ont pu donner aucune explication de cette maladie étrange qu'ils n'avaient pas réussi à guérir. Toute la vie de Pulchérie est restée , comme celle de Georges, un mystère pour la science. Il faut

donc en chercher l'interprétation plus haut.

La poésie sait le dernier mot de toute chose, c'est à elle qu'il convient de lever autour de l'âme ces voiles épais que la main de Mesmer et d'Hoffmann a déjà essayé de découvrir.

Mademoiselle de B..., après avoir vécu quelque temps en son fiancé, après avoir uni son cœur au cœur de Fritzs par des liens indivisibles, comme *Antonia son âme aux cordes du violon de Crespel*, s'éteignit avec le jeune docteur défaillant, et mourut dans celui qu'elle avait aimé.

Alphonse Esquiros.

LA MORT

D'UN AMBITIEUX

Z. MARCAS

La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur.

Z. MARCAS.

Je n'ai jamais vu personne, en comprenant même les hommes remarquables de ce temps, dont l'aspect fût plus saisissant que celui de cet homme. L'étude de sa physionomie inspirait d'abord un sen-

timent plein de mélancolie et finissait par donner une sensation presque douloureuse. Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres, et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

Marcas ! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé ? Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité; il est bien composé, il se prononce facilement, il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres. N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre? mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms

n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, se sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots? Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

Examinez encore ce nom : Z. Marcas! Toute la vie de l'homme est dans l'assem-

blage fantastique de ces sept lettres. Sept ! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas ! N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute avec ou sans bruit ?

J'achevais mon droit en 1836, à Paris. Je demeurais alors rue Corneille, dans un hôtel entièrement destiné à loger des étudiants, un de ces hôtels où l'escalier tourne au fond, éclairé d'abord par la rue, puis par des jours de souffrance, enfin par un châssis. Il y avait quarante chambres meublées comme se meublent les chambres destinées à des étudiants. Que faut-il à la jeunesse de plus que ce qui s'y trouvait : un lit, quelques chaises, une commode, une glace et une table ? Aussitôt que le ciel est bleu, l'étudiant ouvre sa fenêtre : mais dans

cette rue il n'y a point de voisine à courtiser. En face, l'Odéon, fermé depuis longtemps, oppose au regard ses murs qui commencent à noircir, les petites fenêtres de ses loges et son vaste toit d'ardoises. Je n'étais pas assez riche pour avoir une belle chambre, je ne pouvais même pas avoir une chambre; Juste et moi, nous en partagions une à deux lits, située au cinquième étage.

De ce côté de l'escalier, il n'y avait que notre chambre et une autre petite occupée par Z. Marcas, notre voisin. Juste et moi, nous restâmes environ six mois dans une ignorance complète de ce voisinage. Une vieille femme qui gérait l'hôtel nous avait bien dit que la petite chambre était occupée, mais elle avait ajouté que nous ne serions point troublés, la personne étant excessivement tranquille. En effet, pendant

six mois, nous ne rencontrâmes point notre voisin et nous n'entendîmes aucun bruit chez lui, malgré le peu d'épaisseur de la cloison qui nous séparait, et qui était une de ces cloisons faites en lattes et enduites en plâtre, si communes dans les maisons de Paris.

Notre chambre, haute de sept pieds, était tendue d'un méchant petit papier bleu semé de bouquets. Le carreau, mis en couleur, ignorait le lustre qu'y donnent les frotteurs. Nous n'avions devant nos lits qu'un maigre tapis en lisière. La cheminée débouchait trop promptement sur le toit, et fumait tant que nous fûmes forcés de faire mettre une gueule de loup à nos frais. Nos lits étaient des couchettes en bois peint, semblables à celles des colléges. Il n'y avait jamais sur la cheminée que deux chandeliers de cuivre, avec ou sans chandelles, nos deux

pipes, du tabac éparpillé ou en sac; puis, les petits tas de cendre que déposaient les visiteurs ou que nous amassions nous-mêmes en fumant des cigares. Deux rideaux de calicot glissaient sur des tringles à la fenêtre, de chaque côté de laquelle deux petits corps de bibliothèque en bois de merisier que connaissent tous ceux qui ont flâné dans le quartier latin, et où nous mettions le peu de livres nécessaires à nos études. L'encre était toujours dans l'encrier comme de la lave figée dans le cratère d'un volcan. Tout encrier peut, aujourd'hui, devenir un Vésuve. Les plumes tortillées servaient à nettoyer la cheminée de nos pipes. Contrairement aux lois du crédit, le papier était chez nous encore plus rare que l'argent.

Comment espère-t-on faire rester les jeunes gens dans de pareils hôtels garnis? Aussi

les étudiants étudient-ils dans les cafés, au théâtre, dans les allées du Luxembourg, chez les grisettes, partout, même à l'Ecole de Droit, excepté dans leur horrible chambre, horrible s'il s'agit d'étudier, charmante dès qu'on y babille et qu'on y fume. Mettez une nappe sur cette table, voyez-y le dîner improvisé qu'envoie le meilleur restaurateur du quartier, quatre couverts et deux filles; faites lithographier cette vue d'intérieur, une dévote ne peut s'empêcher de sourire.

Nous ne pensions qu'à nous amuser. La raison de nos désordres était une raison prise dans ce que la politique actuelle a de plus sérieux. Juste et moi, nous n'apercevions aucune place à prendre dans les deux professions que nos parents nous forçaient d'embrasser. Il y a cent avocats, cent médecins pour un. La foule obstrue ces

deux voies, qui semblent mener à la fortune et qui sont deux arènes : on s'y tue, on s'y combat, non point à l'arme blanche ni à l'arme à feu, mais par l'intrigue et par la calomnie, par d'horribles travaux, par des campagnes dans le domaine de l'intelligence, aussi meurtrières que celles d'Italie l'ont été pour les soldats républicains. Aujourd'hui que tout est un combat d'intelligence, il faut savoir rester des quarante-huit heures de suite assis dans son fauteuil et devant une table, comme un général restait deux jours en selle sur son cheval. L'affluence des postulans a forcé la médecine à se diviser en catégories : il y a le médecin qui écrit, le médecin qui professe, le médecin politique et le médecin militant ; quatre manières différentes d'être médecin, quatre sections déjà pleines. Quant à la cinquième division, celle des docteurs qui

vendent des remèdes, il y a concurrence, et l'on s'y bat à coups d'affiches infâmes sur les murs de Paris. Dans tous les tribunaux, il y a presque autant d'avocats que de causes. L'avocat s'est rejeté sur le journalisme, sur la politique, sur la littérature. Enfin l'état, assailli pour les moindres places de la magistrature, a fini par demander une certaine fortune aux solliciteurs. La tête pyriforme du fils d'un épicier riche sera préférée à la tête carrée d'un jeune homme de talent sans le sou. En s'évertuant, en déployant toute son énergie, un jeune homme qui part de zéro peut se trouver, au bout de dix ans, au-dessous du point de départ. Aujourd'hui, le talent doit avoir le bonheur qui fait réussir l'incapacité; bien plus, s'il manque aux basses conditions qui donnent le succès à la rampante médiocrité, il n'arrivera jamais.

Si nous connaissions parfaitement notre époque, nous nous connaissions aussi nous-mêmes, et nous préférions l'oisiveté des penseurs à une activité sans but; la nonchalance et le plaisir à des travaux inutiles qui eussent lassé notre courage et usé le vif de notre intelligence. Nous avions analysé l'état social en riant, en fumant, en nous promenant. Pour se faire ainsi, nos réflexions, nos discours n'en étaient ni moins sages ni moins profonds.

Tout en remarquant l'ilotisme auquel est condamné la jeunesse, nous étions étonnés de la brutale indifférence du pouvoir pour tout ce qui tient à l'intelligence, à la pensée, à la poésie. Quels regards, Juste et moi, nous échangions souvent en lisant les journaux, en apprenant les événements de la politique, en parcourant les débats des chambres, en discutant la conduite d'une

cour dont la volontaire ignorance ne peut se comparer qu'à la platitude des courtisans, à la médiocrité des hommes qui forment une haie autour du nouveau trône, tous sans esprit ni portée, sans gloire ni science, sans influence ni grandeur. Quel éloge de la cour de Charles X, que la cour actuelle, si tant est que ce soit une cour! Quelle haine contre le pays, dans la naturalisation de deux vulgaires étrangers, sans talent, intronisés à la Chambre des Pairs! Quel déni de justice, quelle insulte faite aux jeunes illustrations, aux ambitions nées sur le sol! Nous regardions toutes ces choses comme un spectacle, et nous en gémissions sans prendre un parti sur nous-mêmes.

Juste, que personne n'est venu chercher, et qui n'eût été chercher personne, était, à vingt-cinq ans, un profond politique, un

homme d'une aptitude merveilleuse à saisir les rapports lointains entre les faits présents et les faits à venir. Il m'a dit en 1831 ce qui devait arriver et ce qui est arrivé : les assassinats, les conspirations, le règne des juifs, la gêne des mouvements de la France, la disette d'intelligences dans la sphère supérieure, et l'abondance de talents dans les bas-fonds, où les plus beaux courages s'éteignent sous les cendres du cigare. Que devenir? Sa famille le voulait médecin. Être médecin, n'était-ce pas attendre pendant vingt ans une clientèle? Vous savez ce qu'il est devenu? Non. Eh bien, il est médecin ; mais il a quitté la France, il est en Asie. En ce moment, il succombe peut-être à la fatigue dans un désert; il meurt peut-être sous les coups d'une horde barbare, ou peut-être est-il premier ministre de quelque prince indien. Ma

vocation, à moi, est l'action. Sorti à vingt ans d'un collége, il m'était interdit de devenir militaire autrement qu'en me faisant simple soldat; et fatigué de la triste perspective que présente l'état d'avocat, j'ai acquis les connaissances nécessaires à un marin. J'imite Juste, je déserte la France, où l'on dépense à se faire faire place le temps et l'énergie nécessaires aux plus hautes créations. Imitez-moi, mes amis! je vais là où l'on dirige à son gré sa destinée.

Ces grandes résolutions ont été prises froidement dans cette petite chambre de l'hôtel de la rue Corneille, tout en allant au bal Musard, courtisant de joyeuses filles, menant une vie folle, insouciante en apparence. Nos résolutions, nos réflexions ont longtemps flotté. Marcas, notre voisin, fut en quelque sorte le guide qui nous mena sur le bord du précipice ou du torrent, et qui

nous le fit mesurer, qui nous montra par avance quelle serait notre destinée si nous nous y laissions choir. Ce fut lui qui nous mit en garde contre les attermoiements que l'on contracte avec la misère et que sanctionne l'espérance, en acceptant des positions précaires d'où l'on lutte, en se laissant aller au mouvement de Paris, cette grande courtisane qui vous prend et vous laisse, vous sourit et vous tourne le dos avec une égale facilité, qui use les plus grandes volontés en des attentes captieuses, et où l'infortune est entretenue par le hasard.

Notre première rencontre avec Marcas nous causa comme un éblouissement. En revenant de nos écoles, avant l'heure du dîner, nous montions toujours chez nous et nous y restions un moment, en nous attendant l'un l'autre, pour savoir si rien n'était changé à nos plans pour la soirée.

Un jour, à quatre heures, Juste vit Marcas dans l'escalier; moi, je le trouvai dans la rue. Nous étions alors au mois de novembre, et Marcas n'avait point de manteau ; il portait des souliers à grosses semelles, un pantalon à pieds en cuir de laine, une redingote bleue boutonnée jusqu'au cou, et à col carré, ce qui donnait d'autant plus un air militaire à son buste qu'il avait une cravate noire. Ce costume n'a rien d'extraordinaire, mais il concordait bien à l'allure de l'homme et à sa physionomie. Ma première impression, à son aspect, ne fut ni la surprise, ni l'étonnement, ni la tristesse, ni l'intérêt, ni la pitié, mais une curiosité qui tenait de tous ces sentiments. Il allait lentement, d'un pas qui peignait une profonde mélancolie, la tête inclinée en avant et non baissée à la manière de ceux qui se savent coupables. Sa tête, grosse et

forte, qui paraissait contenir les trésors nécessaires à un ambitieux du premier ordre, était comme chargée de pensées ; elle succombait sous le poids d'une douleur morale, mais il n'y avait pas le moindre indice de remords dans ses traits. Quant à sa figure, elle sera comprise par un mot. Selon un système assez populaire, chaque face humaine a sa ressemblance avec un animal. L'animal de Marcas était le lion. Ses cheveux ressemblaient à une crinière, son nez était court, écrasé, large et fendu au bout comme celui d'un lion; il avait le front partagé comme celui d'un lion par un sillon puissant, divisé en deux lobes vigoureux. Enfin, ses pommettes velues que la maigreur des joues rendait d'autant plus saillantes, sa bouche énorme et ses joues creuses étaient remuées par des plis d'un dessin fier, et étaient relevées par un coloris plein de tons

jaunâtres. Ce visage presque terrible semblait éclairé par deux lumières, deux yeux noirs, mais d'une douceur infinie, calmes, profonds, pleins de pensées. S'il est permis de s'exprimer ainsi, ces yeux étaient humiliés. Marcas avait peur de regarder, moins pour lui que pour ceux sur lesquels il allait arrêter son regard fascinateur; il possédait une puissance, et ne voulait pas l'exercer; il ménageait les passants, il tremblait d'être remarqué. Ce n'était pas modestie, mais résignation, non pas la résignation chrétienne qui implique la charité, mais la résignation conseillée par la raison qui a démontré l'inutilité momentanée des talents, l'impossibilité de pénétrer et de vivre dans le milieu qui nous est propre. Ce regard, en certains moments, pouvait lancer la foudre. De cette bouche devait partir une voix tonnante, elle ressemblait beaucoup à celle de Mirabeau.

— Je viens de voir dans la rue un fameux homme, dis-je à Juste en entrant.

— Ce doit-être notre voisin, me répondit Juste, qui dépeignit effectivement l'homme que j'avais rencontré. — Un homme qui vit comme un cloporte devait être ainsi, dit-il en terminant.

— Quel abaissement et quelle grandeur !

— L'un est en raison de l'autre.

— Combien d'espérances ruinées ! combien de projets avortés !

— Sept lieues de ruines ! des obélisques, des palais, des tours : les ruines de Palmyre au désert, me dit Juste en riant.

Nous appelâmes notre voisin les ruines de Palmyre. Quand nous sortîmes pour aller dîner dans le triste restaurant de la rue de la Harpe où nous étions abandonnés, nous demandâmes le nom du numéro 37;

nous apprîmes alors ce nom prestigieux de Z. Marcas. Comme des enfants que nous étions, nous répétâmes plus de cent fois, et avec les inflexions les plus variées, bouffonnes ou mélancoliques, ce nom dont la prononciation se prêtait à notre jeu. Juste arriva par moments à jeter le Z comme une fusée à son départ, et après avoir déployé la première syllabe du nom brillamment, il peignait une chute par la brièveté sourde avec laquelle il prononçait la dernière.

— Ah cà, où, comment vit-il?

De cette question à l'innocent espionnage que conseille la curiosité, il n'y avait que l'intervalle voulu par l'exécution de notre projet. Au lieu de flâner, nous rentrâmes, munis chacun d'un roman. Et de lire en écoutant. Nous entendîmes, dans le silence absolu de nos mansardes, le bruit égal et

doux produit par la respiration d'un homme endormi.

— Il dort, dis-je à Juste en remarquant ce fait le premier.

— A sept heures, me répondit le docteur. Tel était le surnom que je donnais à Juste, qui m'appelait le garde des sceaux.

— Il faut être bien malheureux pour dormir autant que dort notre voisin, dis-je en sautant sur notre commode avec un énorme couteau dans le manche duquel il y avait un tire-bouchon. Je fis en haut de la cloison un trou rond, de la grandeur d'une pièce de cinq sous. Je n'avais pas songé qu'il n'y avait pas de lumière, et quand j'appliquai l'œil au trou, je ne vis que les ténèbres. Quand, vers une heure du matin, ayant achevé de lire nos romans, nous allions nous déshabiller, nous entendîmes du bruit chez notre voisin : il se leva, fit détonner une

allumette phosphorique et alluma sa chandelle. Je remontai sur la commode. Je vis alors Marcas assis à sa table et copiant des pièces de procédure. Sa chambre était de moitié moins grande que la nôtre, le lit occupait un enfoncement à côté de la porte, car l'espace pris par le corridor, qui finissait à son bouge, se trouvait en plus chez lui ; mais le terrain sur lequel la maison était bâtie devait être tronqué, le mur mitoyen se terminait en trapèze à sa mansarde. Il n'avait pas de cheminée, mais un petit poêle en faïence blanche ondée de taches vertes, et dont le tuyau sortait sur le toit. La fenêtre pratiquée dans le trapèze avait de méchants rideaux roux. Un fauteuil, une table et une misérable table de nuit composaient le mobilier. Il mettait son linge dans un placard. Le papier tendu sur les murs était hideux. Évidemment on n'avait jamais

logé là qu'un domestique jusqu'à ce que Marcas y fût venu.

— Qu'as-tu? me demanda le docteur en me voyant descendre.

— Vois toi-même! lui répondis-je.

Le lendemain matin, à neuf heures, Marcas était couché. Il avait déjeuné d'un cervelas : nous vîmes sur une assiette, parmi des miettes de pain, les restes de cet aliment qui nous était bien connu. Marcas dormait. Il ne s'éveilla que vers onze heures. Il se remit à la copie faite pendant la nuit, et qui était sur la table. En descendant, nous demandâmes quel était le prix de cette chambre, nous apprîmes qu'elle coûtait quinze francs par mois. En quelques jours, nous connûmes parfaitement le genre d'existence de Z. Marcas. Il faisait des expéditions, à tant le rôle sans doute, pour le compte d'un entrepreneur d'écritures qui

demeurait dans la cour de la Sainte-Chapelle ; il travaillait pendant la moitié de la nuit ; après avoir dormi de six à dix heures, il recommençait en se levant, écrivait jusqu'à trois heures ; il sortait alors pour porter ses copies avant de dîner et allait manger rue Michel-le-Comte, chez Miserai, à raison de neuf sous par repas, puis il revenait se coucher à six heures. Il nous fut prouvé que Marcas ne prononçait pas quinze phrases dans un mois, il ne parlait à personne, il ne se disait pas un mot à lui-même dans son horrible mansarde.

— Décidément, les ruines de Palmyre sont terriblement silencieuses, s'écria Juste.

Ce silence chez un homme dont les dehors étaient si imposants avait quelque chose de profondément significatif. Quelquefois, en nousrencontrant avec lui, nous échangions des regards pleins de pensée de

part et d'autre, mais qui ne furent suivis d'aucun protocole. Insensiblement, cet homme devint l'objet d'une intime admiration, sans que nous pussions nous en expliquer la cause. Était-ce ces mœurs secrètement simples? cette régularité monastique, cette frugalité de solitaire, ce travail de niais qui permettait à la pensée de rester neutre ou de s'exercer, et qui accusait l'attente de quelque événement heureux ou quelque parti pris sur la vie? Après nous être longtemps promenés dans les ruines de Palmyre, nous les oubliâmes, nous étions si jeunes! Puis vint le carnaval, ce carnaval parisien qui, désormais, effacera l'ancien carnaval de Venise, et qui dans quelques années attirera l'Europe à Paris, si de malencontreux préfets de police ne s'y opposent. On devrait tolérer le jeu pendant le carnaval; mais les niais moralistes qui ont

fait supprimer le jeu sont des calculateurs imbéciles qui ne rétabliront cette plaie nécessaire que quand il sera prouvé que la France laisse des millions en Allemagne.

Ce joyeux carnaval amena, comme chez tous les étudiants, une grande misère. Nous nous étions défaits des objets de luxe ; nous avions vendu nos doubles habits, nos doubles bottes, nos doubles gilets, tout ce que nous avions en double, excepté notre ami. Nous mangions du pain et de la charcuterie, nous marchions avec précaution, nous nous étions mis à travailler, nous devions deux mois à l'hôtel, et nous étions certains d'avoir chez le portier chacun une note composée de plus de soixante ou quatre-vingts lignes dont le total allait à quarante ou cinquante francs. Nous n'étions plus ni brusques ni joyeux en traversant le palier carré qui se trouve au bas de l'escalier, nous

le franchissions souvent d'un bond en sautant de la dernière marche dans la rue. Le jour où le tabac manqua pour nos pipes, nous nous aperçûmes que nous mangions, depuis quelques jours, notre pain sans aucune espèce de beurre : la tristesse fut immense.

— Plus de tabac! dit le docteur.

— Plus de manteau! répondit le garde des sceaux.

— Ah! drôles, vous vous êtes vêtus en postillons de Lonjumeau! vous avez voulu vous mettre en débardeurs, souper le matin et déjeuner le soir chez Véry, quelquefois au Rocher de Cancale! au pain sec, messieurs! Vous devriez, dis-je en grossissant ma voix, vous coucher sous vos lits, vous êtes indignes de vous coucher dessus...

— Oui mais, garde des sceaux, plus de tabac! dit Juste.

— Il est temps d'écrire à nos tantes, à nos mères, à nos sœurs, que nous n'avons plus de linge, que les courses dans Paris useraient du fil de fer tricoté. Nous résoudrons un beau problème de chimie en changeant le linge en argent.

— Il nous faut vivre jusqu'à la réponse.

— Eh bien, je vais aller contracter un emprunt chez ceux de mes amis qui n'auront pas épuisé leurs capitaux.

— Que trouveras-tu ?

— Tiens, dix francs ! répondis-je avec orgueil.

Marcas avait tout entendu ; il était midi, il frappa à notre porte et nous dit : — Messieurs, voici du tabac ; vous me le rendrez à la première occasion.

Nous restâmes frappés, non de l'offre, qui fut acceptée, mais de la richesse, de la profondeur et de la plénitude de cet organe,

qui ne peut se comparer qu'à la quatrième corde du violon de Paganini. Il disparut sans attendre nos remercîments. Nous nous regardâmes, Juste et moi, dans le plus grand silence. Être secourus par quelqu'un évidemment plus pauvre que nous ! Juste se mit à écrire à toutes ses familles, et j'allai négocier l'emprunt. Je trouvai vingt francs chez un compatriote. Dans ce malheureux bon temps le jeu vivait encore, et dans ses veines, dures comme les gangues du Brésil, les jeunes gens couraient, en risquant peu de chose, la chance de gagner quelques pièces d'or. Le compatriote avait du tabac turc rapporté de Constantinople par un marin, il m'en donna tout autant que nous en avions reçu de Z. Marcas. Je rapportai la riche cargaison au port, et nous allâmes rendre triomphalement au voisin une voluptueuse, une blonde perruque de

tabac turc à la place de son tabac de caporal.

— Vous n'avez voulu me rien devoir, dit-il ; vous me rendez de l'or pour du cuivre, vous êtes des enfants, de bons enfants...

Ces trois phrases, dites sur des tons différents, furent diversement accentuées. Les mots n'étaient rien, mais l'accent ... ah ! l'accent nous faisait amis de dix ans. Marcas avait caché ses copies en nous entendant venir, nous comprîmes qu'il eût été indiscret de lui parler de ses moyens d'existence, et nous fûmes honteux alors de l'avoir espionné. Son armoire était ouverte, il n'y avait que deux chemises, une cravate blanche et un rasoir. Le rasoir me fit frémir. Un miroir qui pouvait valoir cent sous était accroché auprès de la croisée. Les gestes simples et rares de cet homme avaient une sorte de grandeur sauvage. Nous nous re-

gardâmes, le docteur et moi, comme pour savoir ce que nous devions répondre. Juste, me voyant interdit, lui demanda : — Monsieur cultive la littérature?

— Je m'en suis bien gardé! répondit Marcas, je ne serais pas si riche.

— Je croyais, lui dis-je, que la poésie pouvait seule, par le temps qui court, loger un homme aussi mal que nous.

Ma réflexion le fit sourire, et ce sourire donna de la grâce à sa face jaune.

— L'ambition n'est pas moins sévère pour ceux qui ne réussissent pas, dit-il. Aussi, vous qui commencez la vie, allez dans les sentiers battus; ne pensez pas à devenir supérieurs, vous seriez perdus!

— Vous nous conseillez de rester ce que nous sommes, dit en souriant le docteur.

La jeunesse a dans sa plaisanterie une grâce si communicative et si enfantine, que

la phrase de Juste fit encore sourire Marcas.

—Quels événements ont pu vous donner cette horrible philosophie? lui dis-je.

— J'ai encore une fois oublié que le hasard est le résultat d'une immense équation dont nous ne connaissons pas toutes les racines. Quand on part du zéro pour arriver à l'unité, les chances sont incalculables. Pour les ambitieux, Paris est une immense roulette, et tous les jeunes gens croient avoir une victorieuse martingale.

Il nous présenta le tabac que je lui avais donné pour nous inviter à fumer avec lui; le docteur alla prendre nos pipes, Marcas chargea la sienne, puis il vint s'asseoir chez nous en y portant le tabac; il n'avait chez lui qu'une chaise et son fauteuil. Léger comme un écureuil, Juste descendit et reparut avec un garçon apportant trois bou-

teilles de vin de Bordeaux, du fromage de Brie et du pain.

— Bon, dis-je en moi même et sans me tromper d'un sou, quinze francs !

En effet, Juste posa gravement cent sous sur la cheminée.

Il est des différences incommensurables entre l'homme social et l'homme qui vit au plus près de la nature. Une fois pris, Toussaint Louverture est mort sans proférer une parole. Napoléon, une fois sur son rocher, a babillé comme une pie : il a voulu s'expliquer. Z. Marcas commit, mais à notre profit seulement, la même faute. Le silence et toute sa majesté ne se trouvent que chez le sauvage. Il n'est pas de criminel qui, pouvant laisser tomber ses secrets avec sa tête dans le panier rouge, n'éprouve le besoin purement social de les dire à quelqu'un. Je me trompe. Nous avons vu l'un

des Iroquois du faubourg Saint-Marceau mettant la nature parisienne à la hauteur de la nature sauvage : un homme, un républicain, un conspirateur, un Français, un vieillard a surpassé tout ce que nous connaissions de la fermeté nègre, et tout ce que Cooper a prêté aux Peaux rouges de dédain et de calme au milieu de leurs défaites. Morey, ce Guatimozin de la Montagne, a gardé une attitude inouïe dans les annales de la justice européenne. Voici ce que nous dit Marcas pendant cette matinée, en entremêlant son récit de tartines graissées de fromage et humectées de verres de vin. Tout le tabac y passa. Parfois les fiacres qui traversaient la place de l'Odéon, les omnibus qui la labouraient, jetèrent leurs sourds roulements, comme pour attester que Paris était toujours là.

Sa famille était de Vitré, son père et sa

mère vivaient sur quinze cents francs de rente. Il avait fait gratuitement ses études dans un séminaire, et s'était refusé à devenir prêtre : il avait senti en lui-même le foyer d'une excessive ambition, et il était venu, à pied, à Paris, à l'âge de vingt ans, riche de deux cents francs. Il avait fait son droit, tout en travaillant chez un avoué où il était devenu premier clerc. Il était docteur en droit, il possédait l'ancienne et la nouvelle législation, il pouvait en remontrer aux plus célèbres avocats. Il savait le droit des gens et connaissait tous les traités européens, les coutumes internationales. Il avait étudié les hommes et les choses dans cinq capitales : Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg et Constantinople. Nul mieux que lui ne connaissait les précédents de la chambre. Il avait fait pendant cinq ans les chambres pour une

feuille quotidienne. Il improvisait, il parlait admirablement et pouvait parler longtemps de cette voix gracieuse, profonde qui nous avait frappés dans l'âme. Il nous prouva par le récit de sa vie qu'il était grand orateur, orateur concis, grave et néanmoins d'une éloquence pénétrante : il tenait de Berryer pour la chaleur, pour les mouvements sympathiques aux masses; il tenait de M. Thiers pour la finesse, pour l'habileté; mais il eût été moins diffus, moins embarrassé de conclure, il comptait passer brusquement au pouvoir sans s'être engagé par des doctrines d'abord nécessaires à un homme d'opposition, et qui plus tard gênent l'homme d'État.

Marcas avait appris tout ce qu'un véritable homme d'État doit savoir; aussi son étonnement fut-il excessif quand il eut occasion de vérifier la profonde ignorance des

gens parvenus en France aux affaires publiques. Si chez lui la vocation lui avait conseillé l'étude, la nature s'était montrée prodigue, elle lui avait accordé tout ce qui ne peut s'acquérir : une pénétration vive, l'empire sur soi-même, la dextérité de l'esprit, la rapidité du jugement, la décision, et ce qui est le génie de ces hommes, la fertilité des moyens.

Quand il se crut suffisamment armé, Marcas trouva la France en proie aux divisions intestines nées du triomphe de la branche d'Orléans sur la branche aînée. Évidemment le terrain des luttes politiques est changé. La guerre civile ne peut plus durer longtemps, elle ne se fera plus dans les provinces. En France, il n'y aura plus qu'un combat de courte durée, au siége même du gouvernement, et qui terminera la guerre morale que des intelli-

gences d'élite auront faite auparavant. Cet état de choses durera tant que la France aura son singulier gouvernement, qui n'a d'analogie avec celui d'aucun pays, car il n'y a pas plus de parité entre le gouvernement anglais et le nôtre qu'entre les deux territoires. La place de Marcas était donc dans la presse politique. Pauvre et ne pouvant se faire élire, il devait se manifester subitement. Il se résolut au sacrifice le plus coûteux pour un homme supérieur, à se subordonner à quelque député riche et ambitieux pour lequel il travailla. Nouveau Bonaparte, il chercha son Barras; Colbert espérait trouver Mazarin. Il rendit des services immenses; il les rendit, là-dessus il ne se drapait point, il ne se faisait pas grand, il ne criait point à l'ingratitude, il les rendit dans l'espoir que cet homme le mettrait en position d'être élu député:

Marcas ne souhaitait pas autre chose que le prêt nécessaire à l'acquisition d'une maison à Paris, afin de satisfaire aux exigences de la loi. Richard ne voulait que son cheval.

En trois ans, Marcas créa une des cinquante prétendues capacités politiques, qui sont les raquettes avec lesquelles deux mains sournoises se renvoient les portefeuilles, absolument comme un directeur de marionnettes heurte l'un contre l'autre le commissaire et polichinelle dans son théâtre en plein vent, en espérant toujours faire sa recette. Cet homme n'existe que par Marcas; mais il a précisément assez d'esprit pour apprécier la valeur de son teinturier, pour savoir que Marcas, une fois arrivé, resterait comme un homme nécessaire; tandis que lui serait déporté dans les colonies du Luxembourg. Il réso-

lut donc de mettre des obstacles invincibles à l'avancement de son directeur, et cacha cette pensée sous les formules d'un dévouement absolu. Comme tous les hommes petits, il sut dissimuler à merveille; puis il gagna du champ dans la carrière de l'ingratitude : il devait tuer Marcas pour n'être pas tué par lui. Ces deux hommes, si unis en apparence, se haïrent dès que l'un eut une fois trompé l'autre. L'homme d'État fit partie d'un ministère. Marcas demeura dans l'opposition pour empêcher qu'on n'attaquât son ministre, à qui, par un tour de force, il fit obtenir les éloges de l'opposition. Pour se dispenser de récompenser son lieutenant, l'homme d'État objecta l'impossibilité de placer brusquement et sans d'habiles ménagements un homme de l'opposition. Marcas avait compté sur une place pour obtenir par un mariage

l'éligibilité tant désirée. Il avait trente-deux ans, il prévoyait la dissolution de la chambre. Après avoir pris le ministre en flagrant délit de mauvaise foi, il le renversa, ou du moins contribua beaucoup à sa chute, et le roula dans la fange.

Tout ministre tombé doit pour revenir au pouvoir se montrer redoutable; cet homme, que la faconde royale avait enivré, qui s'était cru ministre pour longtemps, reconnut ses torts. En les avouant, il rendit un léger service d'argent à Marcas, qui s'était endetté pendant cette lutte. Il soutint le journal auquel travaillait Marcas, et lui en fit donner la direction. Tout en le méprisant, Marcas, qui recevait en quelque sorte des arrhes, consentit à paraître faire cause commune avec le ministre tombé. Sans démasquer encore toutes les batteries de sa supériorité, Marcas s'avança

plus que la première fois, il montra la moitié de son savoir-faire; le ministère dura cent quatre-vingts jours, il fut dévoré. Marcas, mis en rapport avec quelques députés, les avait maniés comme pâte, en laissant chez tous une haute idée de ses talents. Son mannequin fit de nouveau partie d'un ministère, et le journal devint ministériel. Le ministre réunit ce journal à un autre uniquement pour annuler Marcas, qui, dans cette fusion, dut céder la place à un concurrent riche et insolent, dont le nom était connu et qui avait déjà le pied à l'étrier. Marcas retomba dans la plus profonde misère : son altier protégé savait bien en quel abîme il le plongeait. Où aller ? Les journaux ministériels, avertis sous main, ne voulaient pas de lui. Les journaux de l'opposition répugnaient à l'admettre dans leurs comptoirs. Marcas

ne pouvait passer ni chez les républicains ni chez les légitimistes , deux partis dont le triomphe est le renversement de la chose actuelle. Les ambitieux aiment l'actualité, nous dit-il en souriant. Il vécut de quelques articles relatifs à des entreprises commerciales. Il travailla dans une des encyclopédies que la spéculation et non la science a tenté de produire. Enfin, il se fonda un journal qui ne devait vivre que deux ans, mais qui rechercha la rédaction de Marcas; dès lors, il renoua connaissance avec les ennemis du ministre, il put entrer dans le partie qui voulait la chute du ministère ; et une fois que son pic put jouer, l'administration fut renversée.

Le journal de Marcas était mort depuis six mois, il n'avait pu trouver de place nulle part. On le faisait passer pour un homme dangereux. La calomnie mordait

sur lui : il venait de tuer une immense opération financière et industrielle par quelques articles et par un pamphlet. On le savait l'organe d'un banquier qui, disait-on, l'avait richement payé, et de qui sans doute il attendait quelques complaisances en retour de son dévouement. Dégoûté des hommes et des choses, lassé par une lutte de cinq années, Marcas, regardé plutôt comme un *condottiere* que comme un grand capitaine, accablé par la nécessité de gagner du pain qui l'empêchait de gagner du terrain, désolé de l'influence des écus sur la pensée, en proie à la plus profonde misère, s'était retiré dans sa mansarde, en gagnant trente sous par jour, la somme strictement nécessaire à ses besoins. La méditation avait étendu comme des déserts autour de lui. Il lisait les journaux pour être au courant des événements. Pozzo di Borgo

fut ainsi pendant quelque temps. Sans doute Marcas méditait le plan d'une attaque sérieuse, il s'habituait peut-être à la dissimulation et se punissait de ses fautes par un silence pythagorique. Il ne nous donna pas les raisons de sa conduite.

Il est impossible de vous raconter les scènes de haute comédie qui sont cachées sous cette synthèse algébrique de sa vie : les factions inutiles faites aux pieds de la fortune qui s'envolait, les longues chasses à travers les broussailles parisiennes, les courses du solliciteur haletant, les tentatives essayées sur des imbéciles, les projets élevés qui avortaient par l'influence d'une femme inepte, les conférences avec des boutiquiers qui voulaient que leurs fonds leur rapportassent et des loges, et la pairie, et de gros intérêts ; les espoirs arrivés au faîte, et qui tombaient à fond sur des brisants;

les merveilles opérées dans le rapprochement d'intérêts contraires et qui se séparent après avoir bien marché pendant une semaine; les déplaisirs mille fois répétés de voir un sot décoré de la Légion-d'Honneur, et ignorant comme un commis, préféré à l'homme de talent; puis ce que Marcas appelait les stratagèmes de la bêtise : on frappe sur un homme, il paraît convaincu, il hoche la tête, tout va s'arranger; le lendemain, cette gomme élastique, un moment comprimée, a repris pendant la nuit sa consistance, elle s'est même gonflée, et tout est à recommencer; vous retravaillez jusqu'à ce que vous ayez reconnu que vous n'avez pas affaire à un homme, mais à du mastic qui se sèche au soleil.

Ces mille déconvenues, ces immenses pertes de force humaine versée sur des points stériles, la difficulté d'opérer le bien,

l'incroyable facilité de faire le mal; deux grandes parties jouées, deux fois gagnées, deux fois perdues; la haine d'un homme d'État, tête de bois à masque peint, à fausse chevelure, mais en qui l'on croyait : toutes ces grandes et ces petites choses avaient non pas découragé, mais abattu momentanément Marcas. Dans les jours où l'argent était entré chez lui, ses mains ne l'avaient pas retenu, il s'était donné le céleste plaisir de tout envoyer à sa famille, à ses sœurs, à ses frères, à son vieux père. Lui, semblable à Napoléon tombé, n'avait besoin que de trente sous par jour, et tout homme d'énergie peut toujours gagner trente sous dans sa journée à Paris.

Quand Marcas nous eut achevé le récit de sa vie et qui fut entremêlé de réflexions, coupé de maximes et d'observations qui dénotaient le grand politique, il suffit de quel-

ques interrogations, de quelques réponses mutuelles sur la marche des choses en France et en Europe, pour qu'il nous fût démontré que Marcas était un véritable homme d'État, car les hommes peuvent être promptement et facilement jugés dès qu'ils consentent à venir sur le terrain des difficultés : il y a pour les hommes supérieurs des *Shibolet*, et nous étions de la tribu des lévites modernes, sans être encore dans le Temple. Comme je vous l'ai dit, notre vie frivole couvrait les desseins que Juste a exécutés pour sa part et ceux que je vais mettre à fin.

Après nos propos échangés, nous sortîmes tous les trois et nous allâmes, en attendant l'heure du dîner, nous promener, malgré le froid, dans le jardin du Luxembourg. Pendant cette promenade, l'entretien, toujours grave, embrassa les points doulou-

reux de la situation politique. Chacun de nous y apporta sa phrase, son observation ou son mot, sa plaisanterie ou sa maxime. Il n'était plus exclusivement question de la vie à proportions colossales que venait de nous peindre Marcas, le soldat des luttes politiques. Ce fut, non plus l'horrible monologue du navigateur échoué dans la mansarde de l'hôtel Corneille, mais un dialogue où deux jeunes gens instruits, ayant jugé leur époque, cherchaient sous la conduite d'un homme de talent à éclairer leur propre avenir.

— Pourquoi, lui demanda Juste, n'avez-vous pas attendu patiemment une occasion, n'avez-vous pas imité le seul homme qui ait su se produire depuis la révolution de Juillet en se tenant toujours au-dessus du flot?

— Ne vous ai-je pas dit que nous ne connaissons pas toutes les racines du hasard?

Carrel était dans une position identique à celle de cet orateur. Ce sombre jeune homme, cet esprit amer portait tout un gouvernement dans sa tête ; celui dont vous me parlez n'a que l'idée de monter en croupe derrière chaque événement ; des deux, Carrel était l'homme fort ; eh bien, l'un devient ministre, Carrel reste journaliste : l'homme incomplet mais subtil existe, Carrel meurt. Je vous ferai observer que cet homme a mis quinze ans à faire son chemin et n'a fait encore que du chemin ; il peut être pris et broyé entre deux charrettes sur la grande route. Il n'a pas de maison, il n'a pas comme Metternich le palais de la faveur, ou comme Villèle le toit protecteur d'une majorité compacte. Je ne crois pas que dans dix ans la forme actuelle subsiste. Ainsi en me supposant un si triste bonheur, je ne suis plus à temps, car pour ne pas être balayé dans

le mouvement que je prévois, je devrais avoir déjà compris une position supérieure.

— Quel mouvement? dit Juste.

— Août 1830, répondit Marcas d'un ton solennel en étendant la main vers Paris, Août fait par la jeunesse qui a lié la javelle, fait par l'intelligence qui avait mûri la moisson, a oublié la part de la jeunesse et de l'intelligence. La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur. La jeunesse n'a pas d'issue en France, elle y amasse une avalanche de capacités méconnues, d'ambitions légitimes et inquiètes, elle se marie peu, les familles ne savent que faire de leurs enfants; quel sera le bruit qui ébranlera ces masses, je ne sais; mais elles se précipiteront dans l'état de choses actuel et le bouleverseront. Il est des lois de fluctuation qui régissent les gé-

nérations, et que l'empire romain avait méconnues quand les barbares arrivèrent. Aujourd'hui, les barbares sont des intelligences. Ces lois du trop plein agissent en ce moment lentement, sourdement au milieu de nous. Le gouvernement est le grand coupable, il méconnaît les deux puissances auxquelles il doit tout, il s'est laissé lier les mains par les absurdités du contrat, il est tout préparé comme une victime. Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre étaient et sont avides de jeunesse intelligente. En France, la jeunesse est condamnée par la légalité nouvelle, par les conditions mauvaises du principe électif, par les vices de la constitution ministérielle. En examinant la composition de la chambre élective, vous n'y trouvez point de député de trente ans : la jeunesse de Richelieu et celle de Mazarin, la jeunesse de Turenne et celle de Colbert, la jeunesse

de Pitt et celle Saint-Just, celle de Napoléon et celle du prince de Metternich n'y trouveraient point de place. Burke, Shéridan, Fox ne pourraient s'y asseoir. On aurait pu mettre la majorité politique à vingt et un ans et dégrever l'éligibilité de toute espèce de condition, les départements n'auraient élu que les députés actuels, des gens sans aucun talent politique, incapables de parler sans estropier la grammaire, et parmi lesquels, en dix ans, il s'est à peine rencontré un homme d'État. On devine les motifs d'une circonstance à venir, mais on ne peut pas prévoir la circonstance elle-même. En ce moment, on pousse la jeunesse entière à se faire républicaine, parce qu'elle voudra voir dans la république son émancipation. Elle se souviendra des jeunes représentants du peuple et des jeunes généraux!

L'imprudence du gouvernement n'est comparable qu'à son avarice.

Cette journée eut du retentissement dans notre existence, Marcas nous affermit dans nos résolutions de quitter la France, où les supériorités jeunes, pleines d'activité, se trouvent écrasées sous le poids des médiocrités parvenues, envieuses et insatiables. Nous dînâmes ensemble rue de la Harpe. De nous à lui, désormais, il y eut la plus respectueuse affection; de lui sur nous, la protection la plus active dans la sphère des idées. Cet homme savait tout, il avait tout approfondi. Il étudia pour nous le globe politique et chercha le pays où les chances étaient à la fois les plus nombreuses et les plus favorables à la réussite de nos plans. Il nous marquait les points vers lesquels devaient tendre nos études; il nous fit hâter, en nous expliquant la valeur du

temps, en nous faisant comprendre que l'émigration aurait lieu, que son effet serait d'enlever à la France la crême de son énergie, de ses jeunes esprits, que ces intelligences nécessairement habiles choisiraient les meilleures places, et qu'il s'agissait d'y arriver les premiers. Nous veillâmes dès lors assez souvent à la lueur d'une lampe. Ce généreux maître nous écrivit quelques mémoires, deux pour Juste et trois pour moi, qui sont d'admirables instructions, de ces renseignements que l'expérience peut seule donner, de ces jalons que le génie seul sait planter. Il y a dans ces pages parfumées de tabac, pleines de caractères d'une cacographie presque hiéroglyphique, des indications de fortune, des prédictions à coup sûr. Il s'y trouve des présomptions sur certains points de l'Amérique et de l'Asie, qui, depuis et

avant que Juste et moi nous ayons pu partir, se sont réalisées.

Marcas était, comme nous d'ailleurs, arrivé à la plus complète misère; il gagnait bien sa vie journalière, mais il n'avait ni linge, ni habits, ni chaussure. Il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était, il avait rêvé le luxe en rêvant l'exercice du pouvoir. Aussi ne se reconnaissait-il pas pour le Marcas vrai. Sa forme, il l'abandonnait au caprice de la vie réelle. Il vivait par le souffle de son ambition, il rêvait la vengeance et se gourmandait lui-même de s'adonner à un sentiment si creux. Le véritable homme d'État doit être surtout indifférent aux passions vulgaires; il doit, comme le savant, ne se passionner que pour les choses de sa science. Ce fut dans ces jours de misère que Marcas nous parut grand et même terrible; il y avait quelque

chose d'effrayant dans son regard qui contemplait un monde de plus que celui qui frappe les yeux des hommes ordinaires. Il était pour nous un sujet d'étude et d'étonnement, car la jeunesse (qui de nous ne l'a pas éprouvé?), la jeunesse ressent un vif besoin d'admiration; elle aime à s'attacher, elle est naturellement portée à se subordonner aux hommes qu'elle croit supérieurs, comme elle se dévoue aux grandes choses. Notre étonnement était surtout excité par son indifférence en fait de sentiment : la femme n'avait jamais troublé sa vie. Quand nous parlâmes de cet éternel sujet de conversation entre Français, il nous dit simplement : — Les robes coûtent trop cher ! Il vit le regard que Juste et moi nous avions échangé, et il reprit alors : — Oui, trop cher. La femme qu'on achète, et c'est la moins coûteuse, veut beaucoup

d'argent ; celle qui se donne prend tout notre temps! La femme éteint toute activité, toute ambition; Napoléon l'avait réduite à ce qu'elle doit être. Sous ce rapport, il a été grand, il n'a pas donné dans les ruineuses fantaisies de Louis XIV et de Louis XV ; mais il a néanmoins aimé secrètement.

Nous découvrîmes que semblable à Pitt, qui s'était donné l'Angleterre pour femme, Marcas portait la France dans son cœur; il en était idolâtre, il n'y avait pas une seule de ses pensées qui ne fût pour le pays. Sa rage de tenir dans ses mains le remède au mal dont la vivacité l'attristait, et de ne pouvoir l'appliquer, le rongeait incessamment ; mais cette rage était encore augmentée par l'état d'infériorité de la France vis-à-vis de la Russie et de l'Angleterre. La France au troisième rang ! Ce cri revenait toujours dans ses conversa-

tions. La maladie intestine du pays avait passé dans ses entrailles. Il qualifiait de taquineries de portier les luttes de la cour avec la chambre, et que révélaient tant de changements, tant d'agitations incessantes, qui nuisent à la prospérité du pays :

— On nous donne la paix en escomptant l'avenir, disait-il.

Un soir, Juste et moi, nous étions occupés et plongés dans le plus profond silence. Marcas s'était relevé pour travailler à ses copies, car il avait refusé nos services malgré nos plus vives instances. Nous nous étions offerts à copier chacun à tour de rôle sa tâche, afin qu'il n'eût à faire que le tiers de son insipide travail, il s'était fâché, nous n'avions plus insisté. Nous entendîmes un bruit de bottes fines dans notre corridor, et nous dressâmes la tête en nous regardant. On frappe à la porte de Marcas, qui laissait

toujours la clef à la serrure. Nous entendons dire à notre grand homme : Entrez ! puis : — Vous ici, monsieur?

— Moi-même, répondit l'ancien ministre, le Dioclétien du martyr inconnu.

Notre voisin et lui se parlèrent pendant quelque temps à voix basse. Tout à coup, Marcas dont la voix s'était fait entendre rarement, comme il arrive dans une conférence où le demandeur commence par exposer les faits, éclata soudain à une proposition qui nous fut inconnue.

— Vous vous moqueriez de moi, dit-il, si je vous croyais. Les jésuites ont passé, mais le jésuitisme est éternel. Vous n'avez de bonne foi ni dans votre machiavélisme ni dans votre générosité. Vous savez compter, vous ; mais on ne sait sur quoi compter avec vous. Votre cour est composée de chouettes qui ont peur de la lumière, de

vieillards qui tremblent devant la jeunesse ou qui ne s'en inquiètent pas. Le gouvernement se modèle sur la cour. Vous avez été chercher les restes de l'empire, comme la la restauration avait enrôlé les voltigeurs de Louis XIV. On a pris jusqu'à présent les reculades de la peur et de la lâcheté pour les manœuvres de l'habileté ; mais les dangers viendront, et la jeunesse surgira comme en 1790. Elle a fait les belles choses de ce temps-là. En ce moment, vous changez de ministres comme un malade change de place dans son lit, ces oscillations révèlent la décrépitude de votre gouvernement. Vous avez un système de filouterie politique qui sera retourné contre vous, car la France se lassera de ces escobarderies. Elle ne vous dira pas qu'elle est lasse, jamais on ne sait comment on périt, le pourquoi est la tâche de l'historien ; mais vous

périrez certes pour ne pas avoir demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, ses dévouements et son ardeur ; pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne pas les avoir triés avec amour dans cette belle génération, pour avoir choisi en toute chose la médiocrité. Vous venez me demander mon appui, mais vous appartenez à cette masse décrépite que l'intérêt rend hideuse, qui tremble, qui se recroqueville et qui veut rapetisser la France parce qu'elle se rapetisse. Ma forte nature, mes idées seraient pour vous l'équivalent d'un poison, vous m'avez joué deux fois, deux fois je vous ai renversé, vous le savez. Nous unir pour la troisième fois, ce doit être quelque chose de sérieux. Je me tuerais si je me laissais duper, car je désespérerais de moi-même : le coupable ne serait pas vous, mais moi.

Nous entendîmes alors les paroles les plus humbles, l'adjuration la plus chaude de ne pas priver le pays de talents supérieurs. On parla de patrie, Marcas fit un ouh! ouh! significatif, il se moquait de son prétendu patron. L'homme d'État devint plus explicite, il reconnut la supériorité de son ancien conseiller, il s'engageait à le mettre en mesure de demeurer dans l'administration, de devenir député; puis il lui proposa une place éminente, en lui disant que désormais, lui, le ministre, se subordonnerait à celui dont il ne pouvait plus qu'être le lieutenant. Il était dans la nouvelle combinaison ministérielle, et ne voulait pas revenir au pouvoir sans que Marcas eût une place convenable à son mérite; il avait parlé de cette condition, Marcas avait été compris comme une nécessité.

Marcas refusa.

— Je n'ai jamais été à même de tenir mes engagements, voici une occasion d'être fidèle à mes promesses, et vous la manquez.

Marcas ne répondit pas à cette dernière phrase. Les bottes firent leur bruit dans le corridor, et le bruit se dirigea vers l'escalier.

— Marcas ! Marcas ! criâmes-nous tous deux en nous précipitant dans sa chambre, pourquoi refuser ! Il était de bonne foi. Ses conditions sont honorables. D'ailleurs, vous verrez les ministres.

En un clin d'œil nous dîmes cent raisons à Marcas, l'accent du futur ministre était vrai, sans le voir nous avions jugé qu'il ne mentait pas.

— Je suis sans habit, nous répondit Marcas.

— Comptez sur nous, lui dit Juste en me regardant.

Marcas eut le courage de se fier à nous, un éclair jaillit de ses yeux, il passa la main dans ses cheveux, se découvrit le front par un de ces gestes qui révèlent une croyance au bonheur, et quand il eut pour ainsi dire dévoilé sa face, nous aperçûmes un homme qui nous était parfaitement inconnu : Marcas sublime, Marcas au pouvoir, l'esprit dans son élément, l'oiseau rendu à l'air, le poisson revenu dans l'eau, le cheval galopant dans son steppe. Ce fut passager, le front se rembrunit, il eut comme une vision de sa destinée. Le Doute boiteux suivit de près l'Espérance aux blanches ailes. Nous le laissâmes.

— Ah ! çà, dis-je au docteur nous avons promis, mais comment faire?

— Pensons-y en nous endormant, me

répondit Juste, et demain matin, nous nous communiquerons nos idées.

Le lendemain matin nous allâmes faire un tour au Luxembourg.

Nous avions eu le temps de songer à l'événement de la veille et nous étions aussi surpris l'un que l'autre du peu d'entregent de Marcas dans les petites misères de la vie, lui que rien n'embarrassait dans la solution des problèmes les plus élevés de la politique rationelle ou de la politique matérielle. Mais ces natures élevées sont toutes susceptibles de se heurter à des grains de sable, de rater les plus belles entreprises faute de mille francs. C'est l'histoire de Napoléon qui, manquant de bottes, n'a pas été aux Indes.

— Qu'as-tu trouvé? me dit Juste.

— Eh bien, j'ai le moyen d'avoir à crédit un habillement complet.

— Chez qui.

— Chez Humann.

— Comment?

— Humann, mon cher, ne va jamais chez ses pratiques, les pratiques vont chez lui, en sorte qu'il ne sait pas si je suis riche; il sait seulement que je suis élégant et porte bien les habits qu'il me fait; je vais lui dire qu'il m'est tombé de la province un oncle dont l'indifférence en matière d'habillement me fait un tort infini dans les meilleures sociétés où je cherche à me marier : il ne serait pas Humann s'il envoyait sa facture avant trois mois.

Le docteur trouva cette idée excellente dans un vaudeville, mais détestable dans la réalité de la vie, et il douta du succès. Mais, je vous le jure, Humann habilla Marcas, et, en artiste qu'il est, il sut l'habiller

comme un homme politique doit être habillé.

Juste offrit deux cents francs en or à Marcas, le produit de deux montres achetées à crédit et engagées au Mont-de-Piété. Moi je n'avais rien dit de six chemises, de tout ce qui était nécessaire en fait de linge, et qui ne me coûta que le plaisir de les demander à la première demoiselle d'une lingère, avec qui j'avais *musardé* pendant le carnaval. Marcas accepta tout sans nous remercier plus qu'il ne le devait. Il s'enquit seulement des moyens par lesquels nous nous étions mis en possession de ces richesses, et nous le fîmes rire pour la dernière fois. Nous regardions notre Marcas, comme des armateurs qui ont épuisé tout leur crédit et toutes leurs ressources pour équiper un bâtiment, doivent le regarder mettant à la voile.

Ici, Charles se tut, il parut oppressé par ses souvenirs.

— Eh bien, lui cria-t-on, qu'est-il arrivé?

— Je vais vous le dire en deux mots, car ce n'est pas un roman, mais une histoire. Nous ne vîmes plus Marcas : le ministère dura trois mois, il périt après la session. Marcas nous revint sans un sou, épuisé de travail. Il avait sondé le cratère du pouvoir, il en revenait avec un commencement de fièvre nerveuse. La maladie fit des progrès rapides, nous le soignâmes. Juste, au début, amena le médecin en chef de l'hôpital où il était entré comme interne. Moi qui habitais alors la chambre tout seul, je fus la plus attentive des garde-malades ; mais les soins, mais la science, tout fut inutile. Dans le mois de janvier 1838, Marcas sentit lui-même qu'il n'avait plus que quel-

ques jours à vivre. L'homme d'Etat à qui pendant six mois il avait servi d'âme ne vint pas le voir, n'envoya même pas savoir de ses nouvelles. Marcas nous manifesta le plus profond mépris pour le gouvernement : il nous parut douter des destinées de la France, et ce doute avait causé sa maladie. Il avait cru voir la trahison au cœur du pouvoir, non pas une trahison palpable, saisissable, résultant de faits, mais une trahison produite par un système, par une sujétion des intérêts nationaux à un égoïsme. Il suffisait de sa croyance en l'abaissement du pays pour que la maladie s'aggravât. J'ai été témoin des propositions qui lui furent faites par un des chefs du système opposé qu'il avait combattu. Sa haine pour ceux qu'il avait tenté de servir était si violente, qu'il eût consenti joyeusement à entrer dans la coalition qui commençait à se

former entre des ambitieux chez lesquels il existait au moins une idée, celle de secouer le joug de la cour. Mais Marcas répondit au négociateur le mot de l'Hôtel-de-Ville : « Il est trop tard ! »

Il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Juste et moi nous eûmes bien de la peine à lui éviter la honte du char des pauvres, et nous suivîmes, tous deux, seuls, le corbillard de Z. Marcas, qui fut jeté dans la fosse commune au cimetière de Montparnasse.

Nous nous regardâmes tous tristement en écoutant ce récit, le dernier de ceux que nous fit Charles Rabourdin, la veille du jour où il s'embarqua sur un brick, au Havre, pour l'île de Java. Nous connaissions plus d'un Marcas, plus d'une victime de ce dévouement politique, récompensé par la trahison ou par l'oubli.

H. DE BALZAC.

ISABELLE

Madame la duchesse de Lostanges! annonça un domestique à la porte d'un tout petit salon; la femme qui l'occupait se leva vivement. Il y avait une grande dissem-

blance entre la *visitante* et la *visitée*. L'une était vieille, contrefaite, flétrie; l'autre était jeune, brillante de grâces et de santé : pourtant toutes deux semblaient émues, et il y eut un long moment de silence après les compliments d'usage. Enfin la duchesse parla la première.

— Madame, dit-elle, vous devez être étonnée de me voir; mon billet de ce matin, tout en vous annonçant ma visite, ne vous en aura pas révélé le but. Daignez me prêter un instant d'attention, et surtout pardonnez-moi le mal que je vais vous faire. Je ne vous ai jamais rencontrée, néanmoins je vous connais beaucoup; je sais combien votre âme est noble et grande, je sais qu'au milieu des séductions vous avez résisté à toutes : à toutes, excepté à une seule. Ne rougissez pas, la mère d'Edmond peut-elle vous en vouloir d'avoir distingué son fils?

C'est une faute aux yeux des autres; aux miens, c'est un charme de plus. Je l'aime tant, mon fils, que je comprends combien vous l'aimez. Pauvre jeune femme, vous l'aimez ! N'est-ce pas que je suis bien cruelle de venir vous demander le sacrifice de cet amour? Oh! pourquoi n'êtes-vous pas libre? Avec quel bonheur je vous nommerais ma fille, vous qui lui avez donné tant de joies, vous qu'il a choisie, chère madame de Change, chère Isabelle ! Levez-vous, ne me regardez point ainsi, vous m'effrayez.

La duchesse passa son bras autour de la taille de madame de Change, elle l'appuya sur son fauteuil ; Isabelle ne fit aucun mouvement, elle essaya de parler.

— Mon Dieu, madame, que me voulez-vous? Ne me faites point attendre, ou je n'aurai plus la force de vous écouter.

— Et moi, je n'aurai plus celle de vous

torturer; à présent que je vous ai vue si malheureuse, il me faut mon cœur de mère pour m'en donner le courage. Encore une fois, pardon! Pardon surtout de mon brusque début ! Je vous ai paru bien dure, je ne suis que franche ; j'ai toute confiance en votre générosité : allons, remettez-vous, écoutez-moi. La position d'Edmond, la mienne, vous sont connues. Son père suivit le torrent de la révolution ; il expia cette erreur par dix années d'exil, et mourut presque dans la misère sur le sol étranger. Mais la cour se souvient du hardi gentilhomme qui lui résista à l'assemblée des notables. Ni mon fils ni moi n'obtenons rien d'elle, à peine avons-nous de quoi vivre ; le duc de Lostanges ne soutient à peu près son rang qu'à l'aide de la plus stricte économie. Il se présente un moyen de sortir de cette position pénible ; ce moyen, c'est un riche

mariage, c'est un mariage de faveur : s'il se fait, Edmond peut prétendre à tout ; une vaste carrière s'ouvre devant lui : ses talents enfouis dans sa disgrâce se révèlent aux yeux de tous...

—Eh! madame, que m'importe ce mariage? Pourquoi venir me l'annoncer ainsi? Le duc vous en a-t-il chargée? a-t-il craint mes larmes, qu'il ait trahi le secret de ma vie? ou bien tient-il si peu à moi, qu'il ne me juge pas digne d'une dernière marque d'égards?

— Lui, Edmond! il ignore ma démarche; et si je suis venue à vous, c'est comme à ma seule espérance. Il refuse, il ne veut pas d'une fortune qui l'éloignerait de vous; il a respecté votre nom, jamais il n'est sorti de sa bouche.

Madame de Change n'écoutait plus. Ivre

de joie et de reconnaissance, elle baisa la main de la duchesse :

—Il a refusé, mon Edmond, il a refusé pour moi! Oh! répétez-le! Oh! que je vous remercie! J'en étais bien sûre qu'il ne m'abandonnerait pas, mon noble ami! Mon Dieu, et comment payer ce moment?

Madame de Lostanges n'arrêta pas cette joie; elle la laissa s'épancher, et ne la partagea pas. Son coup d'œil triste et froid pénétra Isabelle jusqu'au fond de l'âme; elle n'osa le supporter.

— Hé bien, reprit-elle, madame la duchesse, que puis-je faire? Edmond ne veut pas se marier, il est son maître, il est libre...

— Je croyais que vous l'aimiez davantage, interrompit la mère; je croyais que votre passion d'amante pouvait se placer à côté de mon dévouement maternel. Puisque

vous ne me comprenez pas, je vous avais mal jugée; je n'ai plus rien à faire ici : vous n'êtes qu'une femme ordinaire, l'avenir de mon fils est perdu ! Adieu !

—Oh ! madame, madame, par pitié, un mot encore ! Vous veniez me demander de renoncer à lui, vous dites que c'est pour son avenir : quand j'y consentirais, le voudrait-il? Croyez-vous qu'il me quitte au premier mot, et qu'il me suffise de lui dire : Va-t'en !

—Non, il ne vous quittera pas. Mais vous, ne pouvez-vous pas le quitter?

— Moi, oh! jamais.

— Quoi ! pas même pour son bonheur?

— Pour son bonheur ! le quitter, non ; mais je puis mourir.

—Mourir! oh! vous avez une terrible imagination ! Mourir à votre âge, quand l'avenir vous reste ! Croyez-moi, ne déses-

pérez pas de l'avenir que lorsque vous serez vieille : jusque-là, c'est le dieu des femmes; il leur rend tout ce que le passé leur a pris. Voulez-vous devenir ma fille chérie, la sœur d'Edmond ? le voulez-vous ?

— Madame, vous êtes femme, vous êtes mère ; si on venait vous dire que votre fils, qui vous est si cher, il faut le donner à une autre ; qu'il ne sera plus votre enfant, mais celui d'une autre ; qu'il ne vous aimera plus, qu'il en aimera une autre, vous prendriez votre Edmond dans vos bras, et vous défieriez l'univers de venir l'en arracher. Pourtant, après il vous resterait une fille que vous adorez ; vous seriez toujours la duchesse de Lostanges, considérée, respectée de tous, entourée d'amis et de flatteurs. Cet Edmond, c'est Dieu qui vous l'a envoyé ; vous l'avez accepté, vous ne l'avez pas choisi... Moi, savez-vous ce que je

lui ai sacrifié? Pour lui, j'ai consenti à m'entendre nommer infâme; pour lui, j'ai laissé salir le nom de mon mari qu'il m'avait remis sans tache, et que je lui rendrai souillé; pour lui, j'ai rougi devant ma famille : bien plus, devant ma conscience! Le jour où je l'ai vu pour la première fois, j'ai dit : il sera mon maître; il l'est devenu. J'ai oublié tout ce que j'avais connu avant lui, j'ai versé plus de larmes qu'il ne m'a donné de baisers; lorsque cet amour, qui est ma plus belle parure, cet amour qui me couvre à mes yeux, à ceux du monde, me sera enlevé, je paraîtrai telle que je suis réellement, une pauvre femme déshonorée, avilie, sans force, sans vertus, sans soutien. Enfin, madame, j'ai trompé pour mon Edmond; j'ai trompé! c'est un crime, n'est-ce pas? ce crime nous attache l'un à l'autre, nous ne serons pas séparés; je ne donnerais

pas un de ses cheveux pour toutes les fortunes du globe : allez, laissez-moi ; vous n'obtiendrez rien, je ne veux pas...

—Mon Dieu, que cette femme est aveugle ! s'écria la duchesse en joignant ses mains : vous aimez mon fils comme une folle, il vous aime de même aujourd'hui; il refuse la plus belle position, c'est tout simple : dans quelques années, dans quelques mois peut-être, il s'en repentira, il se détachera de vous, il vous rejettera, il viendra vous accabler de reproches ; et que répondrez-vous à ces mots : Vous avez brisé mon existence ! Sans vous, je serais riche, je serais à ma place?

—Oh ! jamais il ne dira cela ; jamais, madame.

—Il le dira, il le pensera du moins. Alors plus de repos ni pour vous ni pour lui, vous vous séparerez emportant le remords

et la haine. Cet amant, à qui vous vouliez donner toute votre vie, deviendra votre ennemi : avez-vous vu beaucoup de liaisons comme la vôtre finir autrement?

La comtesse ne répondit pas : elle écoutait les yeux fixés, les mains en avant, comme pour repousser une horrible vision ; madame de Lostanges se rapprocha d'elle, et continua en lui caressant le front.

— Au lieu de cela, vous serez pour lui une affection unique... comme moi. Si l'homme n'a qu'une mère, il ne trouve aussi, je crois, qu'une fois en sa vie un amour comme le vôtre.

— O mon Dieu, s'écria la jeune femme en se levant tout à coup, mon Dieu, donne-moi de la force!...

Ses regards se portèrent vers le ciel, puis ils se reposèrent sur tous les meubles de l'appartement, ils parcoururent jusqu'aux

moindres détails ; une larme coula sur sa joue, ses lèvres s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois; enfin, elle parla si lentement et si bas qu'on l'entendait à peine.

— Je consens à tout, madame, son bonheur a toujours été mon unique bien ; je briserai son cœur, je le détacherai de moi, je le conduirai à l'autel, après je serai libre, n'est-ce pas? Mais si vous tenez à l'attachement de votre fils, tâchez qu'il n'apprenne jamais ce qui vient de se passer, car il ne vous le pardonnerait pas. Maintenant laissez-moi, je veux être seule; faites en sorte qu'Edmond ne vienne pas aujourd'hui, j'ai besoin de retraite : adieu, madame la duchesse, — oh! si vous n'étiez pas sa mère!...

Madame de Change resta enfermée, comme elle l'avait annoncé, jusqu'au lendemain. Que fit-elle pendant ces longues

heures? personne ne le sut ; et Dieu me préserve de soulever le voile qui cacha tant de douleurs! Quand elle demanda ses chevaux en se levant, sa femme de chambre resta stupéfaite : une maladie ne l'eût pas changée davantage. Mais depuis ce moment elle ne démentit pas une seconde sa courageuse résolution. Elle fit des emplettes jusqu'au dîner : M. de Lostanges vint à son heure accoutumée, il ne la trouva pas ; c'était la première fois depuis quatre ans. Le soir, elle arriva au bal se soutenant à peine ; néanmoins sa parure était éblouissante, son sourire doux et gai comme celui d'une femme heureuse. Edmond s'approcha d'elle, il chercha en vain à son côté le bouquet qu'il lui avait envoyé, et pour la première fois aussi elle ne le portait point.

— Vous avez donc bien couru ce matin, madame? lui dit-il tout haut. — Isabelle,

où est notre bouquet? ajouta-t-il à voix basse.

— Je l'ai oublié sur ma toilette.

Et lui jetant cette réponse, elle se précipita vers la contredanse.

Le duc n'en pouvait croire ses oreilles; il était si accoutumé à une tendresse de tous les instants, à une délicatesse de sentiments qui ne négligeait rien, pour qui rien n'était perdu, qu'il s'était endormi au milieu du bonheur sans songer qu'il n'était point éternel. Une idée de jalousie traversa son imagination; il l'a chercha : elle dansait et riait, elle s'efforçait de plaire aux hommes qui l'entouraient; son sacrifice était entier, elle avait résolu de l'accomplir : je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage; il n'y a que les femmes passionnées pour avoir ce courage-là... Plusieurs jours se passèrent de la sorte. Ce furent d'abord des petites choses,

comme le bouquet. Souvent renouvelées, elles portèrent coup; il se plaignit, elle plaisanta. Les querelles se multiplièrent, les raccommodements devinrent moins tendres; jamais coquette fatiguée de son jouet ne le repoussa avec plus d'art.

Un soir, assise sur un canapé, elle recevait nonchalamment les hommages de quelques jeunes gens; Edmond jouait avec son éventail; elle le lui redemanda, il se baissa vers elle :

— Vous êtes bien belle aujourd'hui, Isabelle, et vous ne me regardez pas! Est-ce que ce n'est plus pour moi que vous êtes belle?

Cette voix aimée la fit tressaillir; cet éloge que dans ses jours de bonheur elle recueillait au fond de son âme, elle le repoussa.

— Je suis belle, répliqua-t-elle comme

étourdiment; mon cher duc, vous dites toujours la même chose.

— Isabelle, Isabelle, vous ne m'aimez plus !

Elle se leva, car aucune puissance ne l'eût empêchée de se trahir si elle fût demeurée davantage.

Pendant ce temps la duchesse ne perdait pas son plan de vue. La tristesse d'Edmond lui apprit que madame de Change avait tenu sa promesse; elle ne l'interrogea pas, mais elle montra qu'elle le devinait : ses manières étaient plus insinuantes, ses soins plus touchants. Elle lui adressait de ces mots que le soupçon accueille, puis elle lui montrait le sein de sa mère comme un refuge; ensuite les joies domestiques, l'amour d'une jeune fille que le monde n'a pas corrompue : pas un mot de richesse et d'honneur; elle connaissait assez son fils

pour savoir qu'il fallait lui entourer de fleurs les hochets de l'ambition, et non pas les dorer. Peu à peu le duc sortit moins seul; il consentit même à l'accompagner chez mademoiselle de Sery, dont il avait refusé la main. C'était beaucoup, sans doute; mais un mot, un regard de la comtesse eussent renversé cet échafaudage de projets.

Dans une grande fête, madame de Change se trouva près de sa jeune rivale; elles rougirent en se regardant. Bientôt le duc s'approcha : piqué de l'indifférence d'Isabelle, il essaya de ranimer sa passion par l'indifférence; après un froid salut, il ne s'occupa plus que de mademoiselle de Sery : toutes ses galanteries, toute son amabilité lui furent adressées; se tournant vers madame de Change, il lui dit :

— Quelle délicieuse personne! ne trouvez-vous pas, madame?

—Oui, répondit l'infortunée en prenant son lorgnon et fixant d'un air distrait la robe d'une femme ; oui, elle fera une belle duchesse.

Quoi ! pensa Edmond, pas un regret, pas la moindre émotion ; oh ! c'est fini, je l'ai perdue !

— Demain, ajouta-t-il, demain je veux vous parler ; soyez seule à trois heures, je le veux, j'en ai le droit. Si vous avez oublié, je m'en souviens encore ; et tout ceci doit finir bientôt, je l'espère, ou j'y succomberai.

Le lendemain, à trois heures, il arriva, lui, pâle et défait, les yeux caves, les lèvres décolorées ; elle, froide et belle, le visage animé et le maintien ferme. Depuis bien des jours elle prévoyait cette crise, et s'y était préparée. M. de Lostanges avait passé la nuit à arranger ce qu'il devait dire, à

composer ses phrases ; il se croyait sûr de lui : en l'apercevant, il ne se rappela qu'elle ; se jetant sur sa main, il la couvrit de pleurs :

—C'en est donc fait, Isabelle, je ne suis donc plus ton amant, tu m'as rejeté comme un importun, tu ne m'aimes plus ! Oh ! mon Dieu, j'en mourrai ! Rends-moi mon bonheur, rends-moi ma vie ! tu sais bien ce que je souffre ; mais tu n'as plus de cœur, tu n'as plus de pitié. Qui t'a changée ainsi, dis ? Que t'ai-je fait ? que veux-tu de moi ? Mais réponds un mot. Oh ! que ce soit toi qui parles, toi, et non cette femme qui me torture depuis deux mois. Toi !...

Edmond releva la tête.

—Quoi ! rien, s'écria-t-il. C'est vrai, tu ne m'aimes plus. Oh ! je ne le croyais pas, tu ne m'aimes plus... tu ne m'aimes plus !...

Elle sentit que le moment était décisif,

et, recueillant toutes ses forces, elle dit d'une voix émue :

— Non, je ne vous aime plus; reprenez votre liberté et soyez heureux, je vous rends vos serments.

Il répéta seulement après elle : Je vous rends vos serments, je ne vous aime plus ! Oh ! mon Dieu !

Et ses larmes tombèrent à torrent ; sa poitrine sembla se briser, il jeta des cris de désespoir à attendrir un marbre : Isabelle n'y résista pas.

— Tu le savais bien que je ne t'aimais plus, s'écria-t-elle, tu l'avais dit toi-même.

—Oh ! oui, mais tu ne l'avais pas dit encore, toi !

Il n'y eut point de promesse, point d'avenir qui pût l'empêcher de se précipiter dans ses bras ; ils délirèrent ensemble : ils ne parlaient pas, ils s'entendaient de nou-

veau rien que par cette étreinte passionnée.

Edmond n'avait plus de soupçons, Isabelle n'avait plus de courage.

Ces heures passèrent vite, et bientôt l'image de la duchesse apparut à sa victime; elle comprit qu'elle avait en un instant perdu des siècles de douleurs. Edmond voudrait une explication, quelles raisons lui donner? Et d'ailleurs n'avait-elle pas promis de se sacrifier? et cette promesse faite à la fortune de son amant n'était-elle pas sacrée? Après mille combats, convaincue qu'une seconde entrevue devenait impossible, elle écrivit; sa lettre courte et glaciale brisait ces liens renoués à peine: elle ne donnait point de motifs, elle ne faisait pas de reproches; quelques regrets, quelques expressions d'amitié, voilà tout.

Y a-t-il rien d'affreux comme de perdre ce qu'on aime? La chaîne est rompue, mais

les anneaux restent ; ces souvenirs qu'on endort en chantant se réveillent à nos cris : un mot vous retrace le passé si beau, si plein d'espérances et de charmes , et ce même mot couvre l'avenir d'un voile de deuil ! On ne croit plus à rien, on n'a plus d'illusions,ou du moins on ne s'en crée plus que d'amères. C'est une vie désenchantée, c'est une âme flétrie, c'est un ange à qui l'on a coupé les ailes et qu'on attache à la terre. Edmond ressentit tout cela; il relut vingt fois la fatale missive. Il chercha vainement un rayon d'espoir, tout était fini ! La duchesse, dont l'œil ne le quittait pas, devina qu'elle avait triomphé.

—Mon fils, lui dit-elle, vous êtes cruellement triste ; est-ce que vous ne songez pas à votre mère? N'y a-t-il que cette femme au monde pour vous ?

Elle n'avait point encore abordé ainsi la

question sans détour. Le duc ne la repoussa pas, il avait besoin d'épanchement :

—Vous ne savez pas ce que je perds, ma mère ; vous ne comprenez pas ce que c'est qu'une liaison de quatre ans qu'on a crue éternelle, et qui vous échappe quand on voudrait la retenir au prix de son sang !

—Tout change ici-bas, mon Edmond.

—Oui, tout, mais elle ! elle ne devait pas changer, ma mère ; je l'avais choisie. J'avais placé en elle toutes mes espérances, j'oubliais près d'elle les chagrins de ma position. Elle était plus que ma maîtresse, c'était mon amie, c'était moi, je ne vivais qu'en elle. Vous m'êtes bien chère, ma mère, vous ne me consolerez pas d'elle. Je ne puis rendre ce que j'éprouve, ce n'est point une douleur connue ; me voilà jeté seul au milieu des hommes, indifférent à tout, sans passion, sans volonté, sans

cœur : elle a tout gardé ; je n'ai pas le moindre désir d'apprendre pourquoi elle m'abandonne. Elle m'abandonne, et cela me suffit ; le reste ne m'importe pas. Il y a des instants où je crois que je ne serais pas jaloux !... Ma mère, oh ! ma mère, il est donc vrai que je l'ai perdue !

—Hélas ! se dit la duchesse, l'aurais-je rendu si malheureux sans le vouloir ?...

Cette conversation se renouvela souvent, chaque fois madame de Lostanges se rapprochait de son but ; enfin, elle osa risquer la proposition : à sa grande surprise, elle ne fut point repoussée.

—Tout ce que vous voudrez, ma mère, lui répondit son fils, arrangez tout, qu'est-ce que cela me fait ?

La duchesse ne se le fit pas répéter ; huit jours après, Paris retentissait de ce brillant mariage.

Au milieu de ces oisifs il y avait un être dont les souffrances étaient atroces, une faible créature courbée sous le poids de ses maux. On ne l'ignorait pas, et chacun vint jouir de son supplice : cette barbarie l'éleva au-dessus d'elle-même. Mademoiselle de Sery reçut sa visite au nombre des premières ; pas un muscle de sa physionomie ne changea quand elle félicita la future duchesse. Elle se contint même devant la douairière; un regard seulement lui dévoila toutes les plaies de son âme. « Cette femmeest sublime, » murmura l'ambitieuse. Le jour fixé pour la cérémonie arriva : Saint-Thomas-d'Aquin se remplit d'une foule élégante, chacun voulut voir ; il y avait double attrait, une noce d'abord et puis cette pauvre chère comtesse y serait-elle ? aurait-elle la force de se contenir ? On tremblait qu'elle ne fît une scène; mais

il fallait assister à cela : quand elle parut, tous les yeux se fixèrent sur elle. Elle ne s'en intimida pas; sa toilette, du meilleur goût, ne laissait point de prise à la critique. Pas une épingle qui ne fût à sa place, rien de ce qui indique le désordre des passions. Il y avait de quoi désespérer les curieux. Les mariés s'approchèrent de l'autel; à ce moment madame de Change quitta sa place, et prit une chaise aux côtés même de madame de Lostanges.

— C'est mon droit, madame, lui dit-elle à l'oreille ; sans moi, il ne serait pas là. Ecoutez, je pars ce soir, je réclame de vous quelques minutes d'entretien.

— Après la messe, répondit la duchesse.

— Ce n'est pas tout, la femme d'Edmond doit y assister. Soyez tranquille, ajouta-t-elle vivement, je ne gâterai pas mon ou-

vrage. Me promettez-vous qu'elle y sera ?

— Je vous le promets.

Le prêtre interrogeait alors Edmond :

— Prenez-vous cette femme pour épouse?

Il hésita, on répéta :

— Oui, répondit-il.

Isabelle priait avec ferveur, ses yeux ne quittaient point le tabernacle. Un condamné à mort presse ainsi le crucifix sur sa poitrine. Ce furent ensuite des complimens, des propos interrompus, des éloges, des questions, enfin tout ce bruit si fatigant pour l'être qui souffre et qui doit souffrir seul. Avant d'arriver à cette conversation si demandée, il fallut essuyer tout cela. Quand le dernier témoin fut retiré, quand on n'entendit plus les voitures qui venaient de quitter l'hôtel, la duchesse entraîna sa belle-fille vers sa chambre, où les attendait Isabelle. En les voyant entrer elle se leva;

mais, trop faible pour se soutenir, elle se laissa retomber. La jeune duchesse la salua froidement, et fit un pas vers la porte ; il était visible qu'elle savait tout.

— Attendez, madame, attendez ! s'écria madame de Change, ne me fuyez pas, je ne vous retiendrai pas longtemps. Vous voyez dans quel état je suis, je pars ce soir ; c'est un adieu que je vous adresse et quelques conseils, si vous voulez bien les recevoir. J'aurais désiré qu'on vous cachât le passé, on ne l'a pas fait ; c'est tout simple, il faut que vous ayez votre part de chagrins. Pourtant soyez tranquille, votre mari vous appartient sans retour ; j'ai abandonné mes droits, ils doivent se taire devant ceux que Dieu vient de vous donner. Mais au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, rendez-le heureux ; ne lui parlez pas de moi, c'est un souvenir

pénible. Qu'il m'oublie, entendez-vous enfant; et pour cela vous avez bien à faire, car je l'ai bien aimé! Suivez-le dans sa pénible et glorieuse route. Vous venez de lui ouvrir la porte des honneurs, franchissez-la avec lui et ne le quittez jamais. Dans ses douleurs, vous le consolerez; que votre sein soit prêt à recevoir sa tête fatiguée, que votre main essuie la sueur de son front. Soignez-le comme une mère soigne son premier né; veillez sur cette âme ardente; gardez-le, couvrez-le de votre œil pour le garantir des traits de l'envie. Ensuite vous pourrez dire: je suis la plus heureuse des femmes! Vous pourrez vous humilier devant lui, si grand et si noble, sans être moins grande et moins noble que lui. Quelle mission que la vôtre! J'ai essayé de la remplir, je la comprenais tout entière: je me suis brisée contre les obstacles. Dieu l'a voulu ainsi. Puisse-t-il

vous bénir, vous donner de longs jours ! Je n'ai pas votre bonheur à lui demander, il a tout fait pour cela : vous êtes la femme d'Edmond!...Et vous, madame la duchesse, gardez bien votre secret, vous en comprenez l'importance. Me voilà libre, n'est-ce pas? Adieu, ne vous attristez pas, c'est un si beau jour pour vous ! Adieu !

Le soir on dansait à l'hôtel de Lostanges; à la même heure madame de Change quittait Paris. Huit jours après, on apprit qu'attaquée d'une maladie aiguë dans une de ses terres, elle avait succombé en peu d'heures.

Edmond ne la pleura pas, il n'avait plus de larmes. Plus isolé que jamais, il chercha une distraction dans les affaires politiques, et il la trouva. Un homme trouve toujours les consolations qu'il cherche.

Vingt ans après, la duchesse de Lostanges venait de mourir ; au moment de fermer les

yeux, elle avait remis une clef à son fils devenu ministre des relations extérieures en lui disant :

— Il faut que justice soit faite. Quand je ne serai plus, vous ouvrirez ma cassette ; vous seul, entendez-vous! Vous prendrez connaissance des papiers qu'elle renferme. J'espère que ce secret ne vous fera pas maudire ma mémoire, l'expérience a prouvé que j'avais raison.

Ces paroles retentissaient aux oreilles d'Edmond ; il était debout au pied du lit de sa mère, contemplant sa froide dépouille, y cherchant encore un reste de vie. L'heure sonna et le rappela à lui-même; avant de quitter la chambre il chercha le coffret désigné, et, l'appuyant sur une table, il l'ouvrit. La première chose qui frappa ses regards, ce fut sa propre écriture ; une multitude de lettres de lui, portant un nom oublié depuis

long-temps; son portrait, et puis un paquet volumineux de la main d'une femme, adressé à la duchesse de Lostanges : il trembla de tous ses membres en en touchant l'enveloppe.

— Isabelle ! dit-il ; oh ! que vais-je apprendre !...

Il lut ce qui suit :

« Vous voilà bien heureuse, madame la duchesse ; parvenue au comble de vos vœux, il ne vous en reste plus à former. Pardonnez-moi de troubler votre joie ; dans un testament on peut tout dire, et ceci est un testament, car bientôt je n'existerai plus. J'ai voulu une dernière fois ouvrir mon âme, une dernière fois parler de lui ; il n'y a que vous qui puissiez m'entendre. Aussi bien c'est vous qui me tuez, et la victime a peut-être le droit de se plaindre à son bourreau. Oui, lorsque je vous promis de vivre

pour être son amie, pour voir ma place usurpée par une autre, j'ai trop présumé de mes forces. Elles sont épuisées, je n'en puis plus; il me faut du repos, je vais le demander à la tombe. Oh ! madame, que le ciel ne vous punisse pas ; mais vous avez été bien cruelle. Je l'aimais tant, je l'aime tant encore ! Et lui m'aimait aussi ; si j'avais fait un signe, à l'autel même il abandonnait sa fiancée, il me revenait, et nous ne nous serions plus quittés. J'ai résisté à cette tentation, mon sacrifice était accompli : seulement je résolus de mourir ; j'étais libre alors, madame, vous n'aviez plus rien à exiger, le marché était conclu. Mon mari, mon vieux et respectable mari, que je vénère comme le père le plus tendre, il m'a laissée partir sans défiance ; j'ai témoigné le désir de venir ici, il ne s'y est pas opposé. M'a-t-il jamais contrariée? Je me prosterne de-

vant son souvenir, je lui demande pardon de ma vie et de ma mort; il ne saura pas que je me suis tuée, il croira, comme tous, que j'ai succombé à une maladie : tous, même Edmond! Madame, il vous rejetterait loin de lui ; son avenir, pour lequel je meurs, serait décoloré. Oh! qu'il ne l'apprenne ni à présent ni plus tard. Qu'il flétrisse ma mémoire du nom d'infidèle, qu'il ne songe point à moi, plutôt que de lui coûter une larme ; je lui en ai déjà assez fait répandre. Je ne conçois pas mon courage: je l'ai vu à mes pieds me redemandant son Isabelle, je lui ai dit que je ne l'aimais plus, et j'ai résisté à ces épreuves. Oh! c'est que mon amour était immense! Une fois, une seule fois, je me suis trouvée faible, alors j'ai cessé de le voir. — S'il était là! Oh! mon Dieu! que je l'aperçoive seulement, que j'entende sa voix, une minute encore de

joie avant l'éternel oubli ! Madame, je vous le confie, vous me répondez de son bonheur, vous m'en répondrez au tribunal où je vais vous attendre ; si vous m'avez trompée, n'espérez pas de pitié : l'être souverainement juste me chargera de votre châtiment. Je vous renvoie tout ce que je tenais de lui. Vous apprendrez en lisant ses lettres l'histoire d'une liaison que vous avez rompue; vous verrez comme il me chérissait, vous verrez quelle confiance sans bornes nous avions l'un en l'autre. Adieu : s'il parle de moi, ne le détrompez pas; Dieu et moi nous lui apprendrons tout quand il nous rejoindra : veillez sur lui, sur sa jeune femme. Oh ! pour prix de tant de maux, j'obtiendrai de la miséricorde céleste d'être leur ange gardien ; elle ne me punira pas de m'ôter une vie que je ne puis supporter :

d'ailleurs, je souffrirais bien l'enfer pour lui! Adieu. »

Après avoir terminé sa lecture, Edmond resta longtemps plongé dans la réflexion; ses regards se portaient du cadavre à la boîte; il semblait peser les droits de ces deux femmes. Enfin, une larme tomba sur le papier, une larme unique que la pauvre Isabelle eût recueillie comme un bienfait; c'était l'expression la plus vraie du désespoir.

— Admirable créature, s'écria-t-il, personne ne m'a aimé comme toi!

En ce moment un valet de chambre frappa à la porte:

— Le roi demande monseigneur, dit-il.

Cet ordre, répété deux fois, ne voulait point de réplique. M. de Lostanges se leva, jeta les papiers dans la cassette, baisa la main de celle qui fut sa mère, et se rendit

aux Tuileries. Il s'agissait d'une négociation diplomatique de la plus haute importance. On ne laissa pas au ministre le temps de se reconnaître, et l'impression reçue s'effaça peu à peu au milieu de ces graves intérêts ; il ne donna que des regrets bien rares à celle qui lui avait donné la vie.

L'homme passionné avait fait place à l'ambitieux ; il n'y avait plus rien dans cette âme qu'une sorte de philantropie d'amour-propre, qui consiste à essayer le bonheur du peuple et à laisser mourir de chagrin ceux qui nous sont dévoués. C'est avec cela qu'on fait les législateurs et les apôtres de doctrine. Tout dans la tête, et dans le cœur un abîme immense où l'on ne jette que des trophées et des couronnes.

Tel était Edmond à cinquante ans. Plus tard, quand il fut appelé à répondre de sa

vie, il lui sembla voir une forme légère voltiger au-dessus de sa couche. Ses frais souvenirs d'amour se réveillèrent, il prononça le nom d'Isabelle, et mourut le sourire sur les lèvres, en pensant qu'il allait la rejoindre. C'est qu'auprès du dernier passage les impressions du monde se taisent, Dieu nous parle, et quel est le langage de Dieu si ce n'est l'amour!

Comtesse Dash.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE.